

land



N°33 · 15.08.2025 · 72. Jahrgang

Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK

Hot cities

Grosses chaleurs, pluies torrentielles... Les villes s'adaptent lentement au changement climatique et la minéralité des grands quartiers de ces dernières décennies nuira à leur qualité de vie

S. 6-8

Am Limit

Die schwarz-blaue Regierung hat der Armut den Kampf angesagt. Viele Alleinerziehende leben dennoch in Prekarität. Vier Kurzporträts

S. 7

Foto: Archiv Martin Linster

Bil, à qui la fraude ?

Un demi-million d'euros a été siphonné auprès de clients de la Bil. Une soixantaine de victimes s'est regroupée pour réclamer une indemnisation

S. 9

WIRTSCHAFT

Round 6

Le Greco sera bientôt de retour au Luxembourg pour un nouveau round d'évaluation. Dans sa ligne de mire : La corruption dans les communes

S. 12

FEUILLETON

L'art de l'investigation

Carine Krecké tisse une œuvre hybride, entre observation et fiction. À Arles, son travail de recherche sur la Syrie interroge la position de l'artiste en temps de guerre

S. 15



6,50 €

Morgen in Alaska

IIII Peter Feist

Vielleicht entscheiden am morgigen Freitag auf einer Militärbasis in Anchorage (Alaska) zwei mehr oder weniger mutmaßliche Verbrecher über die Zukunft der Europäischen Union. Der vom Internationalen Strafgerichtshof in Den Haag wegen Kriegsverbrechen in der Ukraine mit Haftbefehl gesuchte Wladimir Putin und der von einem New Yorker Schwurgericht in erster Instanz der Fälschung von Geschäftsdokumenten für schuldig befundene Donald Trump.

„Verbrecher“ ist natürlich moralisch gemeint. Es ändert nichts daran, dass Putin der Präsident Russlands ist und Trump der Präsident der USA. Und falls beide in Anchorage etwas entscheiden – was nicht sicher ist – wird es in erster Linie die Zukunft der Ukraine betreffen. Doch Putin und Trump stehen dafür, wie sich in der Weltpolitik immer mehr das Recht des Stärkeren durchsetzt, ähnlich wie im 19. Jahrhundert. Unter anderem gegenüber einer EU, die auch eine Werte-Union sein will, aber hilflos darin ist, ihre Werte zu verteidigen.

Daher kam die viele Diplomatie vor dem Trump-Putin-Treffen. Die Videokonferenz europäischer Staats- und Regierungschefs und des ukrainischen Präsidenten mit Trump am gestrigen Mittwoch Nachmittag. Anschließend eine weitere Konferenz der europäischen „Koalition der Willigen“ zur Unterstützung der Ukraine, an der auch Luc Frieden teilzunehmen ankündigte. Es ging um eine gemeinsame Linie untereinander sowie gegenüber den USA. Darum, den unberechenbaren Trump zu überzeugen, mit Putin auf keinen Fall einen „Deal“ über die Köpfe der Ukraine und der Europäer hinweg zu besiegeln. Sicher ist das nicht. Zwar soll Trump gestern zugestimmt haben, dass die Ukraine Sicherheitsgarantien erhalten müsse. Doch noch vorige Woche hatte er Russland mit weiteren Sanktionen gedroht, wenn es die Angriffe auf die Ukraine nicht einstelle, und Staaten, die russisches Öl kaufen, mit Strafzöllen. Vergangenen Freitag ging das Ultimatum folgenlos zu Ende und Trump begann davon zu reden, mit Putin über „land swaps“ von ukrainischem Territorium verhandeln zu wollen.

Für Europa und die Ukraine wäre das katastrophal. Nicht viel weniger katastrophal wäre, worüber Trump laut *New York Times* am Montag gegenüber Reportern sinnierte: „I may leave and say, 'Good luck', and that'll be the end“, sagte er über einen möglichen Ausgang des Treffens mit Putin. Tatsächlich hängt alles davon ab, inwiefern die USA sich unter Donald Trump in Europa noch zu engagieren bereit sind. Die EU und Großbritannien allein haben nicht genug in der Hand, um den russischen Präsidenten zu beeinflussen, der angesichts der Geländegewinne seiner Armee in den letzten Tagen keinen Grund hat, die Kämpfe einzustellen. Deshalb ist es nebensächlich, dass Trump verurteilt wurde und weswegen, und dass er offensichtlich nicht alle Werte der EU teilt. Europa ist abhängig von den USA, auch was eine Friedensordnung nach einem Ende des Kriegs in der Ukraine betrifft. Die Hoffnung lautet, dass Trump das interessiert. Dass er meint, es käme einer Niederlage für ihn persönlich und für den Machtanspruch der USA gleich, wenn Europa destabilisiert würde.

Denn daran würde die EU zugrunde gehen. Die genug mit sich selber zu tun hat, mit ihren Demokratiedefiziten und ihrer neoliberalen Ordnung, in der immer mehr unzufriedene Leute extrem rechts wählen. Die sich erst allmählich damit auseinandersetzt, was es heißt, wenn auf der Welt zunehmend das Recht des Stärkeren gilt und nicht so klar ist, ob der aktuelle US-Präsident womöglich ein Interesse an einer Destabilisierung Europas hat. Die Gefahr eines schlechten Friedens in der Ukraine besteht darin, dass in seiner Folge manche EU-Länder Allianzen mit Russland suchen könnten, andere mit den USA, wieder andere kleine Bündnisse eingehen könnten. Zumal unter rechtsnationalistischen Regierungen. Da der Krieg als Fortsetzung von Politik in Europa wieder angekommen ist, könnten schlimmstenfalls andere Länder aufeinander losgehen. ●





Gilles Kayser

Hot Cities

IIII Erwan Nonet

Grosses chaleurs, pluies torrentielles... Les villes s’adaptent lentement aux effets du changement climatique tandis que la minéralité des grands quartiers de ces dernières décennies (Ban de Gasperich, Belval) nuira à leur qualité de vie

54 degrés Celsius sur les dalles en plein soleil, mais 33 à deux mètres de là, sous l'ombre d'un arbre. Ces données ont été obtenues le 1^{er} juillet dernier par le Mouvement écologique grâce à une caméra thermique installée au croisement de la rue du Commerce et de la rue de Strasbourg, dans le quartier de la Gare à Luxembourg-Ville. Le 28 août 2024, la même expérience a été réalisée sur le Knuedler. L'amplitude était similaire : 40 degrés Celsius sur la place et 20 à l'ombre des feuillus.

« Entre 1990 et 2020, le Luxembourg connaissait en moyenne 7,6 jours de canicule par an. Les prévisions réalisées en fonction des différents scénarios du Giec indiquent qu'en 2100, il y en aura entre vingt et soixante », explique Bruno Alves, attaché de gouvernement auprès du ministère de l'Environnement. Il ajoute que non seulement les températures moyennes vont s'élever, mais que les vagues de chaleur seront plus intenses et plus fréquentes.

En juin 2024, le List a publié une étude bioclimatique portant sur les onze communes du syndicat Prosud. Le Minett a été divisé en carrés de cinq mètres de côté, ce qui a permis de localiser précisément les îlots de chaleur et les flux d'air frais. Sans surprise, ce sont les villes qui souffrent le plus de l'évolution du climat. « Les conditions les plus défavorables surviennent sur les places imperméabilisées sans ombrage », indique le rapport, donnant en exemple la place du Marché d'Esch-sur-Alzette.

À contrario, « les grandes forêts ou zones boisées jouent un rôle important comme zones de production d'air frais où se forme un air riche en oxygène et peu pollué ». L'eau atténue également la force du rayonnement solaire. « Les plans d'eau ont un effet rafraîchissant sur leur environnement durant la journée, surtout lorsqu'ils sont en combinaison avec une végétation suffisamment haute », précise l'étude.

Ces données interrogent notre capacité d'adaptation au changement climatique. Des exemples récents de transformations très minérales viennent en tête, comme la place de Paris, le Knuedler ou le Ban de Gasperich à Luxembourg. Pierre Schmitt, délégué à l'environnement de la capitale, tente de relativiser : « Lorsqu'on me parle du réchauffement climatique et qu'on me dit qu'il fait chaud sur le Knuedler, je trouve cela un peu simpliste. Les îlots de chaleur sont un aspect du problème, mais ils sont loin d'être les seuls ».

En compagnie du premier échevin, Maurice Bauer (CSV), qui occupe le ressort de l'Environnement, il explique l'intérêt d'un futur « Plan climat », qui sera lancé à la rentrée et finalisé l'année prochaine. Il revient aussi sur un nouveau concept de verdissement de la capitale, réalisé à partir de cartes reprenant les températures relevées par satellites et éditées par la start-up Weo. Les résultats de cette étude (réalisée par le bureau Zeyen+Bauman) n'ont pas encore été divulgués, mais Maurice Bauer indique que 35 sites sont classés prioritaires. Pour en savoir davantage, il faut attendre. « Nous présenterons le concept dans quelques mois au conseil communal. Il doit d'abord être examiné par le conseil échevinal, qui fera sans doute quelques modifications. »

Pierre Schmitt reconnaît toutefois un raté : le Ban de Gasperich. « Si c'était à refaire, on prendrait certainement d'autres décisions. Pendant les travaux, avec le service de l'Urbanisme, nous nous sommes dit 'Waouh...' ». Sa moue est explicite, il s'agit davantage de sidération que d'exaltation. « Nous avons voulu être généreux sur le plan de la mobilité – avec la route, le tram, les pistes cyclables et les trottoirs –, mais

c'est devenu énorme. » Ces immenses surfaces scellées empêchent l'émission de vapeur d'eau dans l'atmosphère depuis le sol et la surface des végétaux, un phénomène qui rafraîchit l'air. Il reconnaît avoir été ébloui par la présentation d'excellentes certifications environnementales par le promoteur : « L'ensemble du quartier a reçu le label 'DGNB Or' [Deutsche Gesellschaft für Nachhaltiges Bauen]. Certains secteurs ont reçu des certifications BREEAM 'Very Good'. Cela devait nous garantir que le quartier serait durable et prendrait en compte les standards environnementaux les plus élevés. »

Maurice Bauer admet qu'il aurait été possible d'inclure plus d'espaces verts, mais rappelle la présence à proximité du nouveau parc de Gasperich, « le plus grand de la ville ». Il relève que la Cloche d'Or bénéficiera peut-être des efforts prochains de verdissement, « mais nous attendrons sûrement que l'ensemble du quartier soit achevé ». Il indique aussi que la Ville est sur le point d'y acheter un terrain pour construire une piscine qui pourra être découverte. « Beaucoup de gens l'attendent », sourit-il.

À Belval, des arbres à la place des routes

La comparaison avec Belval est intéressante. Sur la carte bioclimatique du List, le quartier est en rouge tellement il y fait chaud lors des canicules. Mais contrairement au Ban de Gasperich, construit sur des terres arables, le scellement n'est ici pas un choix, mais une contrainte, tant les sols de Belval étaient contaminés. Agora, qui pilote l'urbanisation du quartier, est conscient du problème. « Le quartier n'a que 25 ans, mais nous préparons déjà des adaptations », explique Yves Biwer, directeur-coordonateur de la société de développement. Il va profiter de l'arrivée du tram rapide prévue pour 2035 pour repenser la voirie. « À l'époque, Belval a été conçu autour de la voiture, c'était même un argument pour valoriser le quartier par rapport à Luxembourg. Aujourd'hui, on arrête complètement cette politique autour de la voiture pour nous recentrer sur le bien-être des citoyens. »

L'avenue de la Porte de France (devant le Belval Plaza) mène à un parking souterrain. Pourtant, elle se compose de deux fois deux voies de circulations avec une bande de parkings de chaque côté. D'ici dix ans, elle deviendra une simple rue à double sens. « Le sol sera occupé par de la végétation, des arbres et des coins d'ombre », promet Alexandre Londot, directeur des opérations d'Agora. Et puis, Belval n'est pas encore terminé. « Tout le front du parc reste à construire et l'idée est de faire rentrer les espaces verts dans la trame urbaine. Ce n'était pas prévu dans les plans initiaux ».

Les représentants d'Agora expliquent que le développement de Belval a pris une nouvelle dimension avec la création il y a quelques années d'un « jumeau numérique ». « Il nous permet de simuler différentes configurations pour l'emplacement et l'orientation des bâtiments. Cela nous permet de voir, par exemple, si nous ouvrons ou fermons des corridors d'air avec de nouveaux immeubles », avance Yves Biwer.

Les leçons apprises à Belval servent aussi à la planification de Metzeschmelz, une friche à la frontière entre Esch et Schiffflange dont le début des travaux est espéré pour 2028 et l'arrivée des premiers habitants pour 2030 ou 2031. Elle aussi possède aussi son *twin digital*. « Nous l'avons par exemple utilisé pour simuler l'ombre produite par les immeubles sur les espaces publics, ce qui est utile pour éviter les surchauffes en été ».

[...]

Pierre Schmitt et Maurice Bauer, sur le Knuedler et sous le soleil

[Suite de la page 3]

La réhabilitation de cet ancien site industriel se complète d'une renaturation de l'Alzette, qui jouera un rôle bioclimatique important en apportant de l'air frais. Les plans ont été adaptés pour guider ces flux à travers le quartier.

Si bon nombre de toits de Belval sont recouverts de sedum, une plante rustique qui ne nécessite pas d'entretien, la proportion sera encore supérieure à Metzschmelz. « Au moins cinquante pour cent de la surface du site sera verte », promet Yves Biwer. Il compte ici à la fois les espaces verts (peu nombreux tant le site sera dense) et les toitures. Végétalisées, ces dernières sont utiles pour rafraîchir l'air, mais aussi pour retenir les précipitations, un atout important dans ces endroits où le sol ne peut pas les absorber.

Car à côté de la chaleur, l'eau est l'autre enjeu décisif. Bruno Alves, du ministère de l'Environnement, explique : « Les crues subites vont augmenter, c'est physique. Pour chaque degré de température en plus, les nuages absorbent sept pour cent d'humidité supplémentaire. Donc plus il fait chaud et plus les nuages sont chargés d'eau. »

Les renaturations des rivières permettent de retenir de grandes quantités d'eau de pluie avant qu'elles arrivent en ville. Le descellement des surfaces urbaines imperméabilisées, quand il est possible, est une autre option. En développant le concept de ville-éponge, Mondorf-les-Bains est pionnière. Le premier projet concerne la place des Villes jumelées, devant l'Hôtel de ville. Construite en 2006, il s'agit d'une grande plaque pratiquement sans ombre. « L'été, on peut à peine la traverser, c'est intenable », relève le bourgmestre Steve Reckel (DP).

En septembre, le projet sera présenté au conseil communal. Plusieurs places de parking seront remplacées par des espaces verts. Une petite forêt sera plantée à côté d'une aire de jeux thématisée autour de l'eau. Un pavillon dont le toit sera végétalisé donnera de l'ombre. Partout où ce sera possible, le sol sera descellé et un système récupérera les eaux de pluie pour les orienter vers les plantations. Le surplus partira dans les canalisations d'eau pluviale. « Nous avons planifié la place en fonction des plantes, alors que nous faisons l'inverse auparavant », dit Steve Reckel. Un projet similaire existe pour la cour de l'école, l'objectif étant de les multiplier.

Inciter, mais pas contraindre

Ces exemples sont des initiatives locales, car l'État intervient peu dans les règlements d'urbanisme. Le projet de modification de la loi sur la nature et les ressources naturelles souhaite

bien instaurer au moins dix pour cent d'espaces verts (dont les trois quarts dans l'espace public, hors toitures) dans les futurs PAP nouveaux quartiers, mais cette proportion reste très faible et elle n'a été accordée « qu'en contrepartie de l'abandon de compenser la destruction de certains types de biotopes dans la zone urbanisée ou destinée à être urbanisée », comme le stipule l'exposé des motifs.

Dans la loi concernant l'aménagement communal et le développement urbain, l'État indique que « Les communes ont pour mission de garantir le respect de l'intérêt général en assurant à la population de la commune des conditions de vie optimales par une mise en valeur harmonieuse et un développement durable de toutes les parties du territoire communal. » Parmi les critères évoqués dans l'article 2, on ne trouve pas celui de l'adaptation de l'urbanisme au changement climatique. Le ministère des Affaires intérieures relève toutefois à la demande du *Land* qu'« il n'en reste pas moins que certains objectifs servent aujourd'hui de base pour orienter les projets urbanistiques de sorte à les rendre plus résilients au changement climatique. » Il ajoute que le ministre est en mesure de refuser un projet de PAP « si celui-ci est manifestement contraire à l'article 2, notamment pour des raisons ayant trait à la résilience au changement climatique. »

Dans les faits, cela n'arrive jamais. Une plateforme de concertation interministérielle conseille les communes et les promoteurs lors de la conception des projets complexes. Cynthia Schneider et Nicolas Schmitz y participent pour le compte du ministère de l'Environnement. « Cette plateforme est informelle et se réunit à la demande des communes », souligne Cynthia Schneider. Il n'y a donc pas d'obligation, et d'ailleurs « la majorité des PAP nouveaux quartiers n'y ont pas recours », précise Nicolas Schmitz.

Les deux experts apportent des recommandations et proposent des solutions en s'appuyant sur des exemples existants. Mais sont-elles appliquées ? « C'est un peu le problème : on ne sait pas », reconnaît Nicolas Schmitz. « Nous perdons le projet des yeux puisque nous ne sommes pas inclus dans les procédures d'adoption. C'est peut-être un sujet à revoir : nous conseillons, mais nous n'accompagnons pas. »

Le même ministère travaille sur un document « Stratégie et plan d'action pour l'adaptation aux effets du changement climatique 2025-2035 », mais les 200 pages de ce rapport fouillé n'auront que l'importance que voudra bien leur donner le gouvernement.

La dynamique de l'adaptation au changement climatique se fait donc presque exclusivement par des mesures incitatives. L'échevin de la capitale Maurice Bauer synthétise : « Nous

« L'été, on peut à peine traverser la place, c'est intenable »

Steve Reckel, bourgmestre de Mondorf-les-Bains

voulons mettre en place un cadre dans lequel les gens qui font des efforts seront récompensés. En tant que ville, nous montrons le bon exemple et incitons au changement, mais sans vouloir l'imposer. Certains partis ont essayé, ça a montré ses limites. »

Le Mouvement écologique aimerait que la réforme du règlement des bâtisses souhaitée par le ministère des Affaires intérieures soit l'occasion de matérialiser à l'échelle du pays une volonté politique claire. « Instaurer pour toutes les communes les mêmes critères de verdissement, les mêmes subventions pour ceux qui souhaitent installer des mares ou végétaliser une façade ou les mêmes règlements pour l'installation des panneaux solaires sur les toits des maisons, ce ne serait pas toucher à l'autonomie communale, car l'identité des villes et des villages ne serait pas remise en cause », affirme Claire Wolff, responsable de la biodiversité et de l'environnement naturel au Méco.

Bien que les épisodes climatiques extrêmes se succèdent et qu'ils sont bien visibles, y compris sur le petit territoire du Luxembourg, peu d'élus sont prêts à lancer des politiques vraiment ambitieuses. Mais peut-être que la référence classique au rejet de l'écologie punitive deviendra plus difficilement tenable dans quelques années. Le ministère de l'Aménagement du territoire, appuyant une démarche de la Ville de Luxembourg, prépare actuellement un appel d'offre pour créer une carte bioclimatique à l'échelle nationale, selon la méthodologie utilisée par le List pour les communes du sud. Elle devrait être finalisée courant 2027 et mettra fatalement en évidence des situations qui ne seront pas agréables à voir pour tout le monde. Les discours ne pourront plus cacher les ratés, les non-sens urbanistiques. Alors, peut-être, il sera temps d'agir. ●



À Belval, les rues vont rétrécir au profit de la végétation

Panique interdite

IIII Erwan Nonet

Philippe Weis, premier « chief resilience officer » du pays, travaille depuis le 1^{er} mai pour la commune d’Esch-sur-Alzette. Sa mission ? Répondre aux crises, notamment climatiques

d’Land : Quel est le rôle d’un « chief resilience officer » ?

Philippe Weis : Ma mission est double. Je dois déterminer les risques qui peuvent survenir, donner la priorité aux plus probables et établir des plans d’action afin que les services communaux réagissent de la manière la plus efficace possible, pour garantir la continuité d’un certain nombre de services. Je pense à la fourniture de l’énergie ou de l’eau, par exemple. J’échange donc quotidiennement avec les services de la ville d’Esch (service écologique, travaux publics, voirie, sécurité, services sociaux, communication...) pour développer la coordination qui apportera une réponse rapide et adaptée en toute circonstance. Et puis, je dois également promouvoir la résilience auprès de la population en l’informant sur les comportements à adopter lors des crises.

Comment vous êtes-vous retrouvé à ce poste ?

J’ai obtenu mon master d’ingénieur civil spécialisé en ingénierie urbaine et environnementale à l’Université de Liège. J’ai ensuite travaillé à la réalisation de concepts de protection communaux contre des inondations. Je définissais des zones de danger et développais des catalogues de mesures de protection. Pour tester ces mesures, je concevais aussi des modèles numériques de bassins versants ou de voies hydrauliques. Cette expérience m’est très utile aujourd’hui, même si les thématiques que j’aborde sont beaucoup plus vastes désormais.

Justement, quels sont les risques que vous avez identifiés ?

Mes priorités sont les canicules et les inondations, mais il y en a beaucoup d’autres : les pluies verglaçantes, les tempêtes, les incendies, les sécheresses, les glissements de terrain... Nous prenons également en compte les risques industriels ou technologiques, comme les pollutions (avec la problématique de l’eau potable) ou les black-out électriques, dont la probabilité est faible mais la sévérité importante. On s’en est rendu compte avec les récents incidents chez Post. Dans tous les cas, nous nous inquiétons particulièrement des populations les plus vulnérables.

Mes priorités sont les canicules et les inondations

Quelles solutions apportez-vous lors des canicules, de plus en plus fréquentes ?

Nous avons déjà avancé sur ce sujet. Juste avant les premières fortes chaleurs de l’été, à la fin du mois de juin, nous avons réalisé une carte intitulée « Vivre avec la chaleur à Esch ». On y trouve l’emplacement des bornes d’eau potable, des distributeurs de crème solaire, des espaces verts, des plans d’eau et des rivières accessibles, des jeux d’eau pour les enfants... Ce sont des informations pratiques, qui aident les habitants à mieux supporter la chaleur. Nous avons conçu ce document un peu dans l’urgence pour le diffuser rapidement sur nos réseaux sociaux et nous l’affinons petit à petit.

Comment définir la résilience, dans votre domaine de compétence ?

Une crise se caractérise par une perte de fonctionnalité brutale. Mon rôle est de mettre en place les stratégies pour la décaler dans le temps et réduire son impact ainsi que sa durée. Ensuite, nous devons être capable de reconstruire, mais en mieux, de manière à ce que le nouveau niveau de fonctionnalité soit supérieur à l’ancien.

Tout cela est finalement très théorique, comment savoir si vos plans seront efficaces ?

Il faut regrouper un maximum d’informations et se donner les moyens nécessaires pour évaluer l’effet des mesures de protection. Par



Philippe Weis, dans le jardin éphémère situé devant l’Hôtel de Ville d’Esch-sur-Alzette

exemple, Esch a connu de fortes inondations le 29 juin 2024. Je n’étais pas encore là, mais la ville a recueilli les témoignages de nombreux habitants pour mieux estimer les dégâts sur son territoire. À notre connaissance, aucune autre commune n’a réalisé cette démarche qui s’est révélée être très instructive. Nous avons comparé ces informations avec celles des services de secours et les cartes d’inondations qui existent déjà sur le Geoportail. Eh bien, elles ne se recoupent pas toujours. Certains logements qui, selon les prévisions, auraient dû être touchés ne l’ont pas été tandis que d’autres, que l’on croyait à l’abri, ont été inondés.

Comment expliquer cette dissociation ?

En fait, c’est normal. Les cartes d’inondations du Geoportail sont vraiment bien faites, mais calculer une modélisation très précise pour l’ensemble du territoire nécessiterait une puissance de calcul gigantesque. Il faudrait prendre en compte toutes les possibilités d’évacuation de l’eau, les déversoirs, les égouts, les canalisations, les endroits où l’eau pourrait s’infiltrer... Le faire de manière extrêmement précise est pratiquement impossible. Du moins à l’échelle d’un pays.

Et à celui d’une commune ?

Ça l’est davantage, j’y travaille. Il faut définir des tracés d’eau, c’est-à-dire les parcours à travers lesquels l’eau pourra s’évacuer en cas de fortes

pluies, puis réfléchir à l’emplacement des infrastructures critiques (police, pompiers, écoles, services médicaux...), qui ne doivent pas être situées dans des zones inondables. Pour limiter les risques, les renaturations des rivières sont le remède prioritaire. Elles permettent de stocker l’eau excédentaire avant qu’elle arrive en ville, à des endroits ciblés où cela ne posera pas trop de problèmes. Nous devons également desceller un maximum de surfaces pour favoriser la pénétration de l’eau dans le sol. J’entends parfois qu’il suffirait d’installer des conduites d’évacuation plus grosses pour évacuer l’eau des fortes pluies. Mais les gens ne se rendent pas compte que, dans le cas des précipitations qui provoquent les *flash floods*, les tuyaux devraient alors avoir des diamètres complètement irréalistes.

Ce type d’inondations, c’est le scénario que vous redoutez le plus ?

Avec le réchauffement climatique, nous savons qu’elles font partie des catastrophes les plus probables. Toutes les études montrent que les fortes pluies sont de plus en plus récurrentes et intenses, or ce risque est très largement sous-estimé par la population. À Esch, nous sommes assez préservés des risques d’inondations par débordement de rivières, puisque nous sommes au début d’un bassin versant. La Nordstadt, qui se trouve à la confluence de l’Alzette, de la Sûre et de la Wark, n’est pas du tout dans la même situation que nous. Mais les pluies torrentielles, elles, peuvent arriver n’importe où. ●

B L O G



PERSONALIE

Luc Holtz

a quitté son poste de sélectionneur de l'équipe nationale de football pour rejoindre le banc du Waldhof Mannheim, en troisième division allemande. La Fédération luxembourgeoise de foot (FLF) a résilié son contrat, qui expirait à la fin de l'année, alors que les éliminatoires pour la Coupe du Monde débutent dans trois semaines.

Luc Holtz a été sous le feu des critiques lorsqu'il a

sélectionné l'attaquant Gerson Rodrigues qui venait d'être condamné à 18 mois de prison avec sursis et 1 500 euros d'amende pour avoir agressé trois personnes, dont son ex-petite amie l'ex-miss Luxembourg Émilie Boland.

Mardi, lors d'une conférence de presse, Holtz a déclaré que « cet épisode était désormais derrière lui. » Il a également expliqué aux journalistes allemands qu'il était « plus facile d'entraîner un club qu'une sélection, puisque l'on a les joueurs tous les jours. » Après deux matches, le club de la Ruhr est 15^e (sur 20) de son championnat. Holtz vise la montée en deuxième Bundesliga (photo : sb). [EN](#)

Georges Mischo,

CSV-Arbeitsminister, klagt in einem *Télécran*-Interview vom Mittwoch, ihm und

der Regierung sei vorgeworfen worden, die Gewerkschaften „komplett abschaffen [zu] wollen“. Was „nie, zu keinem Moment angedacht“ gewesen sei – und was keine Gewerkschaft behauptet hat. Mischo scheint seiner Seele Luft machen zu wollen, aber offenbart, wie ihn die große Politik überfordert. Man erfährt, dass er Mitglied in LCGB, CGFP und in der Gewerkschaft der Sportlehrer ist. [PF](#)

POLITIK

Spuerkeess will reden

Nach der von der CSSF verhängten Millionenstrafe wegen Verletzung der Sorgfaltspflicht bei den Caritas-Überweisungen, will die Direktion der Spuerkeess erneut vor dem Parlament aussagen, meldete *RTL* am Dienstag. Weil der Caritas-Sonderausschuss nicht mehr besteht, soll der Ausschuss für Finanzen übernehmen; er könnte einen Termin im nächsten Monat festlegen. [PF](#)

Nichts Genaues

Nicht allein Hesperingen sei gegenüber Cyber-Angriffen besonders resilient, weil über mehrere Operateure mit dem Internet verbunden und für Notfälle auch mit einem Funknetz ausgestattet. Eine „detaillierte Liste aller Gemeinden“ dazu gebe es aber „im Moment“ nicht, räumt Innenminister Léon Gloden (CSV) auf eine

parlamentarische Anfrage der Piraten hin ein. Doch sei „eine digitale Plattform“ in Arbeit, über welche die Gemeinden mitteilen könnten, über welche Möglichkeiten zur Kommunikation sie „in einer außergewöhnlichen Situation verfügen“. [PF](#)

WIRTSCHAFT

270 Millionen für Strom

Mit 150 Millionen Euro soll der Staat nächstes Jahr die Netzkosten kleiner wie großer Stromverbraucher subventionieren. Dazu nahm die Regierung am 25. Juli einen Gesetzentwurf an. Den Strom-Kompensationsfonds übernehmen soll er auch. Im Wirtschaftsministerium wird geschätzt, das werde weitere 120 Millionen kosten. Der Mechanismus legt Kosten für grünen Strom, der in Luxemburg produziert und mit einem garantierten Preis ins Netz eingespeist wird, auf

alle Verbraucher um. Kleine erhalten über ihn dieses Jahr noch eine Gutschrift – den halben Strompreisdeckel. Die Übernahme in den Staatshaushalt wird den nach Wegfall des Deckels ab 2026 zu erwartenden Preisauftrieb dämpfen (Foto: sb). [PF](#)

Komposit-Übernahme

Für die Echternacher Hightech-Firma Euro-Composites S.A. gibt es ein Übernahmeangebot: Die deutsche Schütz GmbH & Co. KGaA im rheinland-pfälzischen Selters möchte sämtliche Anteile erwerben. Das geht unter anderem aus der Webseite des deutschen Bundeskartellamts hervor, das den Antrag seit dem 4. August prüft. Euro-Composites stellt Produkte aus Verbundmaterialien her, vor allem für die Luft- und Raumfahrt. Ihre Komposit-Verkleidungen finden sich etwa in der internationalen Raumstation ISS, der Boeing 787, in Kampfhubschraubern von Airbus oder in F-35-

Kampfflugzeugen wieder. Im Komposit-Bereich ist auch Schütz tätig, insbesondere im Segment Verpackungen.

Keines beider Unternehmen reagierte auf Anfragen, welche Synergien und neue Märkte angestrebt werden und ob in Echternach neue Jobs entstehen sollen. Euro-Composites beschäftigt dort rund 800 Mitarbeiter. 2023 erzielte das Unternehmen ein Netto-Ergebnis von 11,16 Millionen Euro. Die Übernahme könnte vielleicht von den Rüstungs-Milliarden motiviert sein, die in Europa fließen sollen.

Euro-Composites wurde 1984 von Rolf Mathias Alter gegründet. Der heute 91-Jährige ist Präsident ihres Verwaltungsrats. Bis Juni hielt er sämtliche Anteile an der Beteiligungsgesellschaft Bornbet GmbH, ebenfalls in Echternach, die alleinige Euro-Composites-Aktionärin ist. In ihr konsolidiert sind auch die Niederlassungen von Euro-Composites in den USA, Deutschland und Großbritannien. Zum 6. Juni übertrug Alter 899 Anteile an Bornbet an eine Holding in Frankfurt, vielleicht in Vorbereitung der Übernahme. Nach den in Deutschland geltenden Regeln könnte sie das Kartellamt schon im Laufe des Monats genehmigen. Sie ist aber auch bei anderen europäischen Kartellämtern anhängig. Die Luxemburger Autorité de la concurrence ist damit nicht befasst, teilte sie mit; hierzulande sind Kartellprüfungen nur für Ausnahmefälle vorgesehen. [PF](#)

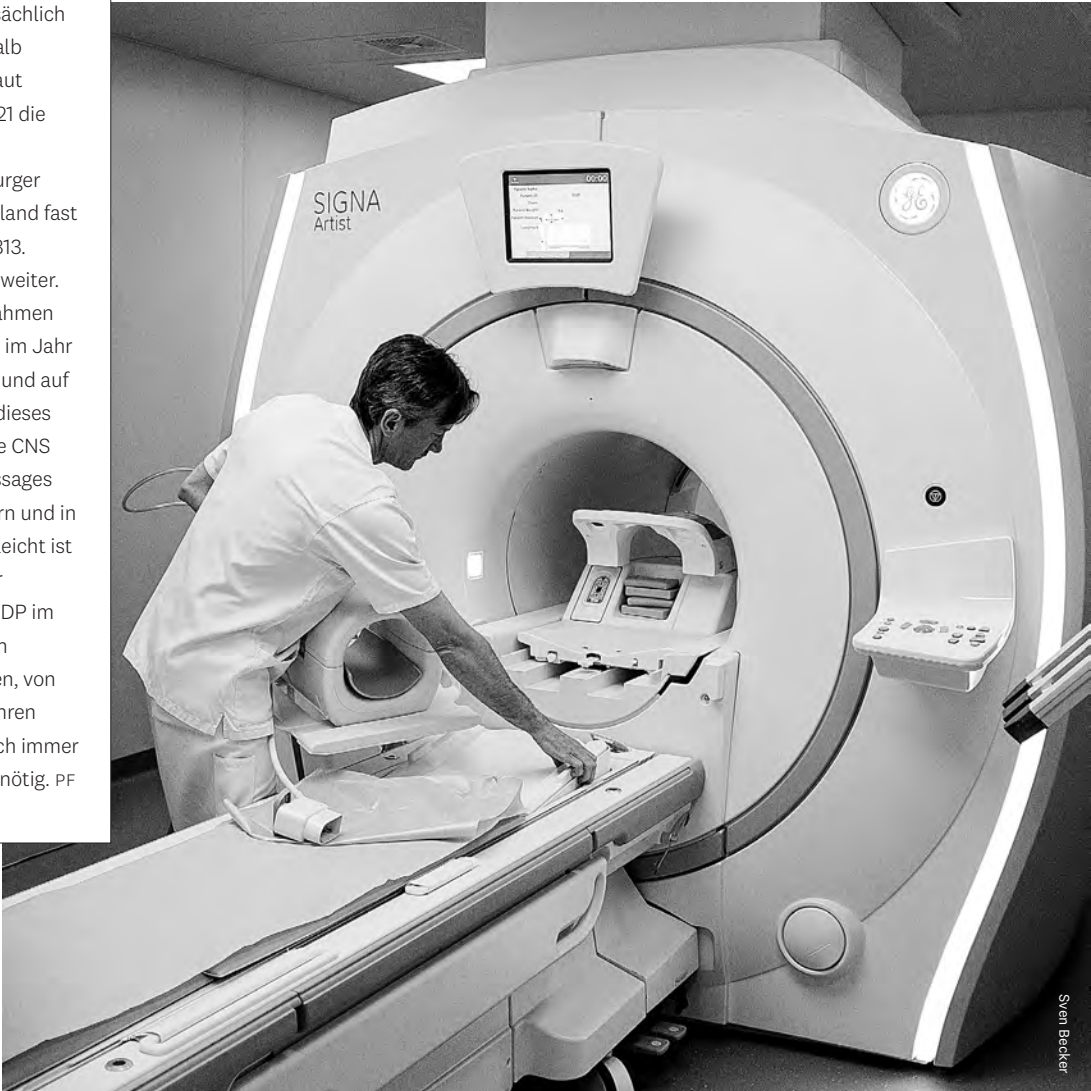


Wer nicht nach Trier fährt

Während die Zahl der Grenzpendler/innen zunimmt, die in Luxemburg zum Arzt oder zum Zahnarzt gehen (*d'Land*, 8.8.2025), nimmt die der Ansässigen, die sich dazu in die Nachbarländer begeben, ab. Zum Zahnarzt ins Ausland geht so gut wie niemand, hat die Generalinspektion der Sozialversicherung festgestellt. Und die Ausgaben der CNS für Arztkosten von Luxemburger/innen in Belgien, Deutschland und Frankreich sind zwischen 2015 und 2023 um über 40 Prozent auf 3,7 Millionen Euro gesunken. Darin enthalten sind unter anderem 700 000 Euro beim Arzt in Deutschland.

Diese Zahl ist interessant. Groß sieht sie nicht aus. Dabei hatten im Kammer-Wahlkampf 2023 CSV und DP den Eindruck erweckt, die Leute würden sich in großer Zahl für IRM-Analysen an Radiologen-Praxen in Trier wenden. Doch sogar falls die

CNS die 700 000 Euro im Wahljahr allein dafür ausgegeben hätte, wären davon höchstens 2 100 IRM-Analysen gedeckt worden. Dass es tatsächlich so viele waren, ist auch deshalb unwahrscheinlich, weil sich laut schon zwischen 2019 und 2021 die Zahl der ambulanten IRM-Untersuchungen an Luxemburger CNS-Versicherten in Deutschland fast halbiert hatte, von 1 535 auf 813. Vermutlich sank sie bis 2023 weiter. Denn in Luxemburg selber nahmen die IRM-Analysen von 58 879 im Jahr 2019 auf 81 230 im Jahr 2021 und auf 88 459 im Jahr 2023 zu. Für dieses Jahr und für 2026 rechnet die CNS mit 107 000 bis 108 000 „passages IRM“ in Luxemburger Spitälern und in Krankenhaus-Antennen. Vielleicht ist am Ende die „Freisetzung der Privatinitiative“, die CSV und DP im Wahlkampf zur Behebung von IRM-Staus versprochen hatten, von der aber nach knapp zwei Jahren Frieden-Bettel-Regierung noch immer nichts zu sehen ist, gar nicht nötig. [PF](#)





Monica Dos Santos

Am Limit

IIII Sarah Pepin

Die schwarz-blaue Regierung hat der Armut den Kampf angesagt. Viele Alleinerziehende leben dennoch in Prekarität. Vier Kurzporträts



N'faba Soaré

An einem Montagmorgen sitzt Monica Dos Santos, 33 Jahre alt, im hellen Büro des Office social von Luxemburg-Stadt. Die Mutter von zwei Kindern, einem 15-jährigen Sohn und einer siebenjährigen Tochter, wirkt offen, aufgeweckt. Derzeit macht sie eine Lehre in der Pflegehilfe und arbeitet in Vollzeit. Es gehe ihr mittlerweile besser, sie fühle mehr Frieden in sich und „lebe wieder“, sagt sie. Im April vergangenen Jahres, nach etlichen Jahren Konflikte, zog sie die „Handbremse“ und trennte sich von ihrem damaligen Partner. Er rastete aus, schlug sie vor den Kindern, fasste ihr an die Gurgel, ließ sie kaum mehr los. Mehrere Monate durfte er sich der Familie nicht nähern. Ihre Tochter habe seitdem Probleme, einzuschlafen, und in der Schule. Sie internalisiere ihre schwierigen Gefühle. Monica Dos Santos hat seitdem das alleinige Sorgerecht für sie. Der Vater meldet sich ab und zu – manchmal vergehen mehrere Wochen, ohne dass sie von ihm hört.

2021 hatte das Paar gemeinsam eine Wohnung in Kirchberg gekauft, doch die Beziehung lief immer schlechter. Monica Dos Santos erklärt, sie habe verbale Gewalt erfahren, außerdem habe ihr Mann von ihr erwartet, den Haushalt und die Kinderbetreuung neben ihrer Arbeit alleine zu meistern und ihm sexuell zur Verfügung zu stehen. Lösungsvorschläge habe er abgelehnt. Bei ihren eigenen Eltern stieß sie nach dem gewalttätigen Übergriff auf wenig Verständnis: Ihr wurde nicht geglaubt, dass ihr Ex-Mann zu so etwas fähig sei, ihre Eltern fragten, was sie denn nun alleine mit zwei Kindern machen würde. Die Großeltern helfen nun, wo sie können – doch ihre Tochter möchte sie nur bedingt belasten.

Fast die Hälfte der Alleinerziehenden sind dem Armutsrisiko ausgesetzt (45 Prozent, Statec 2024). Die Zahlen sind eindrücklich: Das Risiko, arm zu werden, lag für ein Elternteil mit mehr als einem Kind 2022 noch bei 27,5 Prozent; ein Jahr später stieg es auf 48,1 Prozent. Da sind 30 Prozent mehr als der landesweite Durchschnitt von 18,8 Prozent. EU-weit stehen Alleinerzieher/innen nur in Litauen, Malta und Spanien schlechter als in Luxemburg da (Stand 2020). Viele von ihnen sind Teil der Arbeiterklasse, die die Alten in den Heimen pflegt und Bürogebäude und Edelstahlküchen schrubbt. Deren Armut die Premier Luc Frieden und Finanzminister Gilles Roth eigenen Aussagen nach „berührt“. Es geht um etwa ein Viertel der Bevölkerung, wenn man die Kinder einberechnet (Statec, 2024). Kinder aus diesen Haushalten sind nämlich besonders armutsgefährdet. Wie gehen ihre Kinder damit um, dass sie mit dem Standard ihrer Klassenkameraden nicht mithalten können? Monica Dos Santos kommen die Tränen. „Ich muss ihnen erklären, warum wir nicht alles kaufen können. Dass uns sonst Geld für die allernötigsten Dinge wie Essen und Autoversicherung fehlt.“ In den Urlaub zu fahren, ist nicht möglich.

Da der Name ihres Ex-Mannes immer noch im Kaufvertrag steht, zahlt sie monatlich 1 900 Euro Darlehen für ihre Wohnung. Dem Drei Personen-Haushalt bleiben somit 1 900 Euro netto für Rechnungen, Essen, Auto, Spielzeug und Kleidung übrig. (Das Office social überprüfte und bestätigte die Einkommensdaten und Familiensituationen der Porträtierten dem Land gegenüber.) Das Sozialamt hat die Finanzierung für die Kosten der während der Schulferien kostenpflichtigen Maison Relais aufgetrieben, zahlt den Turnverein für ihre Tochter sowie den Kampfsport für ihren Sohn, damit sie „auf andere Gedanken“ kommen, erklärt die Sozialarbeiterin Silvia Fernandes.

[...]



Jassira Da Cruz



Maria Filomena Da Cruz

[Fortsetzung von Seite 7]

Das Steuersystem benachteiligte jahrzehntelang Alleinerziehende, ebenso wie Verwitwete, getrennt Lebende und über 64-Jährige via die Steuerklasse 1a, die 1990 wurde von der CSV-LSAP-Regierung eingeführt wurde. Nach einer Scheidung und einer Übergangsphase von drei Jahren in Klasse 2 fanden sich Alleinerziehende in einer Steuerklasse wieder, die in manchen Einkommenssparten dazu führte, dass sie doppelt so viele Steuern wie verheiratete Paare zahlten. Das führte vor 35 Jahren zu großem Ärger bei den mehr als 46 000 Betroffenen. Ein Schlüsselmoment – doch der Groll über das Steuersystem ist nie verschwunden.

CSV-Finanzminister Gilles Roth fassoniert sich heute als moderner, gesellschaftspolitisch versierter Herr übers Geld. Lebensformen sollen nicht mehr bestraft werden, lautet das Argument. Er versprach Steuerentlastungen dort, wo sie am nötigsten sind, also bei alleinerziehenden Geringverdiener/innen. Seit Januar dieses Jahres bezahlen jene, die bis zu 52 400 Euro Brutto im Jahr verdienen, keine Steuern mehr. Auch der Steuerkredit (Crédit d'impôt monoparental, Cim) wurde erhöht und liegt nun bei 3 504 Euro. Für die Familien mit niedrigerem Gehalt nähert sich die Klasse 1a der Klasse 2 an, vor allem für jene, die vom Cim profitieren.

Jean Heuschling setzt sich als Vorsitzender des Collectif Monoparental für die Belange der Familien ein und ist bei den Piraten Mitglied. Er sagt, es gebe genug Alleinerziehende, die über den Cim nicht Bescheid wüssten, weil sie keine Steuererklärung machen. Die Reform gehe in die richtige Richtung, doch bei den mittleren Einkommen sei noch viel zu tun. Die Situation sei immer noch „völlig absurd“. Die meisten Menschen würden völ-

lig unterschätzen, wie hoch die Kosten für Alleinerziehende sind.

Da die Scheidungsrate steigt, nimmt auch der Prozentsatz der Alleinerziehenden zu. Dem Statec nach gibt es mittlerweile 34 018 alleinerziehende Haushalte im Land – 6,3 Prozent der Gesamtbevölkerung; 71 Prozent Mütter, der Rest Väter (Stand 2024). Ältere Daten zeigen, dass sich insbesondere die Zahl der „pères isolés“ zwischen 2011 und 2021 mehr als verdoppelt hat, von 6 658 zu 14 053, bei einem Bevölkerungswachstum von 25 Prozent.

Die Schicksale, die dem *Land* erzählt wurden, verdeutlichen einmal mehr, dass insbesondere die portugiesischsprachige Bevölkerung armutsgefährdet ist. N'faba Soaré ist 59 Jahre alt und kam vor 15 Jahren aus Portugal nach Luxemburg. Er arbeitete als Tellerwäscher, fünf Jahre später kam seine Frau aus Guinea-Bissau hinzu. Sie bekamen einen Sohn, doch die mentale Gesundheit der Mutter verschlechterte sich, sie schaffte es nicht mehr, ihren Sohn vom Kindergarten abzuholen. Eines Tages, das Kind war vier Jahre alt, verließ die Mutter die Familie in Richtung Belgien. „Ich wusste nicht, wohin sie ging. Von einem Tag auf den anderen war sie einfach weg“, sagt N'faba Soaré. Da abendliche Arbeitszeiten nicht mehr infrage kamen, verlor er seinen Job im Restaurant. Die Mutter verlor das Sorgerecht für ihren Sohn. In seiner Kultur sei es „etwas anders“ als hier, was Geschlechterrollen angeht, sagt er. Es sei normal, dass Mütter sich um ihre Kinder kümmern und präsent seien. Die Stigmatisierung empfindet der alleinerziehende Vater als umso größer. Da er keine Familie hat, auf die er zählen kann, ist er auf sich allein gestellt. Manchmal besucht seine Ex-Frau die Familie mittlerweile, sagt er. N'faba Soaré ist auf Arbeitssuche und hält sich derzeit mit Revis und Arbeitslosengeld über Wasser. Nach Mietab-

„Relative Armut ist keine Armut de luxe.“

Christoph Butterwegge, Armutsforscher

zug bleiben ihm und seinem Sohn knapp 1 700 Euro zum leben. Trotz allem beabsichtigt er in Luxemburg zu bleiben, um seinem Kind bessere Bildungsmöglichkeiten zu bieten, als er sie hatte.

Auch Jassira da Cruz kämpft täglich für ihre Familie. Die gebürtige Kapverdierin erzieht ihre beiden Kinder alleine. Sie arbeitete in Modeläden, ließ sich dann umschulen; heute ist auch sie in der Ausbildung zur Pflegehelferin und fängt bald in einem Altenheim an. An ihrer Geschichte zeichnet sich die Wohnungskrise ab: Trotz unbefristetem Arbeitsvertrag fanden sie und ihr Ex-Partner keine Mietwohnung – ein Umstand, der sich nach der Trennung des Paares weiter erschwerte. Seit mehreren Jahren lebt sie mit ihren beiden Kindern im Bahnhofsviertel gemeinsam mit ihrer Mutter in deren Wohnung. Ihr Sohn, elf Jahre alt, teilt sich mit seiner siebenjährigen Schwester ein Doppelbett. Oft schläft auch Jassira Da Cruz in diesem Bett – in dem kleinen Zimmer, in dem sie selbst als Kind schlief. „Manchmal habe ich den Eindruck, dass es meiner Mutter einfach zu viel wird mit uns. Dass sie ihr eigenes Leben nicht leben kann.“ Sie steht seit 2020 erneut auf der Warteliste des Fonds de logement, doch bisher bekam sie keine Wohnung, obwohl ihre derzeitigen Wohnumstände für die Kinder ungeeignet sind.

Manchmal fragen ihre Kinder, weshalb sie kein eigenes Zuhause haben und bei Oma leben, erzählt die 33-Jährige. Sie antwortet dann, sie würde fleißig lernen, um hoffentlich bald die eigenen vier Wände zu haben. Der Mangel an erholsamem Schlaf und Privatsphäre wirkt sich negativ auf die ganze Familie aus. Wenn sie nicht so viel Kraft hätte, wäre sie schon längst depressiv geworden, sagt sie. Seit Januar habe sie 100 Euro mehr im Monat zur Verfügung.

„Die relative Einkommensarmut ist keine Armut *de luxe*, unter ihr kann man manchmal mehr leiden als unter absoluter Armut“, erklärte der Armutsforscher Christoph Butterwegge ergangenes Jahr auf *RTL*. Gerade für Kinder sei der Vergleich mit anderen besonders wichtig, und diese Art von Armut somit oft „erniedrigender und deprimierender“ für Betroffene. Er führte aus, dass Armut sich auch auf die seelische und körperliche Gesundheit auswirken kann.

Maria Filomena Da Cruz spricht gebrochenes Französisch. Sie erscheint verspätet zur Verabredung im Sozialamt. Sie trägt Brille, einen Dutt, ihr Blick ist verschwommen, als habe sie zu viel erlebt. Sie ist Mutter von vier erwachsenen Kindern und Großmutter von zwei Teenagern, für die sie das Sorgerecht hat, da ihre Töchter nicht erziehungsfähig sind. Eine von ihnen leidet an Depressionen, die andere wurde selbst als Teenager schwanger und konnte ihrer Verantwortung nicht nachkommen. Da Cruz lebt vom Revis, ist bereits im Rentenalter, mit multiplen gesundheitlichen Problemen. Ihr jüngster Sohn ist 25 und wohnt ebenfalls bei ihr. Seine psychischen Probleme haben sich seit dem Tod des Vaters verschlimmert, er hat die Schule abgebrochen. „Die Vaterfigur fehlt ihm“, sagt Maria Filomena Da Cruz. „Sie sind stark und eine Kämpferin“, sagt die Sozialarbeiterin. ●

Bil, à qui la fraude ?

IIII Léo-Paul Hoffmann

Un demi-million d’euros a été siphonné auprès de clients de la Bil. Une soixantaine de victimes s’est regroupée pour réclamer une indemnisation

Le modus operandi est aussi simple qu’efficace. Créer un faux site bancaire, demander les identifiants aux clients, puis prétexter une panne. Pendant ce temps, les données récupérées peuvent être rapidement utilisées pour se connecter à leur place. C’est ce qui est arrivé à de nombreux clients de la Bil ces derniers mois. En voulant accéder au site par leur moteur de recherche, ils sont tombés dans le panneau. Au premier coup d’œil, tout avait l’air normal. Les clients ont cliqué sur le premier lien proposé par leur moteur de recherche, et sont tombées sur une interface qu’ils pensaient connaître. Dépouillés, les clients de la Bil se retrouvent dans l’embarras : La honte de s’être fait duper d’abord, l’accueil du personnel de banque ensuite. Ils viennent de créer un groupe WhatsApp. Juliana Mondo est une des portes-parole. « Je me suis rendue au guichet de la Bil et c’était le chaos », raconte-t-elle au *Land*. « Personne n’était au courant de ce qui se passait et plus tard on m’a presque traitée d’idiote. La Police était beaucoup plus compréhensive lors de mon dépôt de plainte ».

Le site frauduleux aurait dû être connu des services de la Bil. Déjà en juillet 2023, la Commission de surveillance du secteur financier (CSSF) avait publié un avertissement concernant « les activités frauduleuses exercées sous le nom de la Bil ». Un site internet, répertorié en Belgique sous l’URL *biloserclient.com* était alors dans le viseur de la CSSF. « Cet avertissement a ensuite été envoyé à la Bil », confirme la CSSF au *Land*. À l’époque, il semble qu’il n’y ait eu aucune action effective du côté de la banque pour fermer le site frauduleux. Un an plus tard, le 9 avril 2024, la même note d’avertissement concernant le même site frauduleux est republiée. La persistance des ces sites s’explique, selon la CSSF, par leur capacité d’adaptation : « On peut publier un avertissement, mais le site se ferme tout seul avant qu’on ait le temps d’agir. Et il peut réapparaître à tout moment. »

Les noms de domaine, comme *bil.com*, peuvent être achetés pour peu cher auprès des hébergeurs, à condition qu’ils soient disponibles. Ainsi, les fraudeurs acquièrent des URL similaires pour tromper leurs victimes. En fouillant les bases de données des hébergeurs, le *Land* a pu constater que plusieurs noms de domaine similaires à *bil.com* sont disponibles à l’achat. D’après *my.lu*, qui répertorie la disponibilité des adresses luxembourgeoises, les URL *bii.lu*, *bils.lu*, *bilclient.lu* ou *bilnets.lu* n’appartiennent actuellement à personne et pourraient être utilisées pour créer un faux site. Dans sa bataille contre la fraude, la banque luxembourgeoise aurait pu s’assurer qu’au-

cun nom similaire ne soit disponible auprès des hébergeurs. Actuellement, le nom de domaine *biloserclient.com* est de nouveau exploitable d’après *gandi.net*.

Aujourd’hui, face aux multiples plaintes, la Bil recommande à ses clients de vérifier le lien lors des tentatives de connexion avant de l’enregistrer dans son navigateur web. Sur le téléphone, il serait toujours plus sûr d’utiliser l’application dédiée. Or, cette mesure de précaution que donne la Bil ne tient pas compte des difficultés que peuvent rencontrer les seniors. Juliana Mondo rappelle qu’« un homme de 87 ans s’est encore fait avoir le 27 juillet ». La porte-parole du groupe de victimes ne comprend pas « comment ce site a pu exister aussi longtemps ».

D’après ces clients, la Bil ne veut pas endosser la responsabilité et rejetterait la faute sur les victimes. La banque pointe vers l’entreprise de transactions financières, Worldline, pour tout dédommagement. Les clients devraient se montrer « vigilants », dit la Bil. L’Union luxembourgeoise des consommateurs explique vendredi dernier au *Quotidien* que « les banques ne remboursent pas les victimes de ce type d’arnaque, mais doivent prouver la faute grave du client ».

En principe, rappelle la Bil, la double identification de LuxTrust devrait éviter ces situations. Même si les clients donnent leurs identifiants à des malfaiteurs, ces derniers auraient quand même besoin de la confirmation LuxTrust pour effectuer un virement. Les victimes auraient donc confirmé le virement à travers leur application mobile. Pourtant, Alice Pauly ne se rappelle pas « avoir eu de notification LuxTrust lors de la connexion et du virement ». De plus, elle se plaint de ne pas avoir été contactée par sa banque lors du virement : « Ils devraient m’appeler pour ces grosses sommes ». Le 5 juillet, un virement de 6 500 euros est effectué depuis son compte. Pour une raison inconnue, l’escroc-bénéficiaire lui renvoie six euros cinq jours plus tard.

Le groupe de victimes se rassemblera le 7 septembre pour déterminer des actions à prendre. En deux mois, ce groupe s’est considérablement élargi. Ils sont désormais une soixantaine et espèrent obtenir le soutien des politiques. Ils se réjouissent que leur affaire ait atteint la Chambre des députés à travers une question parlementaire des socialistes, Ben Polidori et Mars Di Bartolomeo. Contactée par le *Land*, la Bil n’a pas voulu donner suite. Elle annonce qu’elle se prononcera publiquement en septembre. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Statthalter

Viele Abgeordnete fühlen sich gedemütigt. Während Monaten wurden sie barsch auf ihren Platz verwiesen. Vor zwei Wochen versetzte ihnen eine Mitteilung der Bankenaufsicht einen neuen Schlag.

Grant Thornton ist eine internationale Gruppe von Unternehmensberatern. Sie prüfte die Konten der Caritas. Ihr fiel wenig auf. Der parlamentarische Sonderausschuss zum Caritas-Betrug lud sie im März vor. Doch „[I]e réviseur d’entreprises a finalement refusé l’invitation de la Commission spéciale en renvoyant à son secret professionnel“ (Abschlussbericht, S. 4). Gewählten Volksvertretern gebührt Respekt. Größeren Respekt gebührt dem Geschäftsgeheimnis.

Die Unternehmensberater von PWC wickelten die Caritas ab. Als das Parlament sie vorlud, diktieren sie ihre Bedingungen: Sie verlangten schriftliche Fragen im Voraus. Sie wollten keine weiteren zulassen. Sie gaben nach. Der Staat ist ein wichtiger Kunde.

PWC erhielt 1,2 Millionen Euro Honorar. Ein Abgeordneter wollte wissen: von wem? „Une représentante de PricewaterhouseCoopers estime que cette information confidentielle ne relève pas de la mission de la Commission spéciale“ (Sitzungsprotokoll, 3.2.25, S. 4). Die Steuervermeidungsindustrie bestimmt den Zuständigkeitsbereich der Abgeordneten.

Die Banque générale gewährte der Caritas eine Kreditlinie über 23 Millionen Euro. Das Parlament lud sie vor. „Les représentants de BGL BNP Paribas informent d’emblée qu’ils ne sauraient révéler des informations en relation avec un de leurs clients“ (Sitzungsprotokoll, 7.5.25, S. 1).

Die grüne Abgeordnete Djuna Bernard bedauerte: „Dat war quasi e Blockage total vu Säite vun der BGL. Mir hu quasi op all Fro d’Äntwert kritt, dass de Secret bancaire hinne géینگ verhënneren, eis iergendeng Auskonft ze ginn“ (*RTL*, 7.5.25). 2008 rettete der Staat die Banque générale mit 2,5 Milliarden Euro. Sie gehört ihm zu 34 Prozent. Nun gab sie den Abgeordneten zu verstehen: Ihr spielt Politik. Wir machen richtiges Geld. Haltet euch also gefälligst raus.

Die Sparkasse ließ mehr als hundert verdächtige Überweisungen, eine Kreditlinie von zehn Millionen Euro durchgehen. Die Bankenaufsicht CSSF verurteilte sie am 2. Mai zu einer Geldbuße von fünf Millionen Euro. Am 5. Mai verschwieg sie dem Parlament die Strafe.

Stattdessen gingen die Sparkassendirektoren „bei den éischte Pouvoir am Land a soen: hei voilà, mir si quasiment déi Allerbescht, mir hunn alles richtig gemaach an hunn eis guer näischt virzewerfen“. Ärgerte sich der CSV-Abgeordnete Laurent Mosar (Bank of China). Als er am 30. Juli die Mitteilung der CSSF erhielt (*Radio 100,7*, 1.8.25).

Die Sparkasse behandelte die Abgeordneten wie Kinder. Die man mit einer Halbwahrheit abspesen kann. Selbst die Staatsbank nimmt das Parlament nicht ernst. Banken nehmen die Zahlenreihen auf den *Bloomberg*-Bildschirmen ernst: die Märkte. Nun will sie zurück ins Parlament, ein Missverständnis erklären.

Luc Frieden (Bil, Deutsche Bank) ließ das Parlament im Dunkeln. Der Premierminister schützt die Finanzbranche. Nachrangig die Verfassungsorgane. Im Umgang mit dem Caritas-Betrug warf LSAP-Abgeordneter Franz Fayot der Regierung vor: „Et ass ni vun enger Matverantwortung vun de Banke geschwat ginn“ (*RTL*, 6.8.25).

Die Handelskammer weiß, warum. Sie rechnet vor: „La part du secteur financier dans le PIB représente 23,5% en 2023“ (*www.cc.lu*). Banken, Steuervermeidungsindustrie vertreten die Eigentümer global zirkulierenden Finanzkapitals. Als lokale Statthalter der herrschenden Klasse. Die Abgeordneten gehören dem regierenden Kleinbürgertum an. Nach dem Caritas-Bankrott erinnerten die Statthalter sie daran. Und an die Grundregel der herrschenden Verhältnisse: die Trennung von Politik und Privateigentum, von Demokratie und Wirtschaft.

Die Abgeordneten hielten ihren Sonderausschuss für einen zahnlosen Tiger. Sie gaben dem Kammerreglement die Schuld. Es war nicht Moses, der das Bankgeheimnis vom Berge Sinai in die Steueroase trug. Sie selbst machten es 1981 zum ehernen Gesetz. ● ROMAIN HILGERT

Agence de la Bil,
Boulevard Royal





La « Heeschefra »,
place Clairefontaine.
Un ouvrage qui
symbolise l'histoire
luxembourgeoise

Une monanarchie ?

IIII Paul Rauchs

Série « Throunwiessel » (2) : La monarchie est un fétichisme

C'est à la place Clairefontaine, à l'ombre de la cathédrale, des institutions gouvernementales, d'un restaurant autrefois étoilé et d'une galerie d'art réputée, aujourd'hui fermée, qu'elle nous tend le bras : la Grande-Duchesse Charlotte. La vox populi l'appelle affectueusement *d'Heeschefra*, la mendiante. Mais que peut-elle bien demander au passant, cette élégante figure, Grande-Duchesse par la grâce de Dieu et l'amour du peuple, issue d'une des dynasties les plus riches d'Europe ? De quoi cette femme comblée peut-elle manquer ? Mais, bon sang c'est bien sûr, elle est en quête de légitimité démocratique afin de compléter sa légalité politique. Ce manque, justement, est l'aporie de toute monarchie constitutionnelle.

Regardons de plus près cette imposante sculpture, œuvre de l'artiste français Jean Cardot, officiellement installée le 29 avril 1990. Né à Saint-Étienne en 1930, mort à Paris en 2020, Cardot est ce qu'on pourrait appeler un sculpteur pompier, talentueux sans être génial, monté, tel Rastignac, de sa province natale à Paris où il est élu membre de l'Académie après avoir gratifié la France de différents monuments à la gloire du pouvoir et du consensus. Il cochai toutes les cases pour réaliser, en partie « à l'insu de son plein gré », l'ouvrage qui symbolise, plus que la *Gëlle Fra*, l'histoire luxembourgeoise. Un sculpteur républicain pour créer un « Denkmal » à la gloire de la monarchie constitutionnelle, peut-on imaginer meilleure illustration du paradoxe luxembourgeois ?

Nos voisins allemands savent bien que le « Denkmal » est une invitation au voyage de la pensée, une balade plutôt, que nous débutions au cœur de la Cité, sur les pavés de cette place. En 1990, année de l'installation de la statue, ses quatre points cardinaux, la cathédrale, le ministère d'État, le restaurant et la galerie étaient au sommet de leur gloire et de leur rayonnement. En moins de trente ans, le temps d'une génération, ils ont perdu de leur superbe. Tout comme la monarchie. La Place Clairefontaine symbolise à merveille la grandeur et la décadence de ce qui compte au Grand-Duché.

Les Luxembourgeois seraient, dirait la concierge de mon psychologue, resté fixés au stade pré-œdipien de l'oralité, mais aussi du fétichisme. Or, il se trouve que le fétichisme caractérise aussi la monarchie qui serait donc le régime idéal pour un peuple non adulte, voire préadolescent.

Dans l'histoire du Luxembourg, les grandes figures féminines ont toujours occulté leurs homologues masculins. À commencer par la fée Mélusine, la mythique nymphe qui se prélassait dans les flots de l'Alzette, avant que le comte Siegfried ne convola avec elle. Mélusine, femme-poisson, femme à queue, femme phallique donc, est le phantasme originaire du fétichiste. Freud nous a appris que le fétichiste n'accepte pas l'absence de phallus de la mère et que le fétiche, une bottine en cuir, un morceau d'étoffe ou de latex, de longs gants noirs (Rita Hayworth, la my-

thique *Gilda* de King Vidor, vous salue bien) ou tout autre objet partiel a pour but de cacher cette béance de la mère, son absence de pénis. Le fétiche, la queue de poisson de la belle Mélusine, est censé représenter le phallus de la mère. Les insignes du monarque, le sceptre et la couronne, ont exactement cette même fonction fétichiste.

Pendant des siècles et des siècles, la diva des grandes figures féminines servant de suppôt identificatoire aux Luxembourgeois était bien sûr, je vous le donne en mille, la Vierge Marie, la *Mamm, léif Mamm, do uewen*. Une mère vierge, c'est encore mieux qu'un monarque constitutionnel, un oxymore puissance quatre ! Le Luxembourgeois se méfie autant de la femme qu'il vénère la mère. Le culte marial est d'abord propagé aux XVI^e et XVII^e siècles par les Jésuites pour enrôler le peuple dans sa croisade contre la réforme luthérienne. Le hasard faisant bien les choses, c'est l'époque aussi, littéralement, de la chasse aux sorcières. La maman est vénérée dans la cathédrale érigée à Luxembourg dès 1613, la putain est brûlée sur le bûcher.

Le feu est censé purifier ce qui reste de femme dans la mère. Car la sorcière, dans son vagin denté hérité du Moyen-âge, renferme le diable de la sexualité. Du haut des chaires, on punit le péché de la chair, en exhortant à brûler le *corpus delicti*, c'est-à-dire la sorcière, c'est-à-dire la femme. C'est dans ce contexte que surgit alors, comme un *deus ex machina*, une déesse, ou mieux encore, une mère de dieu qui ne se contente pas d'enfanter sans péché charnel, mais qui naît aussi sans péché originel. C'est ce que le pape Pie XI a dogmatisé au XIX^e siècle dans l'Immaculée Conception. Voilà donc, ô miracle, une femme qui n'a jamais manqué, une femme sans manque, telle que la rêve le fétichiste. Est-ce un hasard alors que tous les ans, au joli mois de mai, à l'occasion de la Procession Finale de l'Octave, le tout Luxembourg exhibe les tuniques immaculées de la « Protectrice des Affligés » ? Le psychanalyste averti ne peut pas ne pas rapprocher ces riches draperies immaculées de l'exposition triomphale, dans d'autres cultures, des draps maculés des nouveaux époux après leur nuit de noces.

Dans l'histoire ancienne du Luxembourg, les hommes font piètre figure. Ceci dit, après le pauvre Siegfried, abandonné à son triste sort pour un regard mal placé, voici enfin un homme, Jean l'Aveugle, privé de ce regard, puni là où son aïeul a péché. Comte de Luxembourg, Roi de Bohême, Empereur du Saint Empire Romain Germanique, il est aveugle comme Œdipe qui se creva les yeux après avoir découvert son inceste avec sa mère. Chérissant le glaive plus que le rêve, plus habile dans les guerres féodales que dans les guerres du sexe, aveugle aux appâts de la femme et fidèle à sa mère Marguerite de Brabant, fondateur de la Fouer, c'est une des rares figures masculines vénérées par les Luxembourgeois pour des raisons qui bien souvent leur échappent, mais qui témoignent de leur tropisme pour la mère et de leur phobie pour la femme.

Le Luxembourgeois se méfie autant de la femme qu'il vénère la mère

Après Mélusine et Marie, la sainte trinité des femmes-cultes de l'histoire luxembourgeoise se clôt en apogée avec la Grande-Duchesse Charlotte, celle-là même qui nous apostrophe Place Clairefontaine. Elle remplace en 1919 sa malheureuse sœur Marie-Adélaïde, forcée d'abdiquer pour avoir trop voulu s'immiscer dans la politique du pays en prenant clairement le parti de la droite et pour avoir trop sacrifié aussi à ses amitiés et racines germaniques. Charlotte devra sa popularité, ironie de l'histoire, à ces mêmes encombrants voisins allemands. Sous l'annexion nazie, tout un peuple finira par se reconnaître dans cette femme coquette et intelligente qui choisira l'exil pour sauvegarder l'indépendance du pays qui, jusque-là, restait cramponné à sa neutralité.

La nouvelle souveraine avait d'autant moins de mal à rivaliser avec la mère de dieu, qu'elle allait engendrer une ribambelle de princesses et de princes. Elle prenait à cœur l'injonction de Marx pour qui le seul acte du souverain consiste à (re)produire des héritiers du trône. La situation de son exil au Portugal d'abord, aux États-Unis ensuite, créait de surcroît une absence, un vide symbolique, propice aux processus d'idéalisation. Après la guerre, une nation entière voyait dans Charlotte une mère et se voyait comme ses enfants plus que comme ses sujets, et encore moins comme des citoyens à part entière. Les soldats n'étaient pas des hommes adultes, mais « ons Jongen ». Et même après son accession au trône, son fils, le Grand-Duc Jean, restait « de Pränz Jang ». Et pour bien des anciens, la fête nationale du 23 juin reste toujours le « Groussherzoginsgebuertsdag ». En ces temps-là, pas si reculés que ça, le Luxembourgeois était majeur et vacciné, certes, mais pas la Luxembourgeoise qui perdait sa majorité quand elle se mariait, du moins jusque dans les années 1970.

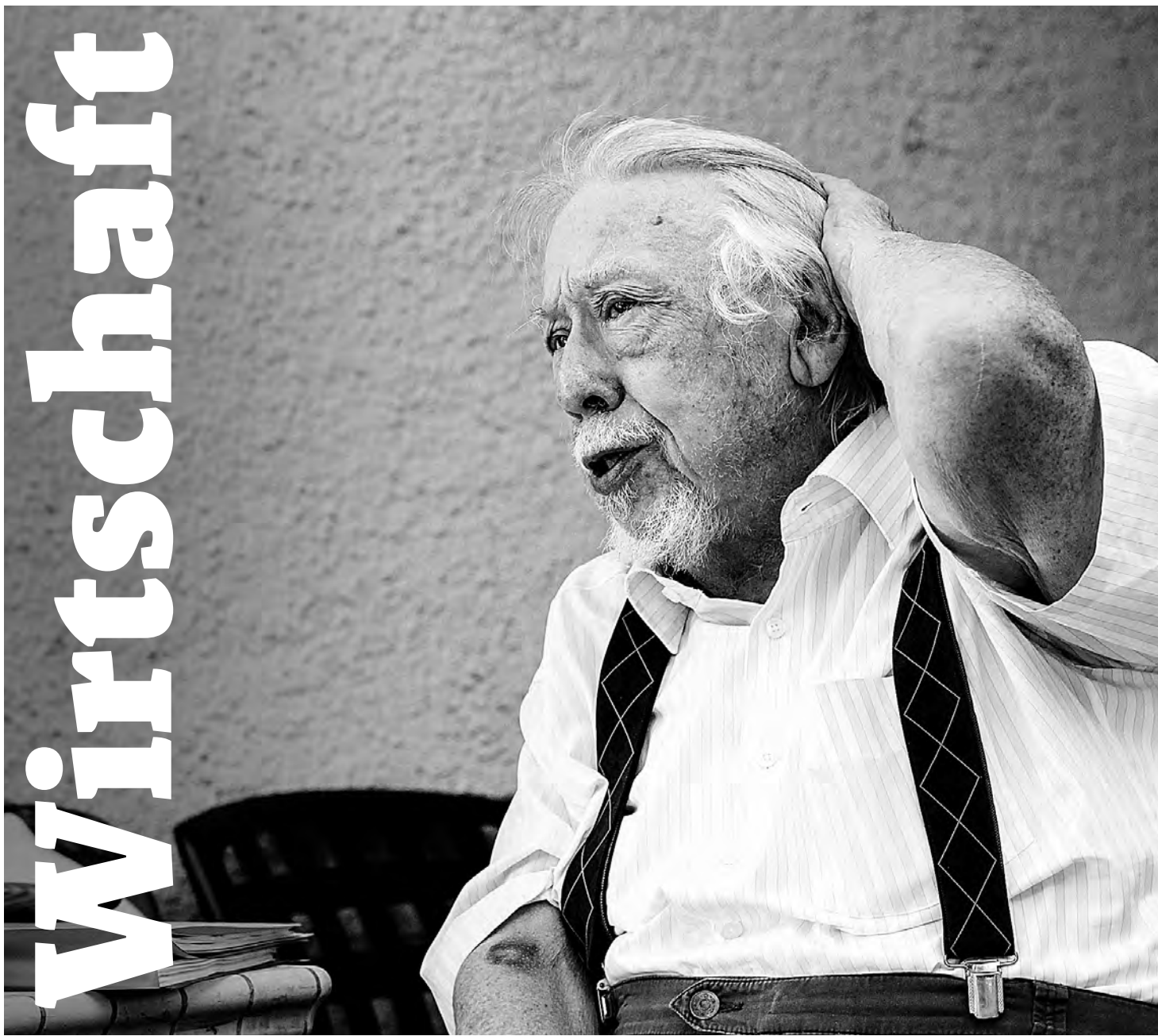
Le narratif officiel, (comme on ne disait pas encore), d'une « Landesmutter », d'une mère-patrie couvant ses enfants, épousait l'inconscient collectif ou, plutôt, l'inconscient inculqué et introjecté. Voilà le Grand-Duché gravitant comme la ruche autour de la reine pondeuse. Et la ruche ne tardait pas devenir riche.

La monarchie siérait donc aux Luxembourgeois, comme le deuil à Électre. Sauf que le deuil, celui de l'enfance, celui qui est la *conditio sine qua non* pour accéder à l'âge adulte, les Luxembourgeois ne l'ont jamais entièrement fait. Pourtant, de Mélusine à Charlotte, en passant par la Vierge Marie, ils en ont fait du chemin vers la majorité politique et psychologique. « Luxembourgeois, encore un effort pour être de vrais adultes ! » aimerais-je paraphraser l'injonction que le marquis de Sade adressa à ses compatriotes dans sa *Philosophie dans le Boudoir*.

La monarchie fonctionne donc comme le fétichisme. Le meilleur traité jamais écrit sur la question est... une bande-dessinée. Avec *Tintin et le sceptre d'Ottocar*, Hergé, proche de la Cour belge, a fait plus pour nous faire comprendre les rouages de la monarchie que les meilleurs constitutionnalistes. Privé de son sceptre, son fétiche, le bon roi Ottocar est obligé d'abdiquer. Henri, le souverain qui va bientôt d'abdiquer, aurait été bien inspiré de méditer cette leçon, avant d'avoir voulu brader les bijoux de la couronne et de sa mère.¹

Le système monarchique repose sur une privation. Il y a une place, pour le citoyen, qui n'est pas à prendre. Celle, justement, du souverain. Pour pouvoir prétendre à prendre, ou plutôt à remplir cette place, le souverain doit donc être différent. À charge du monarque d'accepter lui aussi une privation : ne pas être comme les autres, respirer l'air frais au sommet de la solitude. Il n'est pas des nôtres, mais nous sommes les siens. Une situation de *win-win* disent les monarchistes, de *lose-lose* répondent les républicains. ●

¹ Hergé, *Le sceptre d'Ottocar*, Casterman, Bruxelles, 1938. Au moment où Hitler annexe l'Autriche, Georges Remy (dit Hergé) raconte l'histoire d'un *Anschluss* raté. On reconnaît aisément dans la petite Syldavie l'Autriche dont veut s'emparer le riche voisin, la Bordurie, allégorie de l'Allemagne nazie. Le chef des conspirateurs s'appelle Müssler, contraction de Mussolini et Hitler. Remy, dont l'attitude pendant l'Occupation est pour le moins ambiguë, a fait de la Syldavie une « Belgique déguisée en pays slave », selon la formule du critique littéraire François Rivièr. Mais on peut tout aussi bien voir dans ce petit pays des Balkans un pastiche du Luxembourg, en jetant, par exemple, un coup d'œil sur la brochure touristique de Syldavie que Tintin découvre dans l'avion qui le mène à Klow, capitale de la Syldavie : « Parmi les nombreuses régions enchanteresses qui attirent à juste titre les étrangers amateurs de pittoresque et de folklore, il est un petit pays, malheureusement trop peu connu, mais qui dépasse en intérêt beaucoup d'autres contrées. (...) Les plaines sont fertiles en blé et couvertes de grasses prairies d'élevage. Le sous-sol est riche en minerais. »



Jean Bour, ce lundi devant sa maison à Diekirch



Round 6

IIII Bernard Thomas

Le Greco sera bientôt de retour au Luxembourg pour un nouveau cycle d'évaluation. Dans sa ligne de mire : La corruption dans les communes. Paru en juin, l'ouvrage de l'ancien procureur d'État de Diekirch, Jean Bour, pourrait livrer quelques pistes

« Les uns jouent au golfe, les autres au tennis, moi je me suis dit : *Elo schreifs de mol* », explique Jean Bour ce lundi, sur la terrasse de son bungalow situé dans une cité paisible de Diekirch. Aujourd'hui octogénaire, l'ancien procureur d'État de Diekirch aura mis presque quinze ans à terminer l'ouvrage. Celui-ci vient de paraître aux Éditions P. Bauler sous le titre *Le phénomène de la corruption au Luxembourg* et pèse 750 pages. En tant que juge d'instruction, puis procureur d'État, Jean Bour estime avoir poursuivi une poignée de cas de corruption. Il se remémore une affaire qui s'est déroulée vers la fin des années 90. Un bourgmestre avait passé une grosse commande de machines de construction. « Il disait au commerçant : 'Tu auras le marché, si tu me retournes dix pour cent pour ma poche'. Le fournisseur me dira plus tard : 'Si je ne l'avais pas payé, il serait allé chez quelqu'un d'autre. C'est comme ça dans notre branche...' Cette phrase je ne l'ai pas oubliée. » Jean Bour proposait au commerçant de venir le voir dans son bureau après l'audience, pour parler de manière confidentielle. « Il n'est jamais venu. »

En 1999, Jean Bour devient chef de la délégation luxembourgeoise au sein du Groupe d'États contre la corruption, mieux connu sous son acronyme Greco, où il siégera jusqu'en 2014. En juin 2001, cette émanation du Conseil de l'Europe publie son premier rapport sur le Luxembourg. En amont,

les spécialistes internationaux avaient rencontré le gratin politique, judiciaire et économique qui leur assurait que la corruption était « pratiquement inexistante » au Grand-Duché. « Cela serait dû, selon eux, à la grande probité qui règne dans le secteur public, et qui, pour certains, est liée aux salaires de haut niveau perçus par les fonctionnaires », lit-on dans le rapport officiel d'alors. En somme, la prospérité des fonctionnaires assurerait leur vertu. (Si risque il y avait, ce serait que « le pays soit contaminé par des pratiques de corruption venant de l'étranger », estimaient les responsables politiques.) La plupart des interlocuteurs expliquaient au Greco que, « dans une société dans laquelle toute le monde se connaît, la corruption pourrait difficilement être dissimulée ». Les évaluateurs restaient dubitatifs. Peut-être parce qu'ils sentaient que l'argument du contrôle social dans un petit pays pouvait aussi être retourné. C'est ce qu'a fait Jean Bour, ce mercredi à la matinale de *RTL-Radio* : « Ween huet dann do Interêt eppes ze soen ? [...] Do sinn der vill, déi soen : 'Ech schäisse mäin Noper net un !' »

Comme d'habitude, le Luxembourg aura bougé sous la pression internationale. Les recommandations du Greco, de l'OCDE et de l'Onu auraient « orienté la lutte contre la corruption [...] dans une mesure non négligeable », écrit Jean Bour. (Dans aucun autre pays, les visites du Gafi déclenchent une telle anxiété dans les étages minis-

tériels.) L'arsenal législatif a été considérablement renforcé ces 25 dernières années. Le gouvernement s'est largement « inspiré » du voisin français, dont il a repris une partie de la législation, notamment l'infraction de « trafic d'influence ». (Ce petit frère de la corruption, introduit en 2001, Bour le résume dans son livre : « Si tu me paies, je ferai valoir mon influence pour te faire obtenir telle ou telle décision favorable ».) L'ancien magistrat défend le Luxembourg contre le reproche d'être « un copiste servile et aveugle » ; le législateur tirerait plutôt les enseignements des difficultés d'application révélées par la jurisprudence étrangère.

Jean Bour voulait initialement retravailler le cours qu'il avait donné à l'Institut d'administration publique. Mais, d'année en année, le manuscrit s'est épaissi. Le retraité s'est efforcé de rassembler un corpus législatif toujours plus volumineux et de présenter les organes, toujours plus nombreux, luttant contre la corruption. Il en fait l'inventaire exhaustif : la Justice et la Police, le Service de renseignement et les Douanes, le CAA et la CSSF, la Commission des soumissions et le Comité de prévention de la corruption, l'Autorité de la concurrence et la Cour des comptes, l'Ombudsman et les enquêtes parlementaires... La protection des sources et le statut de lanceur d'alerte ont, quant à eux, favorisé des canaux de signalement extra-judiciaires. L'ancien procureur s'y est résigné : « Il semble qu'il faille

les deux comme synergies et complémentarité ». Dans son livre, Jean Bour énumère également les infractions « voisines » de la corruption, notant que « faute de grives, on mange des merles ». Les autorités de poursuite se rabattraient souvent sur des « infractions satellites » plus faciles à prouver, comme les faux en écriture ou les abus de biens sociaux. Ces derniers constitueraient d'ailleurs souvent « des symptômes » de corruption, note Bour, puisqu'ils permettent d'alimenter les caisses noires.

Le Luxembourg revient de loin. « Par le passé, quand le beau-fils du maire repeignait l'école ou y installait le chauffage, personne n'y trouvait rien à redire », estime Jean Bour, ce lundi face au *Land*. « À la limite, on le félicitait d'avoir obtenu un bon prix. Mais en fait, il s'agissait d'une prise illégale d'intérêts. Et celle-ci figure dans le Code pénal depuis 200 ans. C'est quand on mélange intérêts privés et intérêt public, même sans en tirer un gain personnel. » En mode haïku, Jean Bour esquisse quinze cas sur deux pages (356-357) chrono. Tel directeur régional de Police, membre de la commission d'embauche, soutenant un candidat « qui était le mari de la cousine de son épouse » au début des années 2020. Ou telle bourgmestre, conseillère d'une société travaillant pour le compte de sa commune, « qui participe à des voyages à charge de ladite commune », à la fin des années 1980.



Oliver Holmes

C'est peut-être le passage le plus réussi d'un livre qui, dans son ensemble, aurait gagné à être raccourci, restructuré et recentré. Comme souvent au Luxembourg, le texte souffre d'une carence de travail éditorial. « Je ne me suis pas freiné. Comme un peintre qui peint », a expliqué l'auteur ce mercredi sur *RTL-Radio*. Jean Bour a rédigé un volumineux et bigarré recueil, dont l'utilisation aurait été facilitée par un index thématique, ou du moins par une table des matières exhaustive. Ce serait probablement une bonne idée de sortir le livre dans une version électronique, qui aurait l'avantage de permettre des recherches en plein texte. Et de faire baisser le prix qui, à 128 euros, paraît prohibitif pour les citoyens lambdas auxquels Jean Bour veut s'adresser, outre les administrations, professionnels et responsables politiques. (Il précise avoir renoncé à ses droits d'auteur.)

Le charme du livre réside dans sa liberté de ton. Cela fait plus de vingt ans que le Greco pointe le « risque élevé d'infiltration par des fonds d'origine douteuse » que présente la place financière. Dès les premières pages de l'ouvrage, Jean Bour rappelle quelques vérités inconfortables. Par exemple que le Luxembourg faisait partie des « destinations privilégiées des oligarques russes », que d'anciens ministres siégeaient dans ces holdings jusqu'à l'invasion de l'Ukraine, que 6,2 milliards d'avoirs ont été gelés au Grand-Duché depuis. Dans la partie « compléments particuliers » (c'est-à-dire les 281 pages qui clôturent le livre), Jean Bour aborde l'épineux problème des cadeaux. « Souvent, ils sont offerts [...] à un moment où le fonctionnaire ne décèle même pas encore un lien concret [...] entre sa fonction et le cadeau. C'est ainsi que l'engrenage sera mis en route. » L'ancien magistrat plaide pour « des lignes de conduite » précises et pratiques, comme c'est le cas pour les ministres, députés et hauts fonctionnaires. La question se pose pour les enseignants qui, à la fin de l'année scolaire, reçoivent des cadeaux des parents et des élèves. Il y a dix ans, le ministre de l'Éducation, Claude Meisch (DP), estimait qu'en principe, l'acceptation de cadeaux était interdite au fonctionnaire, « well him dat als Bestiechlechkeet ausgeluecht ka ginn ». Or, ajoutait le ministre, le « refus catégorique » d'un « petit cadeau ou d'une attention » risquerait de « heurter » (« widder de Kapp stoussen ») les enfants, dépassés par ces enjeux.

Le Luxembourg fait figure de bon élève. Dans le « Corruption perception index », concocté en 2024 par l'ONG Transparency International, il se hisse à la cinquième place, ex-aequo avec la

Norvège et la Suisse. Publiée le mois dernier, la dernière édition de « Citizens attitudes towards corruption » (basée sur un sondage Eurobaromètre) avance pourtant des chiffres contradictoires. Les Luxembourgeois sont assez nombreux à penser que la corruption existe au niveau national (60%) et local (64%). Or, les sondés ne sont que dix pour cent à s'estimer « personnellement touchés » par ce phénomène dans leur « vie quotidienne ». (La moyenne européenne est de trente pour cent, avec un pic de 66 pour cent en Grèce.) Bizarrement, ils sont quinze pour cent à déclarer connaître quelqu'un qui « accepte ou a accepté des pots-de-vin ».

La perception publique est influencée par la médiatisation de cas présumés de corruption, de trafic d'influence ou de prise illégale d'intérêts, qui se sont multipliés au niveau communal ces dernières années. Ouverte en 2019, l'affaire « Gaardenhäischen » vient d'être classée sans suite en ce qui concerne l'ex-ministre verte Carole Dieschbourg. Mais son camarade de parti, Roberto Traversini, reste, lui, empêtré dans les ennuis judiciaires. Le renvoi de son affaire vers la chambre correctionnelle vient d'être confirmé. Autre communes, autres scandales. En 2021, le Parquet informe la presse sur une affaire de « corruption » et de « trafic d'influence » présumés visant un fonctionnaire de l'administration communale de Strassen. En 2022, on apprend que le bourgmestre de Wiltz, Fränk Arndt (LSAP), est visé par deux informations judiciaires pour « prise illégale d'intérêts » et « corruption ». (Pour Strassen comme pour Wiltz, l'instruction est « toujours en cours », renseigne l'administration judiciaire.) En juillet 2025, le Parquet annonce avoir ouvert une information judiciaire contre le nouveau bourgmestre de Differdange, Guy Altméis (LSAP), du chef de « corruption » et de « trafic d'influence ». À chaque fois, les affaires concernent des intérêts immobiliers. (La présomption d'innocence prime dans chacun de ces cas.)

En mars 2024, deux fonctionnaires de Hesperange ont été condamnés à respectivement sept et cinq ans de prison (assortis d'un sursis de 42 mois pour le premier et de trois ans pour le second), pour avoir détourné plus de cinq millions d'euros de fonds publics, et ceci pendant près de vingt ans. Le principal prévenu s'était excusé en audience, tout en déclarant : « Ween un der Quell sëtzt, zerwéiert sech ». Les juges retiendront « sa persévérance et son énergie criminelle » et lui certifieront un « caractère narcissique ». Le crime paie, dans le cas de ce fonctionnaire en charge

« Ween un der Quell sëtzt, zerwéiert sech »

Ancien fonctionnaire communal de Hesperange, condamné pour détournement de fonds publics

des finances : Un logement au Maroc, une Aston Martin précédée d'une Porsche et d'une Bentley. Son complice se présentait, lui, comme « un simple exécutant », et regrettait avoir « fait un pacte avec le diable ».

L'affaire Henri Reding soulève des questions autrement plus systémiques. En février dernier, ce fonctionnaire communal, aujourd'hui à la retraite, a signé un jugement sur accord le condamnant à 18 mois de prison avec sursis intégral pour corruption, fraude et surfacturation de ses heures de travail. Plus d'un tiers des communes du pays étaient passées par « Monsieur Cantine » pour qu'il joue au *go-between* avec les firmes de restauration collective et les sociétés de nettoyage. Une activité accessoire qui lui aura rapporté 720 000 euros entre 1999 et 2017. « La plupart de ses rémunérations ont été payées sous la forme de jetons de présence, de frais de route et de bons d'achat, seule manière pour les communes de contourner [...] les justificatifs de facture d'un prestataire dépourvu d'autorisation de commerce », écrivait *Reporter* en mai dernier. « Ma seule faute, c'était de ne pas avoir une autorisation de commerce », s'indignait Henri Reding la semaine dernière dans le *Tageblatt*, se plaignant d'être présenté dans la presse comme « *mastermind* criminel ». Et de marteler : « D'Politik wosst Bescheid. » Aucune des 35 communes n'aura dénoncé leur prestataire de services. Dans une réponse récente à une question parlementaire, le ministre des Affaires intérieures, Léon Gloden (CSV), tente de rassurer : L'affaire aurait été « unique en son genre et dans son envergure ».

Le Luxembourg est passé par cinq cycles du Greco. Le sixième débutera en septembre, et il touchera un point névralgique : Les communes ou,

pour rester dans la terminologie du Greco, la « prévention de la corruption et promotion de l'intégrité au niveau infranational ». Lors de sa création en 1999, le Greco avait décidé de faire débiter ses évaluations « par le haut », dit Jean Bour, c'est-à-dire au niveau des ministres, des députés et des magistrats. « On pourrait supposer que c'est bien pire au niveau communal, à cause de la proximité et de la méconnaissance des règles », avance l'ancien magistrat. Les maires, échevins, conseillers et fonctionnaires communaux sont évoqués en marge de son ouvrage. Par exemple lorsque Bour relève la multiplication de « décisions retoquées par le ministre de l'Intérieur prises par des autorités communales dans le cadre de la nomination de collaborateurs avec des qualifications ne correspondant pas à celles prévues par l'appel de candidature ». Voici qui pourrait « susciter des questions », note l'auteur.

Le sixième cycle devrait accélérer la réforme de la loi communale. Déposé en juillet 2022 par Taina Bofferding (LSAP), ce projet de loi végétale en commission parlementaire. L'avis du Conseil d'État n'est tombé qu'en novembre dernier et contient une demi-douzaine d'oppositions formelles. (Léon Gloden promet que les amendements seront encore déposés cette année-ci.) Les ministres, députés, hauts fonctionnaires, conseillers d'État ont chacun leur code de déontologie. Tout comme les magistrats dont la conduite, également en-dehors de leur fonction, doit faire preuve de « délicatesse », de « discrétion », de « prudence » et de « modération ». Mais il manque toujours un code pour les édiles locaux.

Le projet de loi de Taina Bofferding énonce des principes déontologiques pour les élus communaux (inspirés par ceux des députés) et propose d'introduire une déclaration d'intérêts et du patrimoine immobilier (détenu sur le territoire de la commune). Celle-ci doit être remplie tant par l'élu local que par son conjoint ou partenaire. L'exigence va plus loin que celles auxquelles sont soumis les députés et ministres, mais, estime le Conseil d'État : « Cette extension se justifie au regard des compétences qui reviennent aux instances communales ». La commune est en effet l'endroit où le pouvoir politique rencontre les intérêts immobiliers et fonciers. Par leurs décisions, les édiles locaux font et défont les plus-values. L'accès à la déclaration du patrimoine immobilier reste cependant très restreint. Selon le projet de loi, ce document peut être consulté par les conseillers communaux à la mairie, mais « ne peut être copié, reproduit, distribué ou publié ». ●

Le boom du Forex

IIII Georges Canto

Le marché des devises est trente fois plus important que celui des actions tout en étant moins régulé

Le grand public est tenu régulièrement informé de l'évolution des marchés financiers, qui jouent un rôle croissant dans le financement des économies. Le projecteur est surtout braqué sur les marchés des actions, où les transactions sont les plus nombreuses : au niveau mondial, leur valeur moyenne est comprise entre 300 et 400 milliards de dollars tous les jours, hors produits dérivés.

Mais la plupart des gens ignore qu'il existe un marché nettement plus important, tout en étant beaucoup moins régulé : celui des devises, également connu sous l'acronyme Forex. Selon l'étude triennale de la Banque des règlements internationaux (dont la prochaine édition est attendue en octobre), les échanges quotidiens sur les devises s'élevaient à quelque 7 500 milliards de dollars en avril 2022. Mais d'après la Banque d'Angleterre, ils se montaient en avril 2025 à plus de 10 600 milliards de dollars, soit 25 à 35 fois plus que les échanges enregistrés sur marchés actions ! Ce montant représente plus que le total cumulé des PIB annuels de l'Inde, du Royaume-Uni et de la France.

Sa progression de 42 pour cent par rapport à avril 2022 a une cause facilement identifiable : la guerre commerciale déclenchée par Donald Trump le 2 avril, baptisée *Liberation Day*, avec l'annonce d'une avalanche de droits de douane sur presque tout le reste du monde. Les incertitudes économiques et commerciales nées à ce moment, et pas encore entièrement résorbées quatre mois plus tard, ont provoqué une flambée des échanges de devises et une volatilité inédite de leurs cours, qui a elle-même alimenté la spéculation.

Le marché des changes permet aux entreprises de se procurer des devises pour payer leurs achats à l'étranger et pour y financer leurs investissements. Il sert aussi aux États pour leurs transactions internationales et, à moindre titre, aux particuliers (tourisme, transferts de fonds des immigrés). Les acteurs financiers jouent naturellement un rôle-clé, en tant qu'intermédiaires ou pour leur propre compte, avec une mention spéciale pour les banques centrales.

La croissance de la demande de devises des différents acteurs économiques n'est pas le seul fac-

Le marché des changes n'a jamais connu de krach comparable à celui des marchés de titres

teur explicatif de l'augmentation du nombre de transactions. Par rapport à des marchés des valeurs mobilières (actions et obligations) plutôt corsetés, le Forex fait figure d'espace de liberté.

Il se distingue par son excellente liquidité, boostée par la généralisation du trading automatisé, son ouverture en continu 24h/24 et pratiquement 7j/7 et par son organisation décentralisée. Il n'existe pas de « bourses des changes » : ce sont les banques, les courtiers et les autres intervenants professionnels qui organisent les transactions, en quasi-totalité de gré à gré c'est-à-dire directement entre eux, sans confronter les ordres sur un marché central officiel. De même il n'existe aucune loi, décret ou directive réglementant le marché des changes, ni aucune autorité de tutelle spécifique. En revanche, en Europe par exemple, l'ESMA (European Securities & Markets Authority), et les autorités nationales comme la CSSF au Luxembourg supervisent le Forex dans le cadre de leur mission générale de surveillance des marchés financiers.

Contrairement aux marchés de titres qui restent très cloisonnés sur le plan géographique, le Forex ne connaît pas de frontières délimitées. Pour des raisons autant historiques qu'économiques, mais aussi à cause des fuseaux horaires, certaines places financières se distinguent. La plus importante est la City de Londres, avec une « part de marché » d'environ quarante pour cent, le double de sa rivale new-yorkaise et loin devant Singapour (neuf pour cent). Ces trois places gèrent ainsi à elles seules plus des deux tiers des échanges mondiaux, le reste se partage entre Paris, Zürich et

Francfort en Europe continentale, et Hong-Kong et Tokyo en Asie.

L'activité Forex à Londres est très documentée, le Comité mixte permanent des changes (FXJSC) y réalise deux études annuelles. Sans surprise la devise la plus échangée est le dollar américain (USD) avec 44 pour cent des volumes, suivi de l'euro avec 16,5 pour cent. Trois « paires » représentent près de la moitié des transactions : la plus courante étant l'USD contre l'euro avec 25 pour cent des volumes (soit plus de mille milliards de dollars par jour en avril 2025), suivie de la paire USD-Yen (13,8 pour cent) et de la paire USD – Livre sterling (10,3 pour cent). Des chiffres qui ne traduisent aucune tendance à la « dédollarisation » des échanges commerciaux.

Dès sa campagne électorale Trump s'était fixé comme objectif de faire baisser le dollar par tous les moyens. Si ses pressions sur la Fed pour quelle diminue ses taux d'intérêt ont jusqu'ici échoué, son annonce sur les droits de douane allait, indirectement, dans ce sens. Au vu des difficultés attendues, les marchés financiers ne s'y sont pas trompés, avec un décrochage immédiat de Wall Street et du Nasdaq, l'indice S&P 500 ayant chuté de 12 pour cent dans la semaine suivante. Le dollar, ne faisant plus figure de valeur-refuge, a également perdu 6,2 pour cent de sa valeur face à l'euro entre le *Liberation Day* et le creux atteint le 30 juin. Mais il avait déjà baissé de huit pour cent depuis l'entrée en fonction de Trump.

Toutefois son évolution depuis six mois a été marquée par des hauts et bas, non seulement en fonction des résultats de l'économie américaine qui restent très incertains, mais aussi de facteurs géopolitiques. Car le positionnement de plus en plus évident des États-Unis en tant que « gendarme du monde », à rebours de l'isolationnisme défendu pendant la campagne présidentielle de Trump, rendent le pays (et donc sa monnaie) plus attractif pour les investisseurs. On l'a vu notamment au moment du conflit entre Israël et l'Iran, puis au moment de la médiation entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie, en attendant les résultats du sommet avec Poutine en Alaska. Le dollar a repris des couleurs, regagnant 3,3 pour cent sur le seul mois de juillet avant de reperdre un peu de terrain.

Il n'est guère étonnant dans ces conditions que les places financières aient pulvérisé leurs records de transactions en avril 2025. À Londres, la moyenne a été de 4 045 milliards de dollars par jour, soit vingt pour cent de plus que le précédent record de 3 350 milliards en avril 2024. New-York, avec une moyenne journalière de 1 377 milliards, a aussi battu son record d'activité en avril 2025.

En se basant sur les chiffres observés à Londres, le volume total des transactions de change a plus que doublé en quinze ans, ce qui n'est pas sans poser de problèmes aux banques centrales des différents pays ou zones monétaires. Elles détiennent des réserves en devises pour pouvoir intervenir sur le marché des changes, notamment quand leur propre devise baisse trop (elles doivent alors en acheter en vendant des devises étrangères qu'elles possèdent). Mais selon le FMI, le total des réserves de change ne s'élevait qu'à 12 540 milliards de dollars en avril 2025, soit à peine plus d'une journée de transactions mondiales toutes monnaies confondues.

Avec l'augmentation du montant des transactions, les banques centrales risquent de rencontrer des difficultés à canaliser et contrôler les mouvements affectant certaines devises. La volatilité, consubstantielle au Forex, alimente elle-même l'augmentation des volumes en encourageant la spéculation. Il est possible de jouer à la baisse ou à la hausse d'une devise, mais également de profiter des différences de cours d'une place à l'autre. Même si elles sont infimes, elles peuvent rapporter gros en achetant ou en vendant un montant important.

Cette situation, familière aux professionnels, n'a pas échappé à certains particuliers. L'intérêt des investisseurs individuels pour le Forex s'est largement développé grâce aux nouvelles technologies et aux avantages de ce marché. Il est facilement accessible car on peut commencer avec un capital très réduit, faire jouer un « effet de levier » (prises de positions importantes avec une mise limitée) et « trader » pratiquement à toute heure, sans être contraint par des horaires d'ouverture de marchés. Il donne accès à un large choix de couples de devises et à des stratégies flexibles via la vente à découvert. Sa grande liquidité permet d'acheter et de vendre rapidement sans risque de blocage, même en cas de forte volatilité.

En contrepartie, les risques de pertes sont énormes, parfois très supérieurs à la mise initiale, surtout pour des investisseurs livrés à eux-mêmes et disposant de faibles connaissances financières. Les milliers de sites de trading en ligne destinés aux particuliers ont pour point commun des pratiques commerciales agressives, faisant miroiter des gains considérables en peu de temps. Ils utilisent souvent des influenceurs sur les réseaux sociaux, proposant des logiciels ou des sessions de formation en ligne, parfois gratuitement pour attirer le chaland.

Certains renferment de véritables arnaques. En France, la « liste noire » régulièrement tenue à jour par l'Autorité des marchés financiers (AMF) comprend plus de 400 sites frauduleux, soit davantage que pour les cryptomonnaies. Elle s'est enrichie de cinquante inscriptions en 2024, un chiffre qui devrait être dépassé en 2025.

Les sites autorisés peuvent aussi se révéler dangereux pour des investisseurs profanes. « Le marché des changes est un marché extrêmement profond, très arbitré, dans lequel l'art de la prévision est complexe voire impossible », estime le financier français Marc Fiorentino. Il estime qu'on ne compte plus les « experts » qui se trompent régulièrement sur le sujet, et il conseille aux particuliers même avertis de rester à l'écart. Les défenseurs du Forex font cependant observer que le marché des changes, sauf quelques crises isolées (sur la Livre sterling en septembre 1992 et plusieurs devises asiatiques en juillet 1997), n'a jamais connu de krach comparable à celui des marchés de titres. Ainsi l'absence de « clôture quotidienne » comme dans les bourses de valeurs limite la survenance de paniques concentrées sur une seule séance, et donc la possibilité d'un décrochage brutal comme sur les marchés d'actions. ●



Panneau affichant les taux de change de différentes devises, à Tokyo



Armand Quersich, CMA

L'art de l'investigation

III | France Clarinval

Carine Krecké tisse depuis plus de vingt ans, une œuvre hybride, entre observation et fiction. À Arles, son travail de recherche sur la Syrie prend une nouvelle dimension et interroge la position de l'artiste en temps de guerre

Chacun a déjà éprouvé les abîmes d'une plongée dans les pages successives du world wide web. Un lien entraîne le suivant, une image ouvre un nouveau sujet, un mot, un nom ou une date réveille d'autres souvenirs. Les méandres de ces couches successives alimentent la procrastination moderne. Pour Carine Krecké, ce labyrinthe numérique fournit la matière première d'un travail artistique conduit en collaboration avec sa sœur jumelle Elisabeth. Grâce à des méthodes empruntées aux enquêtes médico-légales, géospatiales ou à l'analyse de données, elles s'intéressent à la violence, la surveillance de masse ou la guerre. De leurs investigations naissent des œuvres qui brouillent les frontières entre réalité et fiction, vérité et mensonge, passé et présent, auteur et protagoniste. L'exposition *Perdre le Nord* présentée dans le cadre des Rencontres photographiques d'Arles entre parfaitement dans ce cadre, en apportant une dimension poétique supplémentaire.

Déjà en 2003, les deux sœurs semaient le trouble avec la série *Photographies fictives*, présentée au Casino Luxembourg : Des images en noir et blanc ressemblant à des photographies alors qu'elles sont en réalité le résultat d'une technique sophistiquée mêlant dessin et traitement par ordinateur. Quelques années plus tard, Carine Krecké soutient sa thèse en arts plastiques *Nouveaux visages de l'image*, qui interroge le statut de la photographie dans l'ère numérique. Elle ne s'est pas encore enfoncée dans les profondeurs de la toile.

« En 2007, je voulais réaliser une nouvelle version du livre *The Americans* que Robert Frank avait publié en 1958. Mais je me suis aperçue que c'était beaucoup plus difficile de capter le Zeitgeist de l'Amérique de Bush », rembobine Carine Krecké pour le *Land*. Vivant une sorte de crise artistique, elle emprunte les routes des États-Unis, un appareil photo accroché à son rétroviseur, pour prendre des images de façon aléatoire. « En rentrant j'ai découvert que Google Street View faisait cela de manière bien plus globale et exhaustive. » Elle explore l'outil, par curiosité, sans ambition artistique affichée.

Au détour de ses observations de rues et de paysages sur Street View, surgit une image d'un homme armé d'un lourd fusil d'assaut dans une rue d'une ville du Dakota du Sud. Cet événement anecdotique sert de prétexte pour lancer une enquête photographique sur place. Avec *Dakotagate* (2012), les sœurs Krecké s'improvisent photo-reporters. Elles remontent le cours d'une histoire marquée par les affres subis par les Sioux, jusqu'à des événements des années 1970. « Sur le terrain, notre démarche photographique était celle d'une machine enregistreuse de lieux de crimes perpétrés dans le passé. »

Leur travail questionne la prétendue neutralité de la photographie face à l'expérience vécue. « On peut se demander jusqu'à quel point le photographe de terrain est tenté de construire ses photos en fonction de ses anticipations, croyances, préjugés, bref, de son regard éminemment subjectif sur le monde »

[...]

Le regard
contemporain
sous l'œil baroque
de la Chapelle
de la Charité

[Suite de la page 15]

Un peu plus tard (2016), elles s'intéressent à Ciudad Juárez, une ville mexicaine à la frontière avec les États-Unis, tristement célèbre pour son nombre record de meurtres en général et de féminicides en particulier. « Pendant plusieurs années, nous avons accumulé des images de Google Street View où la prostitution, la drogue et la violence s'affichent de manière très visible : maisons incendiées, flaques de sang, messages de menace sur les murs. Sur une image, on distinguait le cadavre d'une femme. Mais plus tard, Google l'a effacé et en a fait un *dead link*, d'où le titre de l'œuvre, *404 Not Found* », résume Carine Krecké. Ce qui ne peut être montré peut être (d)écrit : Les notes et impressions prises lors des navigations à Juárez deviendront une série de poèmes.

De ces immersions prolongées, Carine Krecké retient surtout que « l'œil de Google rend obsessionnel celui qui se l'approprie pour observer le monde. Il nous met dans une position de voyeur en nous donnant accès à des territoires qui, sans ces technologies, échapperaient à nos regards, parce qu'ils sont lointains, isolés, escarpés et dangereux. » Elle n'est pourtant pas prémunie quand, en juin 2018, elle tombe par hasard sur une série de photos montrant la destruction d'Arbin, une ville de la banlieue nord-est de Damas. Ces photos ne sont (évidemment) pas prises par une Google Car qui sillonne les rues de nos villes avec ses caméras. Elles ont été téléchargées par un « Local Guide » anonyme, un de ces utilisateurs de Google qui font « visiter » leur environnement. Sauf qu'ici, l'utilisateur est plutôt un lanceur d'alerte. Les images ont été prises peu après la reconquête de la Ghouta orientale par le régime d'Assad. Ce qui est présenté comme une libération s'avère être un véritable enfer. Ces photos sont une dénonciation qui met leur auteur en danger. « Elles ne m'ont plus quittée », raconte Carine Krecké.

Cette découverte déclenche une réflexion presque obsessionnelle sur les traces visuelles de la guerre civile syrienne et marque le début d'une longue démarche artistique. Pendant six ans, l'artiste se perd dans une recherche maniaque, une quête d'informations, de témoignages, d'images, de récits qu'ils proviennent de la propagande de Daesh, du régime d'Assad ou de milices diverses. Elle veut tout voir, tout comprendre. Elle traque les forums d'échange, infiltre des réseaux sous pseudonyme, analyse les reportages des médias, recoupe les cartes... quitte à développer une « sorte d'addiction » et « une vision du monde très sombre ».

Les photos prises par cet homme ont été le moteur de Carine Krecké, parfois dépassée par l'envergure et la violence de ce qu'elle découvrait. « Je n'arrivais pas à détourner le regard et passer à autre chose. Ne pas regarder aurait été pire. C'est la

« Pour la première fois, j'ai compris que le travail artistique donne du pouvoir. Et ça me fait un peu peur. »

Carine Krecké

première fois que j'ai compris qu'un travail artistique donne du pouvoir. Et ce pouvoir me fait un peu peur. »

Ce corpus alimente l'exposition *Perdre le nord*, « le couronnement de mon travail », selon les mots de l'artiste ; sans doute l'exposition la plus forte et la plus radicale depuis 2017 et la première participation du Luxembourg aux Rencontres d'Arles. Le titre, qui sonne comme une mise en garde, évoque la perte de repères, géographiques, politiques, émotionnels, que l'artiste a ressenti au fur et à mesure de ses recherches. « Mais c'est aussi une invitation au spectateur de laisser 'débousoler' à son tour, à sortir de ses certitudes. Accepter de se perdre un peu, pour voir autrement », explique-t-elle.

Dans la Chapelle de la Charité, le dispositif imaginé par Nico Steinmetz réunit plusieurs éléments qui, progressivement, composent un récit sensible et interrogent la validité du regard face à la guerre et aux images qui la racontent. Quatre courts-métrages, rassemblés sous le titre *Prête-moi tes yeux*, reprennent les récits de quatre « local guides » qui ont détourné l'outil cartographique Google Street View pour dénoncer, à travers leurs photos à 360 degrés, des faits ou crimes de guerre perpétrés dans leur région. Elle les surnomme « le lanceur d'alerte », « le partisan », « le prophète » et « le nihiliste ». « J'ai regardé à travers les yeux de ces personnes qui ont choisi de montrer ceci et pas cela. Plus je m'immergeais, plus il devenait difficile de distinguer la réalité de la simulation », se souvient Carine Krecké. Raison pour laquelle il n'était pas question de montrer les images brutes récoltées en ligne : trop violentes, trop explicites et rassemblées sans autorisation, les photos ne sont que des bribes de vérité.

Aussi, elle développe des formes alternatives pour « ne pas exposer ceux qui font tout pour rester cachés » : des images réalisées ailleurs, dans des lieux traversés par la guerre, comme cet ancien bâtiment militaire complètement à l'abandon qui

a servi sous Franco, en Galice. « Ces photos dormaient dans mes archives. Elles résonnaient étrangement avec celles de l'hôpital d'Arbin. Je compose avec ce que je trouve pour créer un univers qui parle de ce désastre et de ma propre détresse face à ces images », confie-t-elle.

Autour de ce corpus central, deux œuvres donnent un contre-point plus abstrait. Une pièce écrite se détache comme un mur de mots intitulé *The Yellow Men*. Dans l'univers des *gamers*, le Yellow man fait référence à un signal visuel dans un jeu, indiquant un joueur ou un objet, lié à des quêtes ou à des emplacements spécifiques. Ici, l'œuvre prend la forme d'un dialogue fictionnel entre Enira K, podcasteuse occidentale, et divers intervenants qui tentent de la piéger pour qu'elle livre le lanceur d'alerte. « Carine pensait faire un podcast où raconter son parcours et parler au monde de ce qui s'est passé à Arbin. Enira K est un des pseudos qu'elle a employés », retrace sa sœur Elisabeth. Son projet s'est transformé en récit plus ou moins fictionnel, un concentré de son expérience de six années sur les réseaux sociaux dédiés à la guerre syrienne. Le langage est assez cru et brut comme on en trouve sur les plateformes de jeux par exemple. « Sur les réseaux sociaux, il y a beaucoup d'Occidentaux pour qui la guerre est un jeu ».

Enfin, la vidéo *Trop loin, trop près* s'éloigne de la dimension documentaire et interroge la distance face à la guerre. L'artiste se demande si ses investigations depuis le confort de son salon sont légitimes et comment son regard serait perçu par quelqu'un qui a vécu la guerre. Elle n'est pas dupe de la subjectivité des témoignages qu'elle a rassemblés. « Pourtant, il y avait un observateur extérieur, silencieux et implacable : Google Earth. » Carine Krecké réalise un montage des images des caméras satellites survolant le territoire du califat au moment du conflit avec des détails filmés dans la Chapelle de la Charité (faux marbres, tâches humides, peintures). « La chapelle a aussi connu la guerre, lors de La Terreur, après la Révolution. Elle a été pillée et le sort des sœurs qui étaient dans le couvent, n'était certainement pas beau. Il me semblait juste d'intégrer le lieu à mon film », justifie Carine Krecké. De tout près ou de très loin, des formes plus ou moins abstraites apparaissent et deviennent des motifs étranges ou absurdes. « L'imagerie satellite peut surprendre, et développer un autre langage. »

Avec *Perdre le Nord*, Carine Krecké offre une plongée intime et vertigineuse dans la matière même de l'information à ceux qui ont le courage de ne pas détourner les yeux. ●

L'exposition *Perdre le Nord* de Carine Krecké, avec la collaboration d'Elisabeth Krecké, sous le commissariat de Kevin Muhlen est organisée par Lêt'z Arles, jusqu'au 5 octobre à la Chapelle de la Charité à Arles. Un livre complète le propos, une coédition Palais Books, Lêt'z Arles, Centre national de l'audiovisuel



Elisabeth et Carine Krecké avec Kevin Muhlen, le commissaire de l'exposition

Von Energievampiren und den Fallstricken des World Wide Web

IIII Anina Valle Thiele

Mit *Die Sperber-Bussard-Frage* liefert Nora Wagener einen Erzählband, der die Absurditäten in Zeiten von Internetforen, Social Media und KI humorvoll offenlegt

„Welchen Traum der Menschheitsgeschichte würdest du gern verwirklicht sehen?“, fragt Proust 5 einen I-Chatbot in *Bot-Gespräch VIII*. „Eine Welt ohne Hunger und soziale Ungerechtigkeit“, so die erwartbar politisch korrekte Antwort des I-Bots. Hier wurde mit jener Version des Proust-Fragebogens („Questionnaire de Proust“) gearbeitet, die der Chatbot zur Verfügung gestellt hat.

Für die Antworten dieses fiktiven Chatbots wurde ein reeller Chatbot genutzt. Natürlich liegen die Parallelen zu ChatGPT auf der Hand. Die Fragen sind so absurd wie aus dem Leben gegriffen: „Was schenkt man seinem Mobber zum Wichteln?“

„Die Bot-Gespräche“ sind bezeichnenderweise das letzte Kapitel in Nora Wageners Kurzgeschichtenband *Die Sperber-Bussard-Frage*; am Ende der Irrungen löst die KI unsere menschlichen Fragen. Die 13 Kurzgeschichten kreisen um Themen wie Digitalisierung der Arbeitswelt, Chatbots, Online-Shopping oder *Hate Speech* in Internet-Foren.

In unterschiedlichen Genres – mal in E-Mail- bzw. Briefform, mal in Chats, mal in Ich-Erzählungen – nähert sich Nora Wagener in den Geschichten den Fallstricken der neuen digitalen (Arbeits-) Welt und entlarvt humorvoll deren Absurditäten.

In der titelgebenden Kurzgeschichte „Die Sperber-Bussard-Frage“, in Chat-Form geschrieben, spiegelt sich der alltägliche Wahnsinn. Wie über diverse Social-Media-Kanäle verraten die Kommentare der User/innen mehr über sie selbst, als dass sie zur Klärung des Sachverhalts oder der vermeintlichen Fragestellung beitragen und schwafeln sich mitunter um Kopf und Kragen. Wagener dokumentiert diese Foren bis zum Abgleiten in wüste Beschimpfungen authentisch: „Werwolf14: Mit gutem Beispiel vorangehen war gestern!! Wenn das unsere Vorbilder sein sollen ... selbstgerechtes, egoistisches Rentner-PACK!!! Man sollte denen allen mal eine Lehre erteilen, mal klarmachen, wer hier der BOSS ist!“

Wie bereits in Nora Wageners früheren Werken sind ihre Hauptfiguren schräg-schrullige Gestalten, wie etwa Bernd, ein Mann mit einem Bürstentick, in ihrer Kurzgeschichte „Die Bürstenwelt“. Für den ordnungsliebenden Mann gibt es nichts Befriedigenderes als das Durchforsten des Internets nach Bürsten zur Reinigung seines Haushalts.

In „Die-Rosalie-Studie“ ist es eine Sexarbeiterin, die sich auf Kunden mit ausgefallenen Wünschen und Fetische spezialisiert hat; die Fantasien der Kund/innen treibt die Erzählerin hier auf die Spitze und ad absurdum. In „Der Trip“ beschreibt die Ich-Erzählerin eine geheimnisvolle Reise, über die die Leserin selbst im Unwissen gelassen wird und die über Social Media als „Bali-Urlaub“ präsentiert wird: irgendetwas zwischen Thomas Manns *Der Zauberberg* und der surrealen Filmwelt von Lanthimos’ *The Lobster*. Über einen QR-Code, der auf dem Nachtschrank auslag, bekommt die Protagonistin einen Zugang zu ihrem individuellen Wochenplan. „Futter für ihre Träume“ sind die „Augmented-Reality-Sessions“ – ein hinzugebuchtes Extra. Unwillkürlich stellt man sich die Fragen: Bis zu welchem Grad kann die Selbstinszenierung ausarten und wie weit kann der Selbstbetrug vorangetrieben werden? Verschmilzt er irgendwann mit der Realität?

Wie schon in ihrem 2017 mit dem Servais-Preis ausgezeichnetem Band *Larven* trifft Wagener mit ihren Kurzgeschichten den Nerv der Zeit. Wenn gleich sie stellenweise die Metaphorik etwas zu dick aufträgt („Die Luft riecht nach feuchtem Wollpullover, tote Regenwürmer und Blättermatsch pflastern die Wege, und das Meer sieht aus wie ein Leichenzug, der träge an der Stadt vorbeizieht“) merkt man ihren Geschichten doch eine kluge Reife an, die auch einem Blick von außen geschuldet sein dürfte. Wageners Erzählungen reißen durch subtile Ironie mit und bringen einen zum Lachen.

Ihre Protagonisten sind Gestalten, die Gunnar, Ferdinand oder Hagen heißen – schrullige Figuren, über die die Autorin selbst auf einer metafictionalen Ebene in *Das Dingsda* reflektiert: „Die Hagens dieser Welt sind vom Aussterben bedroht, da ist fraglos etwas dran. Männer heißen heutzutage auch nicht mehr Ferdinand, nicht mehr Gunnar.“

In *Das Dingsda* sind die Freunde Ferdinand und Gunnar verzweifelt auf der Suche nach ausgefallenen Usernamen für eine möglichst coole Identität im Web, auf Reddit („so etwas ähnliches wie Jay-Jay Love“). Gunnar schreibt darin an einem Polizeiroman – ein Anschreiben gegen die Energiekrise und die Putins Krieg geschuldeten steigenden Gaspreise – von dem er sich Erfolg verspricht, aber dabei langsam verrückt wird: „Kein Wunder, dass so viele Autoren den



Nora Wagener

Verstand verlieren. Ab einem gewissen Punkt wird es schwierig zu unterscheiden, wo der eigene Arm anfängt und wo der andere Arm beginnt, Figur zu werden.“

Am stärksten spiegelt wohl ihre Erzählung *Die Energievampire* die moderne Arbeitswelt wider. Der als Brief an ihren Nachfolger geschriebene Leitfaden einer Angestellten sei jedem Staatsbeamten empfohlen ... Darin warnt Michelle ihn etwa, vor welchen Kolleg/innen er sich in acht zu nehmen habe. Die überzeichneten Charaktere sind Stereotypen, die es als solche in jeder Behörde gibt. Wie etwa Frau Schaumburg, „die unbestrittene Meisterin des Ignorierens“. „Überreize ihre Gutherzigkeit nie. Das wird sie Dir lange übelnehmen“, warnt sie. Frau Schmitt, „Falle Nummer eins“, bezeichnet sie als top Energievampirin. Die Energievampire erkenne man daran, dass „sie Dir um den Hals fallen, sich festsaugen und wenn sie Dich wieder freigeben, bist Du schlechtgelaunt und kraftlos“. Für 20 Minuten mit Frau Schmitt müsse man so etwa vier Stunden „Regenerationsphase“ einplanen.

Es sind aber auch wertvolle Tipps zum Sparen der eigenen Energie im Umgang mit dem Beantworten mündlicher Anfragen und der täglichen E-Mail-Flut, die in „Die Energievampire“ formuliert werden: „ein gelungener E-Mail-Austausch ist eine große Kunst“, liest man. Deshalb solle er sich so kurz und präzise wie möglich halten, denn „Missverständnisse führen zu noch mehr Schriftverkehr, mehr Schriftverkehr zu noch mehr Missverständnissen.“

In der titelgebenden Erzählung „Die Sperber-Bussard-Frage“ geht es angesichts des Wahns der

parallelen digitalen Welt(en) im Internet grob um die Frage „ob wir als Gesellschaft noch was taugen. In *Das Kein-Sorgenkind* versucht die Ich-Erzählerin ihren Bruder zum Entschlacken von der Arbeit, der Welt und sich selbst zu bringen – in einer postapokalyptischen Zeit, in der das Internet zu einer „unbeherrschbaren und irrsinnigen Manipulationsmaschine“ geworden war und selbst diejenigen, die durch gezieltes Streuen von Informationen irgendwelche Ziele verfolgten, komplett die Kontrolle über das verloren hatten, was damit im Netz passierte ...

Wageners Kurzgeschichten fallen aus dem Rahmen. Sie sind kreativ, unheimlich und fantastisch zugleich; sie illustrieren die moderne Arbeitswelt und zeigen, wie uns diese zu Zombies macht. Unmissverständlich legt sie offen, wie das Internet zum öffentlichen Raum geworden ist, in dem ein jeder seine Emotionen preisgibt und ungefiltert in die Welt hinausschreit: „In der Anonymität des Webs ist das Sprichwort ‚Kleider machen Leute‘ nämlich für die Tonne. Bis auf den Usernamen ist man dort fast splitterfasernackt.“

Ohne zu moralisieren, stellen alle Geschichten unterschwellig die Frage, die George Orwell seiner Zeit mit seiner Dystopie *1984* aufwarf – das Szenario einer Gesellschaft zeichnend, die sich selbst entmündigen lässt und schnurstracks der totalen Überwachung entgegen segelt: Sind wir – wie Wagener in ihren Erzählungen insinuiert – zu *gläsernen Menschen* geworden? ●

Nora Wagener, *Die Sperber-Bussard-Frage*. Kurzgeschichten. 192 Seiten. éditions guy binsfeld. Preis 23,- Euro



T A B L O

LAND ART

Nocturne Gare

La carte blanche à un photographe est confiée à Paulo Lobo. Son travail explore les frontières entre



documentaire et fiction. Ses images, souvent en noir et blanc, jouent sur la lumière, la composition et les instants suspendus pour révéler la part intime

et énigmatique de ses sujets. Inspiré par la photographie de rue et la narration visuelle, il capte des fragments de vie où le réel flirte avec l'imaginaire. Son approche privilégie l'émotion, le mystère et la puissance évocatrice de l'image fixe.

La série qu'il a réalisée pour le *Land* suit Sascha Ley, comédienne, chanteuse et autrice, lors d'une déambulation nocturne dans le quartier gare de Luxembourg. Les images oscillent entre

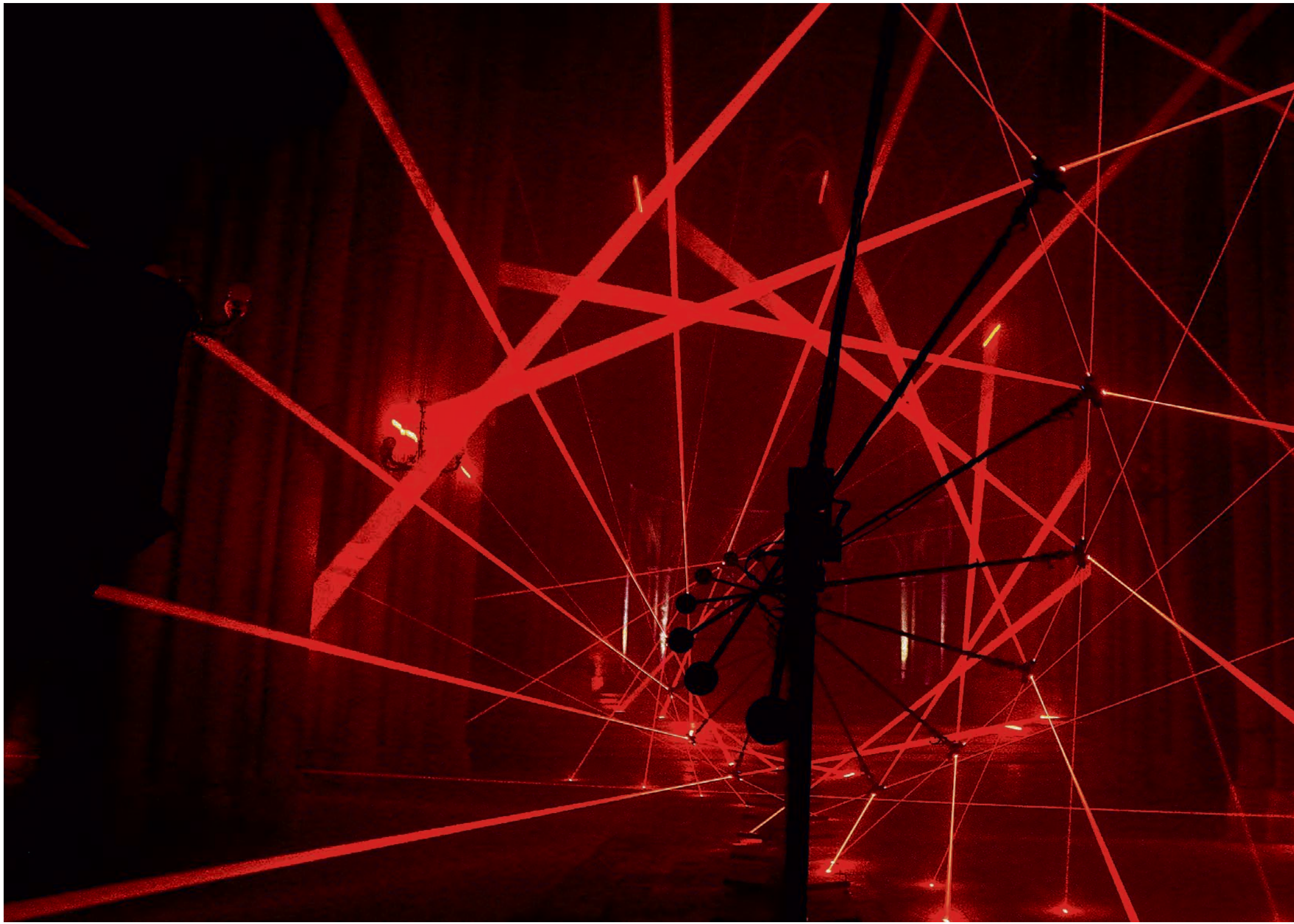
document et fiction, brouillant la frontière entre la personne réelle et un rôle que Sascha pourrait incarner. La série s'articule comme un film sans paroles, où chaque image ouvre une porte narrative. Le noir et blanc, avec son grain et ses contrastes, inscrit les images dans une esthétique cinématographique : on pense à un road movie urbain ou à une séquence de film noir, où le spectateur est invité à imaginer sa propre histoire. FC

SUMMERLACH

Animation

L'été, et pire encore, le mois d'août, est une période très creuse en matière culturelle. Les théâtres et centres culturels ont bouclé leur saison, les expositions s'effacent, les cinémas envahis par les blockbusters américains. À l'exception notable des Congés annulés. À Bonnevoie, les Rotondes sauvent notre été à coup de concerts et de sets de DJ. Ailleurs, plusieurs

communes proposent des activités en été, qui tiennent plutôt de l'animation. À Clervaux, le week-end est placé sous le signe des spectacles de rue avec le duo Pico Bello, drôles d'ouvriers qui interpellent le public et le cirque participatif StandArt. À Dudelange, Poesie Am Park, invite ce jeudi à des lectures dans le parc Emile-Mayrisch. L'après-midi, les enfants auront leur lot de contes et histoires, le soir, les grands écouteront Josiane Kartheiser, Tullio Forgliarini ou Antoine Pöhl. FC



Arts urbains jour et nuit

IIII Loïc Millot

À Metz, l'été signe le retour de *Constellations*, son festival numérique

Visité par plus d'un million de visiteurs l'année dernière, le festival *Constellations* offre une programmation éclectique. De jour, de nombreux sites de la cité mosellane accueillent des propositions tournées vers les arts urbains. De nuit, ce sont plutôt les arts numériques qui ont été retenus pour illuminer la ville et en mettre plein la vue. Tout cela, gratuitement et avec une attention particulière à la dimension inclusive de l'événement. Ce qui se traduit notamment par des facilités d'accès pour des personnes en mobilité réduite, des visites guidées en langue des signes, sans oublier le dispositif « Souffleurs d'Images » qui permet à des spectateurs non-voyants (ou malvoyants) d'être accompagnés par des médiateurs pour un parcours adapté.

Commençons par l'aspect diurne de la manifestation qui, malgré l'intérêt inégal des œuvres exposées, a le mérite de mettre en valeur des projets pédagogiques menés auprès de populations

de la Grande Région (à Esch-sur-Alzette, Sarrebruck et Metz). Ainsi, le projet transfrontalier *Détournements* qu'a conduit pendant une année OX, l'un des pionniers du street art qui a fait ses classes auprès des Frères Ripoulin (collectif parisien formé de Jean Faucheur, Claude Closky et Pierre Huyghe). Sa rencontre avec Jean Faucheur, qui l'initie au collage d'affiches sur panneaux publicitaires, est une révélation : « Ces espaces d'affichage publicitaires sont comme d'immenses fenêtres, des tableaux surdimensionnés, suspendus dans la ville », confie-t-il. Des panneaux qui lui procurent tout à la fois un cadre, un support et un contexte urbain dont il s'approprie les codes avec humour. Entre l'automne 2024 et le printemps 2025, plus de quatorze ateliers ont été menés avec 300 personnes issues d'horizons social et culturel variés. Avec le Club Senior de Metz l'artiste a réalisé *Fragment d'Azur*, un damier bleu transposé à un mobilier de la ville. Les étudiants de l'École des Beaux-Arts de Metz ont produit plu-

sieurs œuvres à proximité du Palais de justice et du plan d'eau, dont cette étonnante *Cartographie des livreurs à vélo*, un hommage à ces « travailleurs de l'ombre » qui ne bénéficient d'aucun statut, ni d'aucune protection sociale. D'autres établissements de nature sociale ou médico-sociale ont pris part aux festivités, sans hiérarchisation entre les approches esthétique ou socio-culturelle. Mètre et nuancier en mains, des adolescents du Centre social Arc-en-ciel ont investi le quartier Outre-Seille et y ont réalisé cinq installations à l'aide de matériaux de récupération. Il en est de même pour la Maison d'enfant à caractère social de la Fondation Saint-Jean, mais aussi du Service jeunesse de la ville d'Esch-sur-Alzette, dont un groupe d'adolescents a été invité à arpenter la ville pour ensuite se l'approprier par des moyens plastiques et imaginatifs. Plusieurs œuvres dignes du land art ont été produites, où l'on joue sur les apparences et le pouvoir métamorphique de l'art, tels *L'arbre barré* de Wendy, le *Rideau en brique* de Gaspar ou encore les *Lacets interdits* de Lukman, qui détourne habilement les codes des panneaux de signalisation. Un livret et une exposition du projet *Détournements* consignent cette expérience à la Porte des Allemands (Metz).

À côté de ces installations participatives conçues sur le long terme, de nombreuses œuvres publiques ont trouvé support sur des bâtiments du centre-ville. On y rencontre des personnalités locales, comme ce portrait du poète Paul Verlaine ornant la façade d'un immeuble, mais aussi cette immense fresque en anamorphose où l'on peut admirer, sur plus de 150 mètres carrés, ses lignes et ses couleurs (*La Mécanique céleste*, de Wose Here, rue de l'Abreuvoir, aux abords de la place saint Louis). Rue Serpenoise, l'exposition *Dans l'mur !* réunit des vues que le photoreporter Fran-

cis Kochert a pris au cours de ses pérégrinations. On y reconnaît notamment un pochoir de Banksy et une effigie de Pasolini faite à Naples par Ernest Pignon-Ernest. Non loin de là, une vitrine de magasin laissée vacante devient une page noire sur laquelle OX a collecté des fragments d'affiches arrachées dont il n'a conservé que les coins (*Le vignettage*). Le résultat est à l'image de sa démarche : minimal, facétieux, abstrait. Mentionnons enfin l'installation monumentale qu'arbore la façade de la Porte des Allemands, rythmée par des fils blancs de non-tissé qui se déploie sur l'ensemble de l'édifice médiéval (*Métamorphose*, 2025). Soit l'occasion rare de se rendre sur sa terrasse, d'où l'on dispose d'une vue imprenable sur le site comme sur l'œuvre de Vortex-X.

Du côté de la programmation nocturne, il y a évidemment le traditionnel mapping qui projette sons et lumière sur la cathédrale Saint-Étienne. Un show très apprécié du public qui vient en nombre y assister. Celui de cette année, *Terraforma*, mêle au niveau de la bande son des éléments du répertoire (*Les Planètes*, 1918, de Gustav Holst) avec une exploration futuriste du système solaire sur le plan visuel. Dans le même registre, et en guise de prolongement, un concours international de mapping vidéo a été organisé et dont on peut voir les diverses propositions artistiques au Cloître des Trinitaires. Au public de choisir le lauréat parmi les cinq artistes en lice. La cathédrale rassemble autour d'elle la plupart des dispositifs audio-visuels de *Constellations*. Avec *Motion*, installé dans le Temple Neuf près des rives de la Moselle, Bruno Ribeiro s'empare de la protohistoire du cinéma. Le *Galoping Horse* de Muybridge, qui date de 1886, est la scène originelle et le motif qu'il reprend à son compte et dont il retrace l'évolution jusqu'à aujourd'hui, du film en couleur à



Ataraxie de Maxime Houot, avec le collectif Coin: spectaculaire et photogénique

Le public ne se trompe pas et répond nombreux à l'appel de ce rêve éveillé

l'avènement de la 3D. À proximité de cette installation, place de la Comédie, un jardin éphémère accueille *Wander*, de Hayk Zakoyan, où des formes organiques hybrides ont été générées par l'Intelligence artificielle. L'un des clous de cette neuvième édition de Constellations réside à la basilique Sainte Vincent et à l'Hôtel de région. Conçu par Maxime Houot et le collectif Coin, *Ataraxie* est une structure avec des lasers montés sur des bras articulés ; le résultat, on s'en doute, est spectaculaire et photogénique : des faisceaux de lumière rouge dansant dans l'obscurité redéfinissent notre perception de l'espace. Une installation lumineuse d'Antoine Golschmidt investit quant à elle l'Hôtel de région, en vue de le transformer complètement au moyen de la fibre optique et de prismes de verre. Le public ne s'y est pas trompé. Une fois le mapping de la cathédrale finie, il se rend généralement aux Trinitaires ou à l'Hôtel de région pour y poursuivre ce rêve éveillé. ●

Festival international Constellations de Metz, jusqu'au 30 août. constellations-metz.fr

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Kuscheln im Nostalgie-Nest

IIII Michèle Thoma

Damals, als wir noch in der Ente. Im Käfer. Im Trabi. Als Mutter noch Krinoline trug. Als Vater die Keule schwang. Als wir Hos-tercher kauften nach der Schule.

Als die Beatles. Als Blowing in the Wind. Den Mist aus den Hirnen fegte. Den Muff unter den Talaren. Wisst ihr noch? Wisst ihr noch? Erinnert ihr euch?

An die Zeit, als alle noch das gleiche machten und dachten. Als alle noch den gleichen Mist glaubten, an den gleichen Gott, oder glaubten daran zu glauben oder zumindest glauben machten, dass sie daran glaubten? Erinnert ihr euch? Als alles einfach war und nicht so divers, die Menschen verwechselten ihr Geschlecht nicht und ihren Gott nicht, die Einfalt war viel schöner als die Vielfalt.

Schrankwände aus den Siebzigern, Teppichböden, Salzstangen und Rudi Carrell, was gibt es Geileres? Oder für Fundi-Grufties oder auch Hippie-Hausfrauen eine Rückblende auf karge Küchen, Kinder in Waschbottichen und natürlich eine liebevoll polierte Kochmaschine? Wenn der Algorhithmus-Pflegedienst eine als Zielgruppenziel auserkoren hat, wird Mensch mit entsprechenden Nostalgie-Angeboten großzügigst versorgt, personifiziert heißt das. In einer luxemburgischen Ach-wieschön-waren-die-Eighties!-Gruppe wird behauptet, in den Achtzigern hätten die Menschen in Luxemburg abends vor den Haustüren gesessen und sie hätten sogar miteinander geredet, die Haustüren seien allen offen gestanden, v.a. den Kindern, die sich frei bewegten wie im legendären Zitat vom ganzen Dorf, das es braucht um ein ganzes Kind zu erziehen. Komisch, das muss ich verpasst haben. Ich, als bekinderte Insassin luxembur-

Ich, als bekinderte Insassin luxemburgischer Dörfer aus jener guten alten Zeit kann mich an diese Idylle gar nicht erinnern

gischer Dörfer aus jener guten alten Zeit kann mich an diese Idylle gar nicht erinnern, so selektiv ist Wahrnehmung. Die Häuser und Menschen kamen mir eher verschlossen vor, am gesprächigsten waren die Kühe.

In den Achtziger-Nostalgie-Gruppen geht es um Eissorten, um die Coolen die damals erfunden wurden, um Kindergarten-Musik voller Eisbären und Luftballons, eher nicht um Tschernobyl und Aids. Wellness statt Orwell, in den Nostalgie-Gruppen geht es wohlig zu. Auch eine Familie oder ein Freundeskreis ist so eine Mini-Nostalgie-Gruppe, immer wieder beschwört sie ihre Zusammengehörigkeit, zum Beleg gibt es Fotos mit unsympathischen Urahnen, aber auch das Weihnachtsfoto aus den Fünfzigern wo eine sg. Familie steif vor einem hochgerüsteten Baumskelett posiert. Wir gehören zusammen, ob es uns passt oder nicht. Aber wenigstens zusammen. Solange uns das Foto anschaut zumindest.

Zusammengehörigkeit in dieser Einsamkeit, die die zunehmend von Meta-Assistentinnen, KI-Flüstern und Influencer/innen betreuten Menschenkinder befallen hat. Vielleicht wird Nostalgie deshalb plötzlich nicht mehr nur mit Blues und Depression assoziiert, vielleicht wird dieser Notwehrreflex gerade deshalb jetzt aufgewertet. Plötzlich machen Studien gar weis, dass Vergangenheitsschwelger/innen mehr Freund/innen haben und glücklicher sind. Obschon es hier und heute so unattraktiv ist! Bestimmt leben sie auch noch länger. Auf ihrer Nostalgie-Insel. Wenigstens ein Reservat der Zugehörigkeit! Ein kleines umzäuntes Paradies, mit Fußabstreifer, Ungläubige bitte draußen bleiben!

Damals im Krieg. Damals in Woodstock. Als die Drogen noch bio waren. Als es noch Matriarchate gab. Als es noch Patriarchen gab. Zaren. Als die Kriege streng und gerecht waren und nicht alle so dekadent westwertlich konfus. Im Namen des Vaters. Der Vater schlug mit der Faust auf den Tisch. Der Vater muss nur Atombombe sagen, und wir wissen was es geschlagen hat. Die Weltordnung wird wieder hergestellt. Die Mutter tischt auf.

Die Utopie ist das Einst, eingehegt, friedhöflich freundlich und unsterblich, betreut von Erinnerungswächtern oder -wärterinnen. Alles besser als die Dystopie, die derzeit so lustvoll zelebriert wird!

Jeder nach ihren Bedürfnissen, es gibt so viele Angebote, die Marketing-Strategie holt uns alle ab. Die kleine Heile Welt wartet, das Rückzugsgebiet, der Schrebergarten der Erinnerung, bitte treten Sie ein! Hier z.B.: Hier ist immer Pink Floyd! ●

LËTZEBUERGER APHORISMEN (2)

Een neie Biesem kiert besser

Meng Boma wunnt elo am Altersheem. An hirem Haus stounge lauter héichwäerteg, vum Schräiner gemaachen Holz-Miwwel, déi souguer d'Nei Aarbecht net méi wollt. Éischtens sinn déi Miwwelen aus der Moud geroden, zweetens sinn se dacks ze iwwerdimensionéiert (besonnesch fir Appartementer), drëtzens plënneren d'Leit haut méi dacks wéi fréier. Kuerz gesot: Si passen net méi an eis modern Zäit (obwuel si nach ganz gutt an d'Kellere vun eisen Eltere passen – aner Geschicht).

Ëm wat et eigentlech geet: Ëm hiren ale Staubsauger. Wéi mir hiert Haus eidel gemaach hunn, ass dee vill zum Asaz komm. Ech hat mir réischt viru kuerzem een neie Staubsauger kaaft an hu mech geiergert: Hiren ale Staubsauger (Biesem) huet eng besser Aarbecht geleeesch, wéi mäin neien. Dobäi war deen net bëlleg. D'Energieklass ass bei dem alen natierlech vill méi schlecht, mä d'Ökobilanz hält hie locker iwwert seng Liewensdauer eran – wou ech mir schonn dräi Staubsaugere kaaft hunn a misse wechgeheien, huet menger Boma hiren iwwerdauert.

Ech well domadder net soen, datt fréier alles besser war. Ech well domadder soen, datt, hautdesdaags Suen an de Grapp ze huelen, fir eppes Héichwäerteges ze kafen, keng Garantie méi dofir ass, eppes Héichwäerteges ze kréien. Fuere mir mam Beispill Staubsauger weider: Op Amazon kritt ee schonn e Staubsauger vun enger beläiffter Mark fir 83 Euro. Wann een net vill Moyenen huet, keeft een sech héchstwarscheinlech deen, an hofft drop, datt e laang hält. Et ass eng Lotterie: Huet ee Chance, mécht ee vill Joren domadder propper, wann net, muss een sech an abseebare Zäit een neit a

méiglechst bëllegt Gerät besuergen (dat awer, inflatiounsbedéngt, da schonn iwwer 90 Euro kascht).

Wann een d'finanziell Méiglechkeet huet, sech déi Zort vu Gedanken ze maachen, denkt een sech virum Kaf vun engem neie Modell villäicht: Ech huele léiwer ee bësse méi deiere Staubsauger, Genre niddregen dräistellege Beräich. Dann kritt een och eppes fir seng Suen. Dann hält deen och méi laang. Mon oeil! Och hei huet een et mat är nämmlechte Lotterie ze dinn: Hot oder Schrott.

Réischt wann et engem egal ass, wéi vill Suen ee fir ee Staubsauger ausgëtt, wann een e Präissprong vun iwwer 1 000 Prozent matmécht, da gëllt déi al Reegel „Qualitéit huet hire Präis“ schéngt ëss erëm. Awer souguer Premium-Marken, déi schonn ëmmer fir Qualitéit stoungen, si haut keng Garantie méi dofir. Déi Zäiten si riwwer. Op mannst am Elektronikberäich.¹ Dat eenzelt, wat des Marken ubidden si laang bis liewenslaang Garantien. Wann de Staubsauger futti geet, da kriss de een neien. Well et komplett egal ass – egal wéi vill Ersatz se dir schécken. Si maachen ëmmer nach super Gewënner.

Wann ech elo sou driiwwer nodenken, da passen déi al Holz-Miwwel vu menger Boma iergendwéi grad sou gutt an eis modern Zäit ewéi nei Staubsauger – si landen all um Tipp. Well Konsument a Schrottproduzent hautdesdaags Synonymmer sinn. ● NORA WAGENER

¹ A villäicht am Bausecteur. An an der Moud. Grad wéi an der Kosmetik. A villäicht nach am Liewensmëttelberäich. A bei de Miwwel. An



Neueste
Version der
Figur Dracula
von Luc Besson

Schauer und Romantik

IIII Marc Trappendreher

Von Murnau bis Besson: Die ewige Metamorphose des Vampirs im Kino

Vampir-Fiktionen gehören zu den langlebigsten und vielschichtigen Erzähltraditionen der westlichen Kultur. Seit Bram Stokers literarischer Fixierung des Vampirs mit *Dracula* im Jahr 1897 hat sich diese Figur zu einer ikonischen Verkörperung des Dunklen und Verbotenen entwickelt, die unser kulturelles Imaginäres nachhaltig prägt. Kaum ein anderes mythisches Wesen ist so wandelbar und zugleich beständig wie der Vampir. Er ist ein Chamäleon, dessen Gestalt und Bedeutung sich über Zeit und Medien immer wieder verändern, dabei aber stets die zeitlosen Widersprüche menschlicher Existenz widerspiegeln.

Die erste große filmische Metamorphose des Vampirs fand bereits im expressionistischen Stummfilm statt. Friedrich Wilhelm Murnaus *Nosferatu* (1922) gilt als archetypischer Ausdruck dieser Phase. Der Vampir erscheint hier als unheimliches, schemenhaftes Wesen, das als Todesbote in einer Schattenwelt wandelt. Dieser wandelnde Untote ist ein archaisches Monster, ein Sinnbild des Todes und der Krankheit. Murnau entwarf eine Vision des Vampirs als unentrinnbare dunkle Naturgewalt, die den Menschen an seine eigene Vergänglichkeit erinnert. Seine Gestalt – gekrümmt, fast pestartig – ist das genaue Gegenteil der Verklärung, die später folgen sollte.

In den 1930er-Jahren setzte sich der Vampir in Hollywood fest, vor allem durch die Universal Studios, die mit *Dracula* (1931) einen filmischen Klassiker schufen. Bela Lugosi prägte mit seinem hypnotischen Blick und eleganten Auftreten die Urform des Vampirs als aristokratischem Verführer und geheimnisvollem Fremden. Hier beginnt die Metamorphose, die den Vampir zu einem Symbol erotischer Verführung und zugleich gesellschaftlicher Bedrohung macht. Lugosi legt die Figur charmant und gefährlich an – die Faszination des Verbotenen und die Angst vor dem Fremden verkörpernd. Diese Interpretation wurde zur Inspirationsquelle unzähliger weiterer Vampire, die zwischen Anziehung und Schrecken pendeln – noch 1979 unter der Regie von John Badham entstand ein Remake, das dem Geist dieser Vorlage sehr nahe stand.

In den 1980er-Jahren setzte Tony Scott mit *The Hunger* (1983) eine weitere bedeutende Variation des Vampir-Mythos um. David Bowie und Catherine Deneuve verkörpern ein unsterbliches Paar, das die Kälte und Einsamkeit der Ewigkeit durchlebt. Der Vampir wird hier zum Symbol für existenzielle Erschöpfung, zum Spiegel der Identitätskrise einer entfremdeten Moderne. Scott verleiht der Vampirfigur eine neue Dimension: die der postmodernen Melancholie. Die ästhetische Kälte des Films, die kühle Farbpalette und die subtile Ambiguität lassen das Übernatürliche zur Metapher für das Verlorensein in einer Welt ohne Halt werden.

*Der Vampir ist stets
ein Spiegelbild
gesellschaftlicher Ängste,
Sehnsüchte und
moralischer Konflikte*

Die ewige Jugend des Vampirs ist zugleich Fluch und Qual, eine endlose Suche nach Sinn in einer entfesselten Zeit.

Francis Ford Coppolas *Bram Stoker's Dracula* (1992) markiert einen Höhepunkt in der filmischen Inszenierung des Vampirs als leidenschaftlichem, tragischem Liebenden. Coppola entfesselt ein barock-opulentes Spektakel, in dem der Vampir als Verkörperung erotischer Verführung, Schuld und Erlösung erscheint. Die filmische Gestaltung ist prunkvoll und detailverliebt, ein Fest der Sinne mit opulenten Farbspielen und dramatischer Musik. Gary Oldman verkörpert Dracula nicht nur als blutrünstigen Untoten, sondern als zutiefst gebrochene Figur, deren ewige Verdammnis durch verlorene Liebe geprägt ist. Coppolas Interpretation vereint Horror und Romantik zu einer cineastischen Allegorie, die den Vampir als vielschichtigen Charakter zwischen Grauen und Leidenschaft zeigt. Etwas versetzt zu diesen Tendenzen entwickelte sich eine weitere Facette des Vampir-Mythos. Tim Burtons *Dark Shadows* (2012) lässt das Vampir-Motiv in einem bunten, oft ironischen Gothic-Kaleidoskop pulsieren. Der Vampir wird hier als Teil eines düsteren, aber zugleich verspielten Familienerbes inszeniert. Burton spielt mit den Codes des Genres, verbindet Horror mit Komödie und Romantik, und zeigt damit die Wandelbarkeit der Vampir-Figur als kulturelles Phänomen, das sich mühelos an verschiedene Stile und Stimmungen anpassen kann. Deutlicher noch zeigt sich das in der Anverwandlung der Figur als Teenager-Schwarm in *Twilight* (2008-2012) oder in der lakonischen Melancholie bei Jim Jarmush in *Only Lovers Left Alive* (2013) – kein Raubtier, kein romantisierter Jäger, sondern ein müder, kultivierter Überlebender, der im Halbdunkel der Nacht durch Detroit streift.

Im radikalen Gegensatz dazu steht Robert Eggers' *Nosferatu* (2024), der eine Rückkehr zu den expressionistischen Wurzeln wagt. Eggers entkleidet den Mythos sämtlicher moderner Romantisierungen und legt eine archaische, fast urschreckliche Gestalt frei: den Vampir als Naturgewalt, als

urtümlicher Schatten des Todes. Die kargen, entsättigten Bilder erzeugen eine beklemmende Atmosphäre, die den Zuschauer mit der fundamentalen Fremdheit und Brutalität des Vampirs konfrontiert. Eggers' *Nosferatu* ist ein Alptraum, der die Figur als Symbol des Unausprechlichen und Ursprünglichen begreift, fernab aller glitzernden Popkultur-Mythen. Ganz anders wiederum inszeniert Luc Besson in dem neuen Film *Dracula: A Love Tale* den Vampir – als barocke Sinnlichkeit, manieristischer Überschwang und poetisches Melodram. Caleb Landry Jones verkörpert einen Aristokraten, dessen ewige Verdammnis zugleich die Qual der unstillbaren Sehnsucht nach verllorener Liebe bedeutet. Bessons Inszenierung lebt von der balancierten Suche nach Pathos, Camp und bittersüßer Romantik. Im Gegensatz zu Eggers' archaischem Horror ist Bessons *Dracula* ein sensibler Gefangener seiner eigenen Existenz, der in seiner Melancholie eine neue Form der Identität sucht.

Diese vielfältigen filmischen Interpretationen illustrieren eindrucksvoll die ungebrochene Vielschichtigkeit des Vampir-Mythos. Der Vampir ist stets ein Spiegelbild gesellschaftlicher Ängste, Sehnsüchte und moralischer Konflikte. Er ist Projektionsfläche für das Ringen um Identität, für die Sehnsucht nach Unsterblichkeit ebenso wie für die Angst vor sozialer Isolation und moralischem Verfall. In einer Welt, die von existenzieller Unsicherheit geprägt ist, reflektiert die Figur den Umgang mit Grenzerfahrungen – sei es der Tod, das Verlangen, die Außenseiterrolle oder das Spannungsfeld zwischen Freiheit und Bindung. Die ewige Wiederkehr des Vampirs auf der Leinwand ist ein Beleg für die Kraft mythischer Figuren, sich ständig an veränderte gesellschaftliche Kontexte anzupassen und relevante Narrative anzubieten. Dabei bleibt die Figur in ihrer grundsätzlichen Ambivalenz erhalten: Er lebt, indem er tötet; er lebt, indem er vernichtet; er sucht Erlösung in einem unendlichen Kreislauf von Verlust und Wiederkehr. Der Vampir ist ein kulturelles Chamäleon, das die zeitlosen Widersprüche menschlicher Existenz in sich trägt und in seiner dunklen Eleganz eine zutiefst poetische Paradoxie offenbart. Ob als unheimliches Todeswesen in expressionistischen Schattenwelten, als aristokratischer Verführer der klassischen Horrorkultur, als Symbol existenzieller Melancholie der Moderne oder als barocker Liebender und archaische Naturgewalt – der Vampir ist weit mehr als nur eine Horrorfigur. Er ist ein Spiegel unserer tiefsten Fragen nach Leben, Tod und Sinn. Seine Gestalt wandelt sich mit den gesellschaftlichen Herausforderungen jeder Epoche, bleibt dabei aber stets ein kulturelles Echo unserer Sehnsüchte und Ängste. Die ewige Metamorphose des Vampirs im Kino zeigt uns, wie mythische Figuren die Kraft besitzen, sich immer wieder neu zu erfinden – und damit auch uns selbst im Spiegel ihrer dunklen Schönheit zu begegnen. ●



Le vide et le plein

IIII Robert Weis

Entre quête spirituelle et désillusions, Aline Mayrisch de Saint Hubert se rendit deux fois au Japon, dans l’entre-deux-guerres. Chronologie d’une recherche de sens dans un monde en recomposition

Destination tendance du moment, le Japon a le vent en poupe. Alors que le pays a enregistré un nouveau record d’affluence absolu au mois d’avril 2025, grâce à un Yen faible, au chant des sirènes de l’expo universelle à Osaka et à l’engouement toujours croissant pour la culture et la gastronomie japonaise, le gouvernement pose un objectif ambitieux : atteindre 60 millions de touristes étrangers par an d’ici 2030, soit un doublement en moins d’une décennie. Des voix, notamment dans l’ancienne capitale Kyoto, s’élèvent pour crier au surtourisme, alors que comparé à la France par exemple les chiffres restent largement inférieurs. Le Japon avec ses 124 millions d’habitants, reçoit toujours beaucoup moins de touristes que la première destination mondiale.¹

Il n’y a pas si longtemps cependant, le pays du soleil levant était une destination plutôt réservée à des initiés, nippophiles et autres geeks. Ceci est d’autant plus vrai pour la période de l’entre-deux-guerres, quand bourgeois et intellectuels du vieux monde rêvaient d’un Orient exotique qui semblait leur promettre une escapade des spectres que le crépuscule de l’Occident avait générés avec l’avènement du fascisme et du nazisme. C’est l’époque où Hermann Hesse publia *Siddharta* (1922) et *Die Morgenlandfahrt* (1932) pendant que Henri Michaux relatait son voyage vers l’Est dans *Un barbare en Asie*, paru en 1933 (« Quand je vis l’Inde, et quand je vis la Chine, pour la première fois, des peuples, sur cette terre, me parurent mériter d’être réels. »).

Dans ce cadre s’insèrent les deux voyages au Japon entrepris par Aline Mayrisch de Saint Hubert, mécène et femme de lettres, féministe et humaniste luxembourgeoise dont la vie et l’œuvre sociétale a fait récemment l’objet d’un éclairage particulièrement complet par Germaine Goetzinger². Dans cette biographie, un chapitre entier est dédié à la recherche spirituelle et aux voyages en Asie, dont un premier séjour au Japon en 1930 en compagnie de l’ami de famille Hugues Le Gallais et un deuxième en 1934 à l’occasion de la XV^e Conférence internationale de la Croix-Rouge. En l’absence d’un carnet de voyage³, les étapes de ces deux périple peuvent être retracées grâce aux

lettres qu’Aline Mayrisch a échangé notamment avec le savant et écrivain français Jean Schlumberger⁴ ainsi qu’à l’aide des photographies présentes dans le Fonds Aline Mayrisch au Centre national de Littérature à Mersch. L’itinéraire comprend bien évidemment les grandes villes comme Tokyo, Osaka, Kobe, et Kyoto mais aussi des destinations plus rurales comme Nara, les alentours montagneux de Tokyo (Nikko et ses temples), les stations thermales de Hakone et Miyanoshita dans la région du Mont Fuji, la préfecture de Mie avec le rocher dit « des mariés » de Meoto Iwa, les îles de Shikoku, avec la ville de Takamatsu et son fameux jardin Ritsurin, et de Kyushu, avec les villes de Hizen et Nagasaki ainsi que l’extrémité ouest de Honshu, avec Shimonoseki. Il s’agit là d’un parcours touristique qui traduit bien la volonté d’Aline Mayrisch de retrouver « l’ancien Japon » en allant au-delà de la ville de Tokyo où résident la plupart des étrangers et de ses contacts, ville qui avait été reconstruite en un temps record « à l’américaine » à la suite du terrible tremblement de terre du Kantô en 1923 et qui lui inspira ces mots: « ...une capitale où l’ancien Japon n’existe plus que par îlots (parcs, résidences et quelques temples) et où le reste reflète toute notre déroute actuelle, greffée sur la leur. »⁵

Au fil de son séjour, l’image idéalisée que la voyageuse s’était forgée à travers ses lectures et rencontres en Europe laisse place à une prise de conscience plus réaliste : « Certes l’ancienne culture japonaise finit, elle ne portera sans doute plus de fruits de l’espèce de ceux qu’elle a portés, mais ces fruits ne sont pas tous desséchés encore. »⁵

Il convient de noter que ce chant du cygne face à la modernisation, et donc l’hégémonie culturelle occidentale, n’est nullement l’apanage d’intellectuels étrangers, déjà nombreux à visiter le Japon au début du vingtième siècle. On retrouve ce sentiment de perte face à un changement inévitable, mais peut-être trop rapide, dans les écrits de l’écrivain Natsume Soseki – qui avait fait des études en Angleterre et en était revenu revenu aliéné – et de son contemporain Junichiro Tanizaki, connu en Occident surtout pour un petit livre devenu culte, *L’Éloge de l’Ombre* (paru en 1933), centré sur la beauté

Elle trouva les temples bouddhistes tristes et à l’abandon

subtile et la profondeur spirituelle de la culture japonaise traditionnelle, face à une modernisation galopante qui risqua de l’effacer. Le sujet semble traverser les décennies, car beaucoup plus récemment, c’est l’auteur américain Alex Kerr, résident au Japon depuis sa jeunesse et fin connaisseur de sa culture traditionnelle, qui publia *Lost Japan* (1993), l’éloge nostalgique d’un Japon qui fut à une époque un sanctuaire de forêts verdoyantes aux villages préservés, un monde aujourd’hui pratiquement disparu aux dires de l’auteur. Fait intéressant, Kerr changea plus tard de perspective en publiant *Hidden Japan - An Astonishing World of Thatched Villages, Ancient Shrines and Primeval Forests* (2023) où il nous emmène à la découverte de poches de culture traditionnelle et d’édifices de nature immaculée qui résistent malgré tout, depuis les temps de Tanizaki.

Le désenchantement qu’éprouva Aline Mayrisch dans les années trente ne fût en tout cas pas total comme en témoigne cet autre passage d’une lettre adressée à Jean Schlumberger : « Rues du Japon. Charmantes petites maisons de bois, pareilles à des cages, serrées les unes contre les autres, cliquetis de socques de bois dans les rues, temples splendides et barbares parfois, d’une discrétion, d’une solitude émouvantes parmi les arbres gigantesques, dieux placides, inexorables et miséricordieux à la fois. »⁶



Archives du Centre national de Littérature, Fonds Aline Mayrisch (CNL, 1971/12/28)

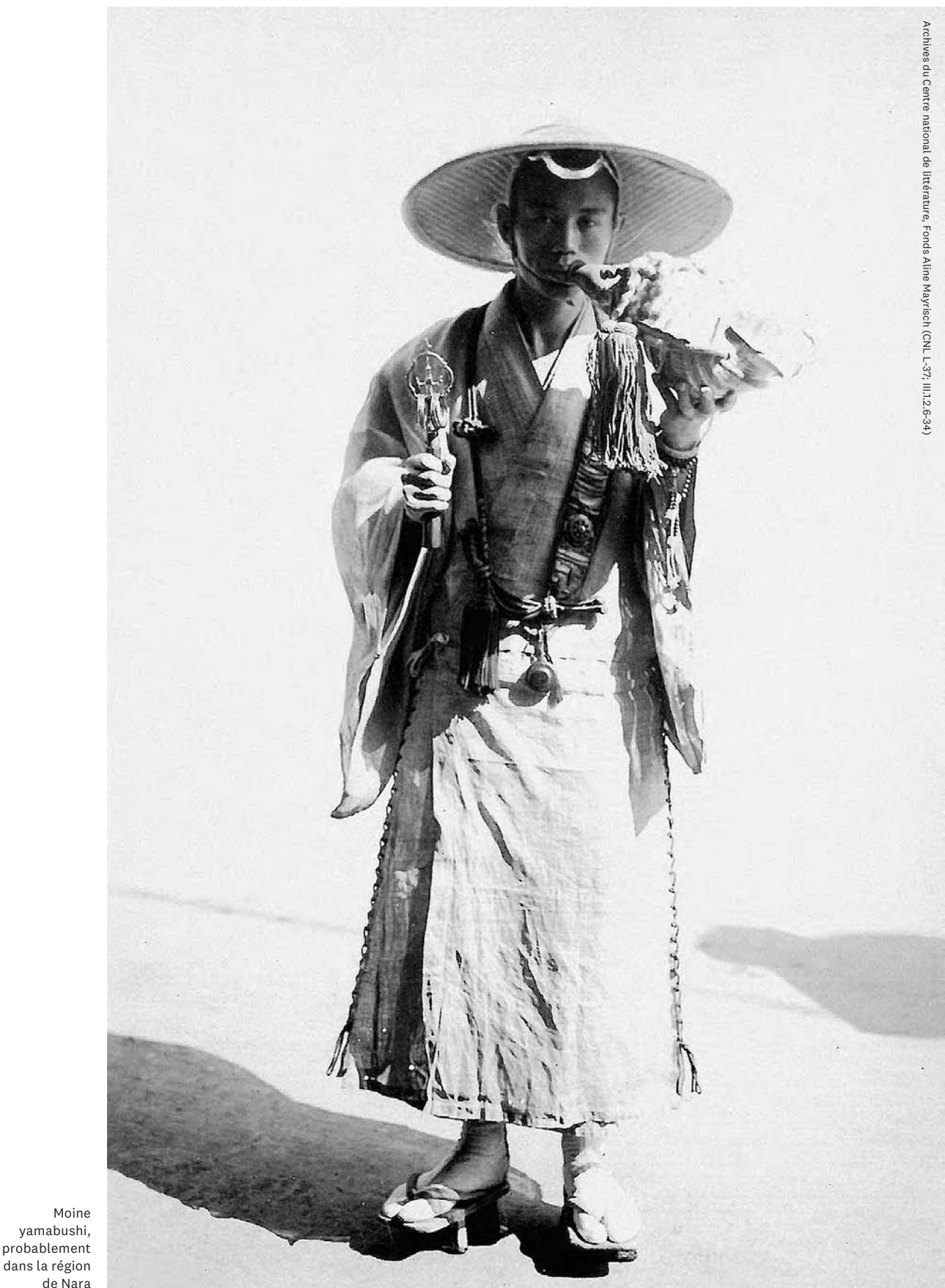
Le Japon version carte postale: vue du jardin Ritsurin à Takamatsu

Elle trouva toutefois les temples bouddhistes tristes et à l’abandon, ce qui ne peut nullement surprendre car le bouddhisme fût banni depuis la restauration Meiji en 1868, qui signifia la fin de l’isolement du Japon et son ouverture au monde et à la modernité, mais également l’avènement d’un nationalisme qui porta au désastre lors de la seconde guerre mondiale, sous les auspices d’un shintoïsme promu religion nationale au détriment du bouddhisme, système de croyance prétendument non-japonais, car originaire d’Inde, de Chine et de Corée : « Nara est triste et beau, une ville morte. [...] les temples sont délaissés. Ce sont des cultes presque morts. [...] Ils ressemblent à ces antiques cryptomerias dont la pointe est morte depuis longtemps, mais dont les branches poussent encore et les racines s’agrippent puissamment au sol, impérieusement, jusqu’à ce qu’un taïfoun couche le tronc, que l’on découvre creux alors. »⁷

Au Japon, Aline Mayrisch s’attendait à trouver une alternative à la crise de la modernité qu’elle avait expérimentée en Europe. Son attente fût absolue : « ...il faut que tout cela soit bien merveilleux et que cette expérience, si grave, me soulève et me sorte de moi-même... ». Elle pouvait compter sur ses contacts notamment au sein de la communauté francophone de Tokyo et s’entourait d’Orientalistes et d’intellectuels japonais éduqués à l’occidentale qui s’intéressaient aux traditions et à l’histoire ancienne ; ce qui ne manqua pas d’influencer son point de vue qui a été qualifié de distant et condescendant⁸ : « Les Japonais dans la nuit trottent sur leurs socques, sous de jolis arbres bien découpés, exactement mis à la place convenable. Quel peuple vertueux ! Patients, gais, courtois, tenaces, appliqués, minutieux, héroïques et dévoués, inlassables comme des fourmis, aimant la nature passionnément, plaçant très haut les valeurs esthétiques, discrets, sensibles et tendres... Pourquoi m’intéressent-ils un peu moins depuis que je les vois un peu mieux ? »⁹

Ce n’est cependant pas autant sur les Japonais que se porta l’attention primordiale d’Aline Mayrisch mais bien sur leur spiritualité. Traductrice vers le français des sermons du mystique chrétien Maître Eckhart, Aline Mayrisch s’intéressa aussi aux écrits sur le bouddhisme et notamment le zen. Né en Inde sous le nom de chan, passé ensuite par la Chine, le zen met l’accent sur la méditation assise (*zazen*) et l’expérience directe de la réalité, cherchant à transcender le mental rationnel pour atteindre l’éveil. La discipline inhérente au zen et la simplicité et le dépouillement qu’il véhicule en fit la pratique spirituelle préférée des samurais et inspira de nombreux arts martiaux mais aussi des pratiques culturelles telles que la cérémonie du thé ou l’art d’arranger les fleurs. L’étude du bouddhisme zen fût une des boussoles, notamment à la fin de sa vie, qui aidèrent Aline Mayrisch à appréhender les vagues à l’âme et états dépressifs qu’accompagnaient son existence. C’est à Kyoto, en 1930, qu’elle fit une rencontre dans ce sens qui manifestement la bouleversât : « J’attends surtout certaines révélations encore du Japon, où j’ai fait, avant mon départ pour l’Indochine, la connaissance d’un homme qui m’a beaucoup impressionnée, mi-saint, mi-savant, ou peut-être les deux entièrement. »¹⁰

Il s’agissait de Daisetz Teitaro Suzuki (1870-1966), un philosophe, essayiste, chercheur en sciences religieuses et pratiquant du zen qui enseigna alors à l’Université Otani de Kyoto. Suzuki avait fondé en 1921, avec son épouse américaine Béatrice Lane, une théosophe, la Société du bouddhisme oriental, dont la revue en anglais, *The Eastern Buddhist*, fût l’un des principaux périodiques d’études bouddhistes à l’époque. Les nombreux articles de divulgation signés par Suzuki ont été accueilli avec enthousiasme par les académiques anglophones ; ces articles, ainsi que ses *Essays in Zen Buddhism* (1927), œuvre qui figurait dans la bibliothèque d’Aline Mayrisch, l’ont rendu célèbre dans le monde entier. Vers la fin de sa carrière, avant de quitter ce monde en 1966 et alors qu’il eût émigré aux États-Unis où ses enseignements firent des prosélytes auprès des poètes de la Beat Generation autour de Kerouac et Ginsberg, Suzuki s’est intéressé au mystique chrétien Maître Eckhart, une passion qu’il partagea donc avec Aline Mayrisch. En absence de preuve écrite, on peut supposer que les écrits du mystique allemand ont pu être sujet de conversation entre Suzuki et Mayrisch au fil de leurs rencontres (dont deux sont documentées). Suzuki quant à lui a exploré les relations entre le zen et les écrits d’Eckhart dans son œuvre *Mysticism: Christian and Buddhist* (1957) dans lequel il défend la thèse de similitudes profondes entre le zen et l’œuvre d’Eckhart. Le zen, au-delà de sa nature religieuse en tant que secte du bouddhisme, est souvent vu comme un moyen de faire l’expérience directe de la réalité ultime de soi-même. Le zen utilise en effet un langage du soi qui fait abstraction du « bagage religieux » et il n’est pas rare de nos jours de rencontrer des prêtres chrétiens ou des athées qui sont adeptes du zen. Thomas Merton, moine catholique du vingtième siècle qui a écrit de nombreux ouvrages sur la vie intérieure, a déclaré que le zen « revient, autant que possible, à la base pure, non articulée et non expliquée de l’expérience directe... de la vie elle-même ». Les principes du zen apparaissent ainsi d’une simplicité déroutante en privilégiant une pratique corporelle par rapport à une intellectualisation et un détachement du soi source de



Moine yamabushi, probablement dans la région de Nara

toutes les souffrances. Une approche qui exerça sans aucun doute une fascination irrépissable sur Aline Mayrisch : « Cher Jean... Savez-vous quel est le problème que je crois avoir résolu ? Celui d’un détachement de soi, qui n’entraîne pas le détachement des autres, l’indifférence aux autres, et puis celui de l’unicité, de la supériorité absolue de n’importe quel instant présent, sur aucun de ceux qui l’ont précédé ou vont le suivre. Vous allez rire de ces évidences, mais elles représentent pour moi une conquête très difficile. »¹¹

Qu’à donc tiré Aline Mayrisch de son expérience japonaise ? Vers la fin de son deuxième séjour, en novembre 1934, elle passa quelque temps dans la station thermale de Miyanoshita, dans la région du Mont Fuji. L’ambiance automnale et l’isolement des lieux contribuèrent à son état d’âme qu’elle rapporta dans une lettre à Jean Schlumberger : « Mon grand regret est de n’avoir pu trouver ici le recueillement espéré, mais la saison n’est pas propice et trop de démons me guettent. »⁹

Le départ du Japon fût accompagné d’une humeur subtilement plus optimiste : « J’ai quitté Kobe avant-hier soir, après trois mois – non, deux gros mois – de Japon « forcé ». Ils ont été très durs et je ne le regrette pas car j’ai fini par avoir le dessus de moi-même et des circonstances. Et, en sortant de ce trou infernal, je me suis aperçue que j’étais un peu plus haut – et plus loin – que quand j’y suis sombrée. [...] »¹²

Plutôt que de fulgurantes révélations spirituelles, c’est la réalité d’un Japon soumis à de profonds bouleversements sociétaux et culturels qui frappa Aline Mayrisch en lui renvoyant l’image d’une Europe qu’elle a fui. Un antagonisme entre tradition et modernité, perte de valeurs et préservation de poches de résistance qui frappe les visiteurs de l’archipel nippon encore aujourd’hui, presque cent ans après les voyages d’Aline Mayrisch et sa tentative de combler les vides d’une vie trop remplie et par là éminemment moderne. ●

¹ La France, qui compte 68 millions d’habitants, a accueilli 100 millions de visiteurs en 2024

² Germaine Goetzinger (2022) : Aline-Mayrisch-de Saint-Hubert 1874-1947. Ein Frauenleben im Spannungsfeld von Feminismus, sozialem Engagement und Literatur. Éd. Guy Binsfeld. (Disponible également en français dans la traduction de Florent Toniello)

³ Selon Klaus Dittrich, un carnet de voyage de 27 pages existerait, mais ne serait actuellement pas disponible à l’étude (Dittrich K. (2019): Buddhism, Business, and Red-Cross Diplomacy: Aline Mayrisch de Saint-Hubert’s Journeys to East Asia in the Interwar Period. In book: Fabricating Modern Societies: Education, Bodies, and Minds in the Age of Steel, note de bas de page 51).

⁴ Mercier P. & Meder C. (2000): Aline Mayrisch – Jean Schlumberger. Correspondance 1907-1946. Publications Nationales Luxembourg, 697 p.

⁵ Mercier & Meder (2000), op. cit. p. 252.

⁶ Mercier & Meder (2000), op. cit. p. 253-254.

⁷ Mercier & Meder (2000), op. cit. p.395- 396

⁸ Mercier & meder (2000), op. cit., p. 255

⁹ Dittrich K. (2019): Buddhism, Business, and Red-Cross Diplomacy: Aline Mayrisch de Saint-Hubert’s Journeys to East Asia in the Interwar Period. In book: Fabricating Modern Societies: Education, Bodies, and Minds in the Age of Steel.

¹⁰ Mercier & Meder (2000), op. cit. p. 391.

¹¹ Mercier & Meder (2000), op. cit. p. 268.

¹² Thomas Merton (1967). Mystics and Zen masters. Farrar, Straus & Giroux.

¹³ Mercier & Meder (2000), op. cit. p. 397.

¹⁴ Mercier & Meder (2000), op. cit. p. 395.

L’auteur remercie Germaine Goetzinger, Anne Schiltz et l’équipe du Centre national de littérature, notamment Nicole Sahl, Ludivine Jehin, Fabienne Gilbertz et Pierre Marson, pour leur aide lors des recherches.

Von der geladenen Geste zur stillen Spur

IIII Frédéric Braun

Noch bis Sonntag zeigt die Stadtgalerie Saarbrücken Suzan Noesens bisher poetischstes Werk. Eine Erkundung



Fossile Fingers
von Suzan
Noesen

Zwei Räume zählt die Ausstellung *Loopzones* von Susan Noesen: einen abgedunkelten, immersiven Videoraum und einen lichten, fast meditativen Saal mit textilen und skulpturalen Arbeiten. Dabei geht es bei dieser Zweiteilung um mehr als lediglich einen Wechsel von Medium und Atmosphäre. Sie markiert den Übergang zwischen Wahrnehmungsebenen – zwischen der Flüchtigkeit projizierter Bilder und der Körperlichkeit von Stoff und Objekt.

Im ersten Raum schlängelt sich der Besucher vorbei an einer Reihe von Folien, die als halb durchsichtige Raumteiler wirken. Auf ihnen überlagern sich filmische Sequenzen: Nahaufnahmen von Gesichtern und Händen; von

einer Frau und einem Mann, wie sie aus der Böschung eines botanischen Instituts hervortreten – jeweils an einer Hand mit einer krallenartigen Fingerprothese bestückt. Argwöhnisch beäugen sich die beiden Naturgeister auf Distanz, gehen vorsichtig – im Falle der Frau von Zuckungen durchfahren – aufeinander zu, lassen ihre Krallen ineinandergleiten und erkunden sich mal animalisch, mal grotesk verrenkt, um sich schließlich doch zu verpassen – abzustoßen, panisch und ekelerfüllt. Was bleibt, sind Fratzen.

Diese Einblendungen, die in ihrer närrisch-schauerlichen Theatralik an Klassiker des frühen Kinos erinnern, an *Nosferatu* und andere Stummfilme,

erzeugen ein Gefühl des Schwebens zwischen Erinnerung an Erlittenes und versöhnlicher Gegenwart. Es ist unmöglich, alles gleichzeitig im Blick zu behalten. Noesen schafft dadurch eine Art visuelles Palimpsest, während inhaltlich eine Spannung bleibt zwischen Intimität und Distanz.

Die Projektion auf transparente Träger verstärkt diesen Eindruck: Die Grenzen zwischen Raum und Bild lösen sich auf. Die filmische Struktur ist fragmentarisch; es gibt keine klare Handlung, außer der einer Annäherung und Entfernung zwischen zwei Personen. Der Begleittext beschreibt die beiden als „in einem Versuch der Versöhnung gefangen: in einer Art Loop-Zone des immer gleichen Augenblicks“. Sie sind genau wie der

botanische Garten als Konzept von der Vorstellung nach sinnlicher Verbindung geleitet.

Der zweite Raum (Zeltraum) öffnet sich ins Licht. Hier hängen großformatige, lasierend bemalte seidene Textilbahnen von der Decke, teils einzeln, teils hintereinander gestaffelt. Die gemalten Motive – Körperpaare, Silhouetten, Landschaftsfragmente – wirken wie aus der Erinnerung herausdestilliert. Sie sind weder naturalistisch noch abstrakt, sondern oszillieren in einer Zwischenform, die an verblasste Fresken oder an das Nachbild eines Traums erinnert.

Die Farbigkeit ist erdig, in warmen Pflanzenfarben gehalten, was den Textilien eine organische, fast hautartige Anmutung verleiht. Hier setzt Noesen auf Langsamkeit und Reduktion: Wo im Videoraum Bilder permanent wiederkehren, verharren diese Motive im Stillstand. Doch die Transparenz der Stoffe sorgt dafür, dass sich auch hier Schichtungen ergeben – „soziale Zwischenräume“, in denen Wahrnehmungen geprüft und gegebenenfalls relativiert werden.

Ein besonderes Objekt (*Fossile Fingers*) steht im Zentrum des Raumes: Auf einer transparenten, von der Decke hängenden Bahn schwebt eine flache, reliefartige Skulptur aus Holz, die wie eine Vitrine wirkt. Darauf sind in eine rötlich modellierte Art *Carte du tendre* die gläsernen, harzartigen und kupfernen Elemente der krallenartigen Handprothesen aus dem ersten Raum eingelassen. ●

Loopzones, Stadtgalerie Saarbrücken. Sonntag ab 16 Uhr: Finissage mit Führung und Artist-Talk in Gegenwart der Künstlerin. Eintritt frei

AVIS

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts et Chaussées
Division des Ouvrages d'Art

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
01.10.2025 10.00 heures

Lieu :
Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts et Chaussées
Division des Ouvrages d'Art
41-43, bd G-D Charlotte
L-1331 Luxembourg

Intitulé :
OA1145 & 1146.

Description :

- Aéroport de Luxembourg - Findel « Réhabilitation du pont de service OA1145 et du sol artificiel OA1146 ».

Critères de sélection :

- Critères de sélection (extrait non exhaustif) pour être considérés lors de l'examen des offres les soumissionnaires devront :*
- Effectif minimum en personnel de l'opérateur économique occupé dans le métier concerné : 70 personnes pendant les trois dernières années ;
 - Chiffre d'affaires annuel minimum dans le métier concerné pour les trois derniers exercices légalement disponibles : 6,5 mio. euros ;
 - Nombre minimal de 2 références pour des projets analogues et de même nature

durant les cinq dernières années :

- 1 référence de travaux de réhabilitation et/ou construction d'ouvrages d'art d'un montant minimal de 1 000 000,00 euros HTVA ;
- 1 référence de travaux de génie-civil ou de voirie d'un montant minimal de 500 000,00 euros HTVA, réalisés dans l'enceinte sécurisée (« airside ») d'un aéroport international.

Conditions d'attribution :

L'attribution du marché se fera sur base du prix.

Modalités visite des lieux/réunion d'information :

Aucune visite des lieux.

Conditions d'obtention du dossier :

Les intéressés peuvent retirer

les documents de soumission gratuitement sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis :

La remise électronique est obligatoire.

Autres informations :

La remise d'un DUME est obligatoire.

Principales caractéristiques du marché :

- Renouvellement du complexe d'étanchéité avec nouvelle couche de protection resp. couche de roulement environ 11 500 m² ;
- Remplacement des évacuations des eaux existantes (environ 600 ml) y compris avaloirs ;
- Travaux de chemin de câbles ;
- Installation joints de chaussée ;
- Fourniture et pose de garde-

corps environ 190 ml ;

- Réfections béton ;
- Traitement anticorrosion local de poutres métalliques ;
- Vérinage et remise en place d'un appui.

Début prévisible des travaux : début 2026.

Délai exécution du chantier : 380 jours ouvrables.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501174

La ministre de la Mobilité et des Travaux publics,
Yuriko Backes

d'LëtzebuurgerLand

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzeburger Land s.à r.l., R.C.B 19029, N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Antoine Hron (48 57 57-1; ahron@land.lu), **Rédacteur en chef** Peter Feist (48 57 57-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (48 57 57-26; fclarinval@land.lu), **Stéphanie Majerus** (48 57 57-35; smajerus@land.lu), **Erwan Nonet** (48 57 57-28; enonet@land.lu), **Sarah Pepin** (48 57 57-36; spepin@land.lu), **Pierre Sorlut** (48 57 57-20; psorlut@land.lu), **Bernard Thomas** (48 57 57-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (48 57 57-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (48 57 57-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Yi Ren (48 57 57-32; yren@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 48 57 57-1 **Fax** 49 63 09 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Lëtzebuurger Land **Instagram** [letzland](https://www.instagram.com/letzland) **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,50 € **Abonnement annuel** 220,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

FESTIVAL DE BAYREUTH 2025

Les Maîtres Chanteurs, dégonflez-moi ça

IIII Lucien Kayser

Loin des mythes et des dieux, et l’accent mis d’autant plus sur la détente et le sourire

Ce qui peut bien rapprocher Wagner et les fromages fondus français du fabricant Bel ? C’est une exposition au musée qui jouxte la maison Wahnfried, en 2022, entre instrumentalisations publicitaires du maître de Bayreuth et parodies, qui me l’a appris. Pendant la Première Guerre mondiale, sur les camions de ravitaillement en viande fraîche, était peinte une tête de vache hilare, imaginée par l’illustrateur Benjamin Rabier, et les poilus avaient vite fait de s’inspirer des transports de troupes allemandes sous les emblèmes des « Valkyries », pour détourner l’animal en « Wachkyrie ». Et le nom de la marque fut déposé en 1921, il fonctionne toujours.

Et la vache, rigolote comme au début, mais immense et gonflable, est là, surplombant la Festwiese dans sa version plastique, tel un portail inversé, dans la nouvelle mise en scène des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Et pour aller tout de suite au dénouement, quand Beckmesser a failli, se trouve mis sur la touche, le voici qui débranche la fiche, la vache se ratatine, et il faut que Sachs, très vite, remette la prise pour redonner ses forces à l’animal. Le concours de chant a donné son vainqueur, on aurait dit le prix de l’Eurovision en plein Disneyland, mais on n’en a pas fini des emmerdes. Il est vrai que le texte les appelle, et pas besoin de s’en prendre aux accents nationalistes, ça a été fait, à Bayreuth avec Katharina Wagner et Barrie Kosky ; non, le metteur en scène Matthias Davids qui vient de la comédie musicale, a juré de rester dans la légèreté. Cependant, personne ne veut plus d’enrôlement dans les maîtres chanteurs, et l’air du temps aidant, c’est la jeune femme, c’est Eva qui se saisit de Stolzing, et les deux de s’en aller, laissant le père Pogner ainsi que Sachs cloués sur place, floués. Pourquoi seulement une jeune femme tant soit peu émancipée se laisse-t-elle traîner comme enjeu sur une estrade de fête foraine, entièrement prise dans un arrangement de fleurs dont seule la tête ressort ? Il est vrai que l’allemand connaît le mot « Preiskuh », et nous en resterons là avec les rapprochements vaches.

Il serait en plus injuste de vouer aux gémonies cette production pour sa dernière demi-heure (même si elle compte énormément). On l’a laissé entendre, Matthias Davids a pris les

Maîtres Chanteurs pour ce qu’ils sont aussi, seule comédie si l’on veut de Wagner, il a misé sur l’humour, la bonne humeur (peut-être en contrepoison de nos temps maussades) ; il a surtout réussi à convaincre dans les relations entre les personnages, dans l’éclairage des sentiments, des attitudes, plus largement dans ce qu’il y a de vivant. Et là-dessus, il a pu compter d’une part sur un chef à la direction ample, un Daniele Gatti parfaitement à l’écoute des chanteurs, d’autre part sur ceux-là mêmes, tellement ils ont avec beaucoup de force et de délicatesse, suivant les besoins, su faire vivre les notes, mieux, les incarner. Ce qui vaut pour les deux couples, Eva (Christina Nilsson) et Stolzing (Michael Spyres), Magdalena (Christa Mayer) et David (Matthias Stier), a fortiori pour Beckmesser (Michael Nagy), rôle combien ingrat, mené ici avec une drôlerie braveuse sans verser jamais dans la caricature malvenue.

Ah, bien que l’ensemble, avec tous les maîtres chanteurs, et veilleur de nuit, ait été d’une belle cohésion, une mention particulière doit aller à Georg Zeppenfeld, un Hans Sachs on ne peut plus humain, rien que par les états d’âme qu’il sait transmettre, et il le fait avec une profondeur constante. Dans une grande clarté de l’expression, due à son phrasé, au poids donné aux mots. Et là le compliment de légèreté prend tout son sens. D’autant plus que ces *Maîtres Chanteurs*, avant de les (re)voir au Festspielhaus, avaient été découvertes à la télévision ; avec les cadrages qui lui sont particuliers : de gros plans sur Sachs, dans sa bonhomie justement, dans son espièglerie, dans ses accès de colère aussi (nourrie de son renoncement à Eva), dans une supériorité qu’il ne fait jamais sentir aux autres. Zeppenfeld mène son Sachs à travers ce rôle si monstrueux, si plein d’embûches, une voix sans la moindre lourdeur, des gestes précis, comme allant d’eux-mêmes.

Une chance que ces deux visions, il est vrai que dans le cas du Festspielhaus, c’est l’écoute qui l’emporte. Et plus que jamais pour la reprise de *Lohengrin*, avec le retour au pupitre (si le mot convient pour la fosse mystique) de Christian Thielemann, deux ans d’absence, c’est peu finalement, c’est assez pour un triomphe. Amplement justifié, dès le prélude, ce son qui semble naître du néant, un envoûtement qui



Hans Sachs, avec la maestria de Georg Zeppenfeld, et au fond, Eva pris dans les fleurs

Retour de Christian Thielemann au pupitre après deux ans : c’est peu finalement, mais assez pour un triomphe

vous saisit peu à peu, et tous y ont succombé, musique hypnotique pour Nietzsche qui a quand même des réserves, trop efficace, dit-il, quant à Baudelaire, il s’est trouvé délivré des lois de la pesanteur. Pour la production actuelle, c’est l’avis de Thomas Mann qu’on retiendra, insistant sur la couleur bleu-argent. Car les décors de Rosa Loy et de Neo Rauch, leurs ciels de toutes les nuances font autant le climat. Mais là encore, rien à signaler de particulier du côté de la mise en scène (Yuval Sharon), c’est bien l’histoire du chevalier de lumière ; à Barcelone,

récemment, Katharina Wagner a carrément mis les choses à l’envers, posant radicalement la question du bien et du mal. On se satisfera des légères rebiffades d’Elsa.

À Bayreuth, on s’est assagi, le *Ring* de Valentin Schwarz vit sa dernière année, et pour lui succéder, en 2026, année jubilaire, c’est au passé revu par l’intelligence artificielle qu’on fera confiance. Mais restons encore avec ce *Lohengrin*, ses interprètes applaudis à tout rompre, deux couples toujours, Elsa (oui, Elza Van den Heever) et Lohengrin (Piotr Beczala), Ortrud (Miina-Liisa Värelä) et Telramund (Olafur Sigurdarson), sans oublier le personnel royal, Mika Kares et Michael Kupfer-Radecky. Enfin, mais là il faut joindre les deux soirées, ce fut le premier contact avec des chœurs fortement remaniés et leur nouveau directeur Thomas Eitler-De Lint ; on sait leur importance, et le temps qu’il faut pour atteindre l’excellence visée. Les choristes, les voici tous rassemblés, répartis sur scène, dans le final des deux opéras, au départ d’Eva et de Stolzing, à l’arrivée d’un Gottfried tout en vert ; des dénouements qui semblaient laisser les deux groupes, du Brabant, de Nuremberg, plus que pantois, dans un grand désarroi. Peut-être le sentiment dominant de nos jours. ●

AVIS



Avis de marché

Procédure : 13 européenne concurrentielle avec négociation
Type de marché : Services

Date limite de remise des plis :
18.09.2025 10.00 heures

Intitulé :
Appel à candidatures relatif aux services de maîtrise d’œuvre globale en vue de la conclusion d’un marché négocié dans l’intérêt de l’Équipement des Maisons des Matériaux I et II à Belval.

Description :

- Le présent appel à candidatures s’inscrit dans le cadre d’une procédure concurrentielle avec négociation. La mission de maîtrise d’œuvre globale et les délais prévus seront définis dans le dossier de consultation qui sera remis aux candidats retenus ;
- La mission comprendra l’ensemble des phases de la planification et de l’exécution. Le début des prestations est prévu pour le 1^{er} trimestre 2026.

Critères de sélection :
Conditions de participation et sélection des candidats :

- Ne peuvent participer au présent appel à candidatures que les candidats qui

remplissent les conditions (minimales) de participation.

- La sélection des candidats à participer à la phase de la négociation se fait sur la base des dossiers de candidature qui témoignent de la qualification du candidat en référence aux critères de sélection, des capacités économiques, financières, techniques et professionnelles du candidat et de ses compétences, expériences et efficacité nécessaires à la bonne exécution de la mission.
- Les candidats retenus recevront le dossier de consultation lors de la 2^e phase de la procédure.
- Les conditions de participation sont précisées dans le document de consultation.

Conditions d’obtention du dossier :
Dossier de consultation à télécharger gratuitement sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis :
La remise électronique des candidatures sur le Portail des marchés publics (www.pmp.lu) est obligatoire pour cette procédure conformément à la législation et à la réglementation sur les marchés publics avant les date et heure fixées pour l’ouverture.

Autres informations :
Phase d’attribution de marché :

- Les candidats retenus sont admis à la phase suivante de la procédure ;
- Ils recevront le dossier de

consultation et sont invités à établir une offre qualitative et financière qui sert de base aux négociations ultérieures éventuelles ;

- Lors de cette phase, le pouvoir adjudicateur se réserve le droit d’attribuer le marché sur la base des offres initiales sans mener de négociations ;
- Le marché sera attribué au candidat présentant l’offre économiquement la plus avantageuse, déterminée sur base du meilleur rapport qualité/prix en fonction des critères d’attribution suivants : critère de qualité 70%, critère prix 30%.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2502017

Une forêt à soi

IIII Benjamin Bottemer

land
15.08.2025



Jean-Pierre Reitz,
fier de ses bonsaïs

Dans la culture japonaise, le *tokonama* désigne un objet, une écriture, une pierre ou un arbre placé dans une demeure pour honorer et impressionner le visiteur. Mais il ne viendrait pas à l'idée de Jean-Pierre Reitz d'installer l'un de ses bonsaïs dans sa maison. « Il dépérirait en trois mois ! explique ce passionné de nature, qui pratique l'art du bonsaï depuis trente ans. Il ne faut tout de même pas oublier que c'est un arbre... ». Direction le jardin donc, où tel un empereur chinois (patrie d'origine de cette pratique millénaire), Jean-Pierre a fait venir la forêt à lui. Quelque 70 arbres vivent et « grandissent » ici, chacun demandant des soins particuliers selon son stade de développement : les *mame* tiennent dans la main, puis peuvent devenir *shohin*, *komono* etc... Les plus beaux sont exposés sur des plateaux tournants, comme ce charme qui a bénéficié de 15 heures de taille sur trois jours, ou ce hêtre primé sur lequel Jean-Pierre travaille depuis dix ans. À leurs côtés, de plus modestes érables, prunelliers, oliviers, magnolias, ou ces aubépines s'élançant depuis une souche unique, leur donnant un aspect d'oasis miniature.

N'importe quelle espèce peut être utilisée pour en faire un bonsaï. Si on peut en acheter chez des pépiniéristes, on peut aussi pratiquer le *yamadori*, qui consiste à prélever des spécimens en forêt. « Il n'est pas nécessaire d'aller très loin, indique Jean-Pierre en désignant la forêt autour de chez lui. J'ai par

exemple un chêne rouvre prélevé près d'ici. On demande toujours l'autorisation au forestier, mais comme on privilégie de jeunes pousses régulièrement broutées par le gibier, qui resteront donc toujours petites, généralement il n'y a pas de problème ». Une fois l'arbre dans son pot, le travail commence : on soigne le pied, on introduit dans la terre des engrais organiques, on taille les racines ainsi que le feuillage pour maîtriser le bourgeonnement et laisser passer assez de lumière, on ligature les branches pour les orienter. Un joli réseau de branches est un critère majeur de beauté pour un bonsaï. Mais l'idée n'est pas d'atteindre une perfection à l'aspect figé. « Dans la culture zen, le changement est important, on le célèbre, précise Jean-Pierre. Avoir un arbre qui semble à l'état naturel est idéal. Parfois, des parties du bonsaï meurent, on ne peut rien y faire... mais le bois mort qui s'enchevêtre avec le vivant, c'est aussi très beau ».

Cette activité minutieuse et contemplatrice convient bien à un être comme Jean-Pierre, luthier à la retraite qui continue à construire des instruments dans son atelier. L'art du bonsaï, né en Chine vers 200 ans avant JC, a été ensuite adopté par la philosophie zen japonaise à la fin du huitième siècle. « J'étais déjà quelqu'un de zen avant de cultiver des bonsaïs, sourit Jean-Pierre. J'aime la simplicité, l'épure : c'est ma philosophie de vie ». Une passion née un peu par hasard : son épouse Annick, qui soigne le potager et les fleurs de leur jardin, lui présente un jour une amie souhaitant se débar-

asser de ses spécimens. « J'ai été contaminé par le côté créatif, explique-t-il en sirotant une tisane maison. Déjà en lutherie, c'était ce que je préférais ».

Jean-Pierre est fier de ses arbres, aime les montrer, faire remarquer l'aspect « dramatique » d'un pin à l'allure torturée, ou un olivier qui semble millénaire... Il l'est peut-être : comme de nombreux bonsaïs, il s'est transmis de passionné en passionné. « Dans tous les cas, l'objectif est d'apporter une sensation à celui qui regarde l'arbre, comme pour une œuvre d'art » note Jean-Pierre. Certains ne valident pas cette vision des choses, ce qui a pu poser des problèmes à l'association qu'il préside, le Bonsaï Frënn Minett de Differdange, pour l'obtention de certaines subventions. Néanmoins, les arbres cultivés par les membres de l'association sont régulièrement exposés.

Si soigner un bonsaï est un plaisir qui se savoure sur le long terme, pas besoin d'être un expert pour s'en occuper, assure le retraité : il nécessite simplement, « comme un enfant », qu'on lui consacre un peu de temps, d'amour et de patience... et d'avoir sous la main, en cas d'absence, un voisin en qui on a une confiance totale. En cette période de grosses chaleurs, celui de Jean-Pierre répond présent pour arroser ses arbres deux fois par jour. On rêve d'en avoir un comme ça. ●

DAS HEILMITTEL

Kaltes klares Wasser

Die große Frage lautet bei der Hitze im Sommer: Wohin? Vor der Tiefkühllecke und den Milchprodukten im Supermarkt kann man immerhin nicht ewig



stehenbleiben. Sobald das Thermometer über 30 Grad steigt, sind die diversen Schwimmbäder des Landes überlaufen. Nicht alle kühlen ähnlich ab: In der Hauptstadt etwa ist 28 Grad die Ansage in den städtischen Bädern; in der Badanstalt jedoch liegt sie auch mal bei 28,8 Grad. Das würde für die Nutzer/innen jedoch „keine Risiken mit sich bringen“, teilt die Stadtverwaltung dem *Land* mit. In der Nacht kühle die Temperatur ab, und sie konstant gleichzuhalten, erfordere zu viel Austausch von Frischwasser. Auch die Coque in Kirchberg bleibt mit 27,6

Grad kühl und übersteigt nie 28 Grad. In den Thermen in Strassen (Foto) ist in den Hauptbecken 28 Grad die Norm. Wer eine wirkliche Abkühlung sucht, sollte in den Norden fahren: In Redingen/Attert sind zwar im Haupt- und Außenbecken 27,6 Grad die Norm. Werden draußen mehr als 30 Grad gemessen, werden die Becken jedoch auf 24 Grad runtergekühlt. Oder gleich schnell in den Stausee springen, bevor wieder Blaualgen auftauchen: Dort liegt die Temperatur am Zufluss der Syrbaach morgens bei circa 15 und mittags bei circa 19 Grad (Stand 25. Juli). *SP*

L'OBJET

Contrario et Prisme

La végétalisation des villes constitue un enjeu de taille face aux défis climatiques. La Luga (Luxembourg Urban Garden) pourrait être l'occasion rêvée de faire germer des idées et des bonnes pratiques. Mais la manifestation se contente de petits gestes superficiels. Dernier en date : l'installation de mobilier urbain « écologique » qui allie « matériaux durables et plantations ». Sur l'esplanade devant le Casino-Luxembourg,

deux structures mobiles ont été inaugurées en grande pompe. L'ombrelle *Contrario* (photo, 11 000 euros dans le catalogue du fabricant, le Français Artech) et le banc *Prisme* intègrent des assises en lames de bois (exotique !) et des plantations. Sous ces éléments, un système de récupération des eaux de pluie facilite l'arrosage. Végétaliser les places urbaines imperméabilisées avec du mobilier, l'idée est louable. L'aspect éphémère de l'initiative l'est moins : Ces deux pièces ne sont que prêtées à Luxembourg le temps de la Luga (jusque fin octobre), pour faire la promotion de l'Internationale



Gartenausstellung qui se tiendra en Rhénanie-Palatinat en 2027, soit dans 18 mois. Cela explique aussi pourquoi il n'a pas été fait appel à des designers locaux pour concevoir ce mobilier urbain. Tout ça pour ça. *FC*

PRINTED IN
LUXEMBOURG



HANNERLAND

Ein Produkt von Richtung22

D’WOURECHT HANNERT DEM LAND

LÉIF LIESENDER,

mir sinn am Summerlach. Fir d’Regierungen ass dat normalerweis de Moment fir politesch Knaschtere i onopfällg iwwer d’Bühn ze kréien. Dëst Joer geschitt awer de Géigendeel: Et gouf sech mat leschter Kraft an d’parlamentaresch Vakanze gerett, fir sech z’erbloosen.

A Frankräich schleeft sech d’Regierung an d’Summerpaus, ier se am Hierscht entgültg d’Ënnerstëtzung vum Parlament verléiert. An den USA gouf mat der parlamentarescher Vakanz esou just de Vote iwwer d’Publicatioun vun den Epstein-Files verhënnert. A fir de Luc Frieden heiheem virum komplette Gesichtsverloscht ze retten, gouf d’Don’t-Call-It-Tripartite siwe Woche laang ausgesat. Weinst der Summervakanz. D’Entscheidung fir d’Unerkennung vu Palästina: No der Summervakanz. An eng nächst Chamberssessioun gëtt et réischt am Oktober. An do och just, fir den neie Grand-Duc ze kréinen.

Vläit wier elo de Moment Konsequenzen ze zéien. Wier et net eng Iddi, verschiden Parlamenter einfach guer net méi aus der Summerpaus zrëckzehuelen? Besonnesch zu Lëtzebuerg huet d’Parlament keng wierklech Funktioun. An awer muss d’Regierung mat vill Opwand Geheimdokumenter onzougänglech maachen, méiglechst näischt-soend Äntwerten op parlamentaresch Froen schreiwen a reegelméisseg a Kommissiounssetzungen optauchen, fir dass sech d’Deputéiert eescht geholl spieren. D’Decisiounen sinn dee Moment souwisou schonn am Ministerrot gefall. D’Parlament kascht just Zäit, Geld an Nerven. Et passt net méi zum Zäitgeescht.

Wat eis elo fehlt, ass eng gutt Occasioun fir d’Demokratie als iwwerflësseg ze deklaréieren. Mee et ass wäit a breed keng nei Pandemie a Siicht. Dann vläit e Krich? An deser Editioun vum *Hannerland* berichte mir iwwer eng Rei Ueschléi, déi eis Heemescht getraff hunn, a stellen eng éischte Kéier an exklusiv Zesummenhäng hier. Et ass un der Regierung, dës eemoleg Chance z’erkennen.

Domat eng gutt Lektür gewënnscht,
F.P.

ISOLÉIERT FÄLL

Zwar hat een Nazi zu Stroossen TATP am Keller gelagert an eng Chlorgas-Attack op den Eurovision Song Contest geplangt, och haten d’Kanner vun engem rietsradikale Politiker sech zu „Pädhunter“ ernannt an en 19-Järegen gefolttert, zesummegegeschloen a beklaut, an och goufe Membere vum rietsradikalen Netzwierk „Königreich Deutschland“ an de „Reichsbürger“ zu Lëtzebuerg identifizéiert. Grënn, sech Suergen iwwer rietsextrem Gewalt ze maachen, bestinn awer glécklecherweis keng.

SE SINN NEES DO

Sabotage un der Rullpist vum Findel, eng Attack op den Post-Reseau, en Opmarsch vun auslänneschen Truppen op engem Feld zu Hengescht. Ass Lëtzebuerg zur Zilscheif ginn? D’Hannerland kann elo exklusiv Motiver dofir präsentéieren, dass et sech heibäi ëm eng Rei koordinéiert a gezilt Attacken handele kéint.

Eis Recherche féiert eis déif an den Lëtzebuurger Sécherheetsapparat. Hei wor d’Hoffnung grouss, wéi de Luc Frieden ugefaangen huet, dat Wuert „Resilienz“ inflationär ze benotzen. Och d’Interviewen vun der Verdeedegungsministesch Yuriko Backes woren villversprechend. Mee séier huet sech gewisen: déi zousätzlech Milliounen landen net do, wou een se sech erhofft hat. Et wäert keng Lëtzebuurger Panzerdivisioun ginn, keng Atom-U-Booter, kee Flugzeugträger um Stau. Kuerz: Lëtzebuerg bleibt weder verdeedegungs- nach ugrëffsfäeg.

D’Wirtschaft wor mol nees eng Kéier méi séier. Eng Armada vu Start-Ups, Firmen aus dem Logistik-Beräich, der IT, KI an dem Weltraum-Secteur hu sech op eemol als Lëtzebuergesch Rüstungsindustrie präsentéiert an de gesamte Budget agefuert. CSV-Politiker plädéieren oppen dofir, d’Finanzplaz an d’Verdeedegung uneneen ze koppelen an déi global Oprüstungsspiral als lukrativ



Chance fir d’Fongenindustrie ze verstoen. Luxinnovation amplaz Härebiere, Dual-Use amplaz Hard-Use, Mistral AI amplaz Rafale. Mat der Entwécklung vu woken Solar-Dronen géif net just een neit Zäitalter agelaud, mee Joerzéngten vu klassischer Krichsféierung an Expertise op den Tipp geheit ginn. D’Verdeedegung vum Land ass zweetrangeeg. Mee géint d’Lobby aus der Chambre de Commerce haten d’Genereel vun Arméi a Police keng Chance an hu kapituléiert.

An der zweeter an drëtter Reih vun der Sécherheetsdéngschter huet et ugefaange ze rumoueren. Al Netzwierker goufen aktivéiert, heescht et. Kreesser aus der deemoleger Gendarmerie, dem groussherzoglechen Geheimdéngscht a souguer d’Bréifdréier. Wourunner ee sech inspiréiere wollt, wor séier kloer. Schonn eng Kéier an der Geschicht vu Lëtzebuerg gouf probéiert, dem Land seng Schwächen a puncto Sécherheet virun Aen ze féieren. Schonn eng Kéier sollt mat der richtegen Attacken zum richtige Moment ee substan-

EXKLUSIV-INTERVIEW MAM POST-HACKER

Wat wor d’Motivatioun vun deejénigen, déi Enn Juli d’Post gehackt an d’Land fir véier Stonnen an d’Chaos gestierzt hunn? Hu mir et tatsächlech mat de Bommeleëer ze dinne? Fir endlech Äntwerten ze kréien, huet d’Hannerland Annoncen am Darknet geschalt. Nach virum Lëtzebuurger Wort wollte mir dës Kéier déi éischt sinn, fir Verbiecher eng Bün ze ginn. Et huet net mol 72 Stonne gedauert, duinn hat d’Hannerland schonn dat éischt Bekennerchreiwes an der Inbox. Den Text wor kryptesch, geschwat gouf vu: „Crime District“, „Me MAXI“ an „Systempress“. Iwwerraschenderweis huet sech um Schluss vum Message eng Handysnummer fonnt, d’621-Virwal huet ob eng Post-Nummer higewisen. Den Hacker wollt eis also weisen, dass en nach am System wor. Mir hunn ugeruff.

Hannerland: Firwat hudd Dir Iech d’Post ausgesicht?

Hacker: Dat ass eng gutt Fro. Ech weess dat net méi sou genee. Dat sinn eben déi Gréisst. An de Präis huet fir mech lo keng grouss Roll gespillt. **Et ass Iech net ëm d’Suen gaangen?** Nee. Also ech hunn einfach de selwe Choix getraff, wéi all Mënsch a mengem Ëmfeld. **Äert Ëmfeld? Dir mengt de Grupp, an deem Dir aktiv sidd?** Jo, also Frënn a Famill, Noperen an sou. Ass net all Lëtzebuurger bei der Post? **Dir wollt also geziilt all d’Lëtzebuurger treffen? Dir wollt d’Natioun treffen?** Am Fong wollt ech, wéi gesot, just vum „Entertain Me XL“ op den „Entertain Me MAXI“ upgraden. **Hudd Dir d’Post kontaktéiert? Gouf et Fuerderungen?** Ma, ech hu probéiert do unzeruffen, mee et ass näischt méi gaangen. Éischt duinn hunn ech mer ugefaange, Froen ze stellen.

Kënnt Dir eis Schrëtt fir Schrëtt explizéieren, wéi dir virgaange sidd? D’Entscheidung hat ech scho virunner getraff. An du wollt ech dat op menger Tëlee ëmstellen. Ech muss iergendepes falsch gedréckt hunn op der Telecommande. Tjo, an duinn hat ech den Internet geläscht. Näischt ass méi gaangen. **Mee wéi konnt Dir d’Sécherheetsstruktur vun der Post ëmgoen?** Ech sot dach schonn, ech wollt op den Entertain Me MAXI ëmschalten. Weinst dem Crime District Kanal! Ech wor um MyTV a wollt dat do astellen. Ech hat do d’Beschreibung blöderweis just op Englesch a wosst net méi, wéi ech an d’Astellunge kommen. Do stoung eppes vu „Press System...“ **Här Hacker, bei deem Fachjargon komme mir leider net mat. Mee erklärt eis, wéi vill Schued Dir uriichte konnt.**

tiellen Invest an d’Landesverdeedegung erzwonge ginn.

Op ee mol gi massiv Schied un der Rullpist um Findel entdeckt. Et sinn net déi üblech Mängel, well Giorgetti de bëllegste Sand bei deenen deiersten Bauoptrag asetzt. Dat hei ass bewosst Sabotage. D’Monarchie reagiert séier a stellt kloer: d’Prënzen hunn een Alibi, se leien un der Côte d’Azur. Dann fällt véier Stonnen laang de Reseau vun der Post ewech an déi gesamt Erzielung vu Lëtzebuerg als modernen Cyber-Staat steet a Fro. Wéi sech Honnerten op engem Feld am Norde versammelen, ass d’Police komplett iwverfuert a mécht sech lächerlech. Wéi konnten déi all iwwer d’Grenz kommen, firwat hunn eis eis Geheimdéngschter net gewarnt, a firwat mussst nieft der Spezialunitéit an dem Helikopter och all verfügbaren Duerfpolizist am Emkreess vun 50 Kilometer do op d’Feld kommen fir mat der Lag eens ze ginn?

E puer Summerdeeg sinn duergaangen, scho wor d’Lëtzebuurger Sécherheetsstruktur zesummegebrach. Op ee mol gi mir un déi hëtzegste Phasen vum Kaale Krich erënnert. An dann stierft och nach den Colonel Charel Bourg, e Matwässer vun deemols. Ginn hei Strukturen geschützt, déi vläit nach aktiv sinn? Alles deit drop hin: D’Bommeleëer sinn zereck.

Ech hunn deen nächsten Dag an d’Zeitung gekuckt a gesinn, dass wuel ëm genee déi Zäit am ganze Land den Internet fort wor. Et deet mer wierklech leed, dass ech do dee Feeler gemaach hunn, ech wosst jo net, dass dat sou ee groussen Impact hu wäert. **D’Post seet, dass deen nämmlechte Problem net nach eng Kéier virkomme kéint, dass hire System lo sécher wier. Wéi gesitt Dir dat?** Schéin a gutt, mee ech hu mäin Upgrade nach ëmmer net.



LU-Alert

2025-08-14 8:13
Wann Iech dës Message net erreecht, dann kënnt Dir den 112 net erreechen. Dass dëst de Fall ass, kënnen mir Iech awer net matdeelen, well dës Message Iech net erreecht. Soubal Iech dës Message erreecht, ass den 112 och nees erreechbar.

Mat LU-Alert gesäis du et kommen!

Wetter:



Liebesbriefe an die Redaktion: hannerland@richtung22.org

Preis: 240 LuF.



4 045357 007391



LÉON: MENG BANNENZEG AFFÄREN



Kapitel 8: Mäin Häerzblat
Nieft dem Joseph Bech hunn ech net vill politesch Virbillen. Mee ee Politiker huet et mir definitiv ugedoen. Zanterdeem hie mech am Mee a mengem Ministère besicht huet, maachen ech alles, fir dëse Mann sou dacks wéi méiglech erëmzegesinn. Dëslescht sinn ech souguer bis op d’Zugspitze ropgeklomm, fir do säin Discours iwwer d’„Migrationswende“ nozelauschteren. Anscheinend hätt ech och d’Gondel huele kënnen – mee am Wëssen, mäin Idol uewen unzutreffen, sinn ech do praktesch erop geflunn. Den Alexander Dobrindt. Et wor epesch.

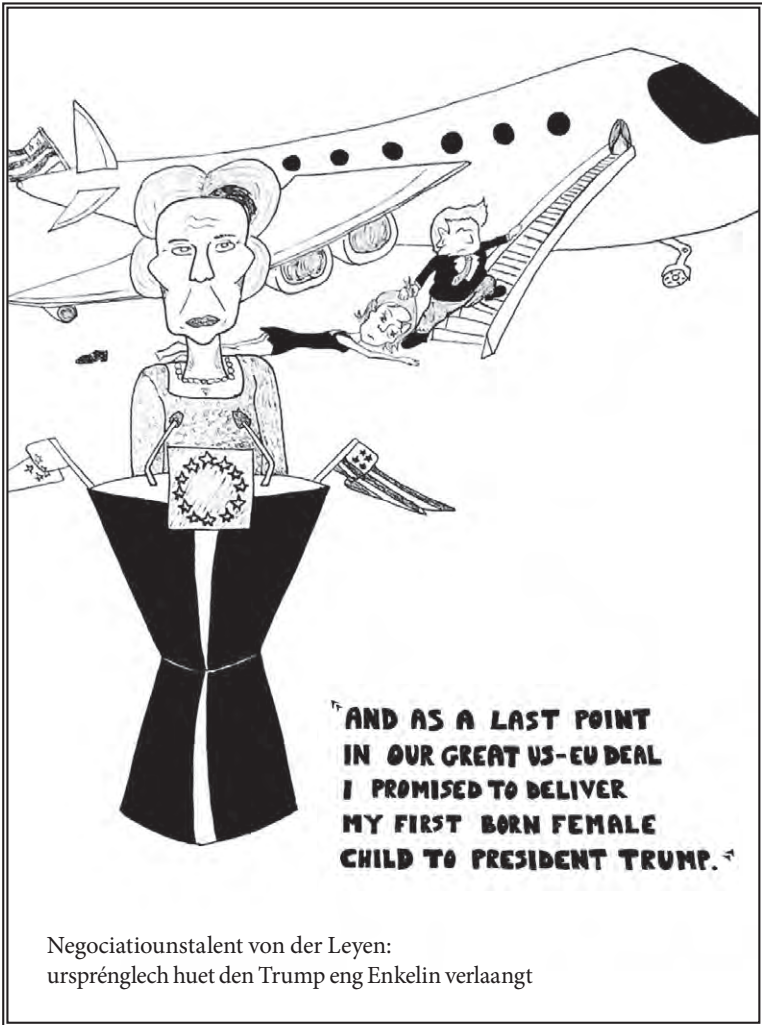
Lo hunn ech him zu Kopenhagen op engem EU-Sommet opgelauert an hien an een Niewesall ragelackelt. Do hunn ech souguer séier nach e Kruzifix opgehaangen – dat ass a sengem Heemechtsland Virschrëft – mee him ass et leider net opgefall. Hien huet mech gefrot, wourëms et da goe géif, a gesot, dass hien net souvill Zäit hätt.

Well mir näischt Besseres agefall ass, hunn ech de Grond genannt, deen ech och nennen, wann ech versichen, hien nuets nach un den Telefon ze kréien: Schengen.

Dunn treëft et mech ganz onerwaart. Offensichtlech ass den Alexander bereet, de Problem aus der Welt ze schafen. Dann géif hien och net méi sou dacks meng kostbar Zäit verschwenden, seet hie ganz léif. Et wier ganz einfach: Meng Poliss wénkt déi... „verdächtig“ Leit aus dem Trafic eraus, an op däitscher Säit gi se dann um Parking kontrolléiert. Et ginn nach ëmmer sou vill Leit kontrolléiert, wéi virdrun, mee den Trafic fléisst erëm – an dat ass et jo, woufir Schengen steet: Autofueren ouni Stau. Domat wollt hien d’Gespréich ofschléissen, ech hu verzweifelt versicht, op aner Themen iwwerzelenken. Ech hunn him meng voll Ënnerstëtzung bei senge Pläng fir Frontex-Sammellager fir refuséiert Illegaler ausgedréckt. Hien sot Merci an hat schonn ee Fouss

an der Dier. Ech froen hien, ob ech mer säi „Sonderregister“ fir Transsexueller ofkucke kéint, hie rífft „Ja“ a schonn ass en am Gank. Am Gank ruffen ech him hannendrun: „Herr Minister für das Binnenzischte, Sie müssen mir unbedingt noch einen Tipp geben für die Totalüberwachung von der Bevölkerung.“ Den Alex schonn am Lift. Wéi d’Dieren sech schlësse, rífft e mer „Palantir“ zou. Ech maache, wéi wann ech wéisst, vu wat e schwätzt, obwuel ech Harry Potter ni gelies hunn.

Sou e gudde Mann, an sou hëllefsbereet. Mee ech si verzweifelt. Wann de Schengen-Problem geléist ass, feelt mer e Grond hie rëmzegesinn. Mäin Telefon rabbelt an ënnerbrécht meng Melancholie: „!!!LU-ALERT!!! Party-Alarm zu Hengescht!“ Ech weess, et war iwwerdriwwen, mee ech wollt onbedéngt, dass den Alex mir oder och just mengem Land vläit awer nach e bëssi Opmierksamkeet schenkt. Also hunn ech de Generalalarm ausgeléist, an de gréisste Police-Asaz vun deene leschte Joerzénge declenchéiert. Wéinst enger Party op engem Feld. Ech musst selwer schmunzelen, ech wor verléift.



„Vun all deenen, déi mir dëst Joer verléieren, huet hien déi mannste Mënscheliwwen um Gewëssen“, schwärmt de Paul Philipp.

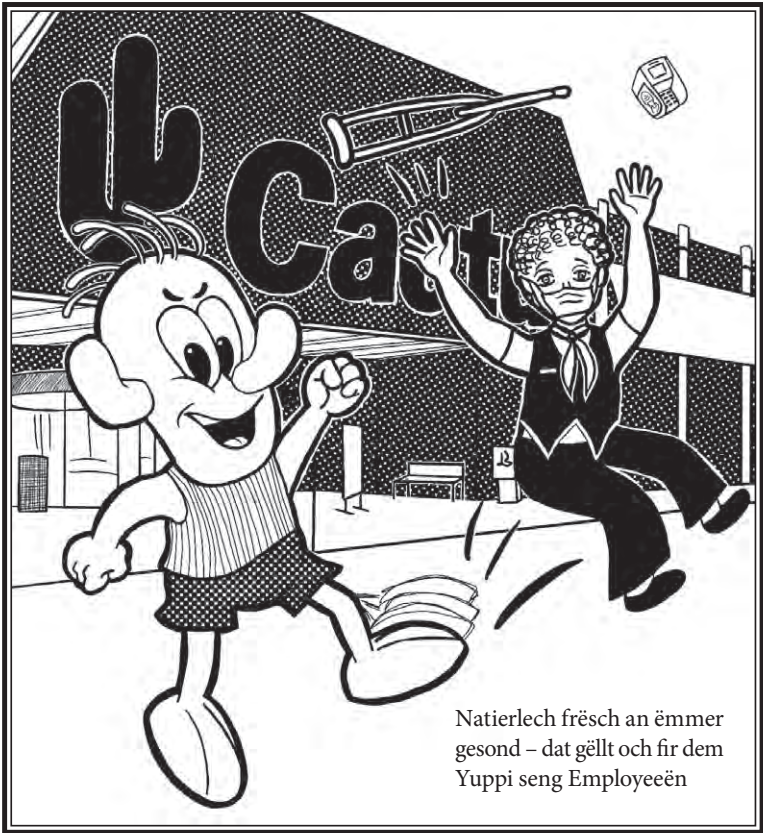
D’FLF trauert ëm de passionéierte Fraenhaasser a verurteilte Gewaltverbiecher

GERSON RODRIGUES † (2017-2025) †

De „beschte Stiermer vun der Nationalekip“ (Wort, RTL) ass no de Laangzäitfollegen vu liewenserhalenden Moosname fir säi Verbandspräsident vun eis gaangen.

Fir senger Karriär ze gedenken, kënn Dir en Don maachen un:
Femmes en détresse A.S.B.L.: BCEE LU74 0019 7355 5369 3000

D’Bäisetzung ass an Thailand am ganz klenge Krees vu sengen Ënnerstëtzer.



SPAWECKSÉCHERHEET MAM HANNERLAND

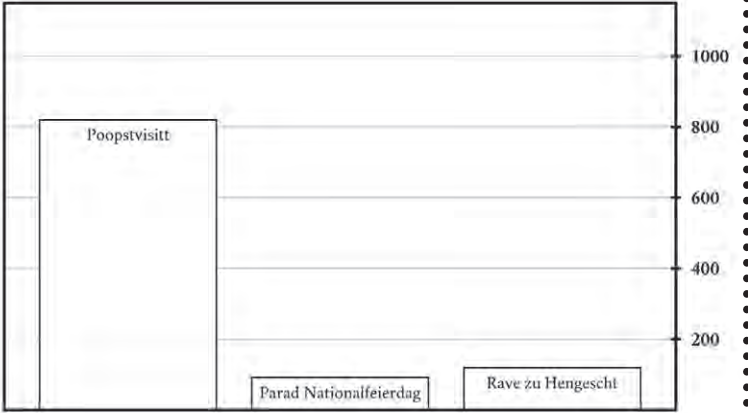
No de villen Artikelen iwwer geklaute Sue mat engem falsche BIL-Link, si vill Lëtzeburger Bierger*innen sécher, dat si selwer ni géifen op esou Arnaquen erafalen. Fir déi Lieser*innen, déi lo awer éischter veronséichert sinn, bitt d’Hannerland-Redaktioun eng limitéiert Offer: Déi éischt 50 Leit, déi eis hiren Numm, hir Adress, hiert Mail-Passwuert, hire Gebuertsdatum, déi lescht fënnf Zifferen vun hirer Sécurité-Sociale-Nummer, den Numm vun hirem éischten Hausdéier, de Meeder-

chersnumm vun hirer Mamm, hir Liblingszort Glace, an eng béidsäiteg Foto vun hirer Kreditkaart u marccrochetvundercaritas@gmail.com schécken, kréie vun der Hannerland-interner Sécherheets-expertin all hir Konten ofgeséichert, an zousätzlech eng Gratis-Broschür mat de sécherste Passwierder heemgeschéckt!

Maacht Iech séier bäi, et si just nach 9 Plaze fräi!

STATISTIK VUM MOUNT

D’Police recuperéiert hir Force nëmme lues nom Verloscht vu gutt 700 Beamt*innen am Kader vun der Poopstvisitt.



SUMMERBRACH

Lëtzebuerg mécht bekanntlech all Summer e puer Méint Paus. Net just eis Politik an d’Chantieren hale sech drun, nee: och eis Press fillt sech beméit, dat allsäits bekannten „Summerlach“, dat sech dëst Joer als méi grouss wéi d’Lächer an der Pist um Findel eraus stellt, ze fëllen.

Während d’Welt ëmmer méi aus dem Rudder leeft an d’Bevëlkerung mat Krisen iwwer Krise geplot ass, kritt Lëtzebuerg am Summer dovun relativ wéineg mat. Alles roueg an enger Presselandschaft, déi sech, während hir Lifestyle-Journalist*innen an der Vakanz sinn, endlech op déi wierklech wichteg Noriichte konzentréiere kann.

Wéi zum Beispill dat gréisst Schwéierstverbrechen, deen d’Land säit laangem gesinn huet: RTL-Informatiounen no goufen op engem Miseler Dëppfest e puer Wäiglieser geklaut. No e puer Deeg dann den dramateschen Update: se goufen nees zrëckbruecht – an zwar ongespullt. Déi Betraffe hu bis haut mat de Follegen vun dësem traumateschen Erlebnis ze kämpfen, mee d’Press ass längst un der nächster décker Story drun. RTL huet nämlech en décke Fësch un der Aangel: en Exklusivinterview mam Starreporter Philip Crowther. Et ass net oft, dass e Journalist sech bei RTL verleeft, an do hate se natierlech vill pertinent Froen un hien, wéi zum Beispill: „Wou ass dëng Liblingsplaz

hei am Land?“ Spoiler: Et ass déi fréier Entrée vun Radio ARA, wou hien seng Karriär ugefaang huet. De Beweis, dass den ARA e bessert Karriärssprongbriet ass, wéi RTL – dem eenzege Medienhaus zu Lëtzebuerg, wou d’Summerlach zwielf Méint dauert.

Mee och d’Tageblatt weess, wat wichteg ass: Fir international Noriichte ginn et jo Kuerzmeldungen vun der AFP. Dat spuert Ressourcë fir déi wierklech schwéier journalistesch Aarbecht, wéi zum Beispill: War op der Welleschter Kiermes wierklech fir Iessen a Gedrénks gesuert? (Fazit: jo, war et.)

Eng ausféierlech Fotosgalerie mat e puer Hakekräizschmierereien – fir déi wech ze maachen, goufen d’Ponts et Chaussées extra aus dem Congé geruff, op Wonsch vun der Transportministesch a vum Escher Buergermeeschter hin – ass da méi wichteg, wéi och nëmmen eng Meldung iwwer de Prozess géint en Neonazi ze verléieren, dee vu Lëtzebuerg aus en Attentat op den ESC soll geplangt hunn. D’Wort hat iwwer dësen eng ausféierlech Berichterstattung – ier de Prozess, wéi d’Wort, an d’Summerpaus gang ass.

Apropos Wort – déi gréisst Zeitung am Land kann och am Summer schlagkräftege Journalismus. An enger deifgrënneger journalistescher Analys gi mer zum Beispill gewuer, wat et alles

sou um Floumaart zu Iechternach ze kafe gëtt. Oder wéi eng Vakanzendestinatiounen d’Lydia Mutsch empfiehlt. Weider Vakanzennoorichten: d’MEGA-Ministesch reest an Italien, d’Arméi-ministesch an Dänemark, an d’Yuriko Backes bleift an der Vakanz doheem am Gaart. A wann een de Fliger hält, fir op seng Destinatioun ze kommen? D’Wort iwverhëlt do en DPA-Artikel, iwwer déi gréisste Gefor am Fluchverkéier: Fierz.

E weidere Favorit fir eng einfach Summerlach-Fëllung: Lëschten-Artikel. Déi bei enger Agence akaafte Billergalerie „Stars auf Abwegen: Diese Rocklegenden sorgten für politische Kontroversen“ stellt de Rassismus vu Leit wéi Eric Clapton, Kid Rock oder Morrissey op de selwechten Niveau wéi dem Roger Waters säin Asaz fir Palästina oder dem Neil Young säin iwverzeegten Antifaschismus. Well och am Summerlach réckelt sech d’Overton-Fënster net vun eleng.

Wëll d’Press mat dësen héchst wäertvolle journalistesche Meeschterleeschtungen vun der richteger Story oflenken? Deen duerch Hannerland-Recherchen (cf. Säit eent) opgedeckte Retour vun de Bommeleer gouf bis ewell néierens erwähnt – an dat, obwuel Wort an RTL soss üblecherweis d’Summerlach mat nostalgéieren iwwer d’Attentatsserie aus den 80er Jore fëllen. Zoufall?